

CONTES

MORAU X.

PREMIERE PARTIE.

W. H. H. H.

298 James St.

London

1879.

C O N T E S
M O R A U X,

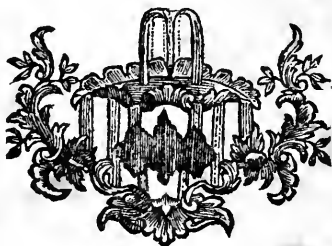
P A R

M. MARMONTEL,

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

PREMIÈRE PARTIE.



A L A H A Y E.

M. D C C. L X V I I.

THE NEW YORK

LIBRARY

OF THE

CITY OF NEW YORK

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

150 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.



P R É F A C E.

ENGAGÉ , il y a quelques années , à écrire sur la comédie , je cherchois dans la nature les regles & les moyens de l'art. Cette étude me conduisit à examiner s'il étoit vrai , comme on l'a dit , que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Moliere & par les Poètes qui l'ont suivi.

En parcourant le tableau de la société , je crus apercevoir que dans les combinaisons inépuisables des folies & des travers de tous les états , un homme de génie trouveroit encore

de quoi s'occuper. J'avois même recueilli quelques observations que je voulois proposer aux jeunes Poètes , lorsque M. de Boissy , mon ami , me demanda quelques morceaux de prose à inférer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre , dans un conte , l'un des traits de ma collection , & je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour soi-même. Ce conte eut le succès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me pressa de lui en donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison ; & je pris pour exemple un Sultan & son esclave , comme les deux extrémités de la domination & de la dépendance. Ce
nouvel

nouvel essai me réussit encore ; & flatté d'avoir saisi le goût du Public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau , je continuai à m'y exercer.

L'idée singulière que les jeunes personnes se font de l'amour d'après la lecture des romans , & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il est peint dans les livres , étoit un petit ridicule à combattre ; & pris sous deux points de vue différens , il fut le sujet de deux contes. Dans l'un , c'est une femme mécontente de sa façon d'aimer. Dans l'autre , c'est une femme mécontente de la façon dont elle est aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le monde , la fantaisie , la passion & le goût , me donnèrent

nerent l'idée des *quatre Flacons*.

Dans le conte apellé *Heureusement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus souvent la vertu d'une honnête femme, & combien sa foiblesse doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a sçu éviter.

Celui des *deux Infortunées* est un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, est exposé dans le monde.

La hardiesse avec laquelle certains petits originaux se donnent le nom de Philosophes, m'a fourni le sujet du *Philosophe soi-disant*.

Le sot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout soit fait pour lui, est peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échapé à Moliere : je n'ai fait que l'effleurer ; mais un homme de
de

de talent doit sentir combien ce caractère , approfondi & développé , seroit digne de la scène comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une *mauvaise Mere* pour l'un de ses enfans , & les chagrins qu'elle se prépare ; l'attention d'une *bonne Mere* à diriger l'inclination de sa fille , & le succès qui en est le prix ; sont encore deux sujets fort au-dessus de l'esquisse que j'en ai donnée.

Persuadé qu'un mari est souvent complice des égaremens de sa femme ; ou par un excès de foiblesse ou par un excès de rigueur , j'ai voulu rendre sensible cette vérité , qu'il y a peu de femmes qu'on ne retînt dans le devoir avec de la raison , de la douceur & du courage. Mais le caractère du *bon Mari* n'est pas de ceux dont il suffit
de

x P R É F A C E.

de donner l'esquisse. Comme il tient le milieu entre deux excès opposés , ce sont les nuances qui le distinguent , & j'y ai donné tous mes soins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans *le Connoisseur* , est trop nuisible aux Lettres pour mériter des ménagemens. J'avouerai cependant que des considérations personnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le Connoisseur bon homme , au lieu du Connoisseur jaloux & tyrannique , qui veut protéger les talens en dépit d'eux-mêmes , & qui persécute sourdement tous ceux qu'il ne peut subjuguier. C'est au théâtre à en faire justice. Pour moi , j'ai mieux aimé détourner les yeux de dessus mes modèles , que de les peindre trop ressemblans. On verra de même que si j'ai dessiné de fantaisie les personnages

personnages de quelques prétendus beaux esprits , ce n'est pas faute d'en avoir eu de plus ridicules & de plus méprisables à copier d'après nature ; mais j'aime encore moins la vérité que je hais la satire.

Les plaintes des peres sur les égaremens de leurs fils ne sont que trop fréquentes & trop bien fondées , mais n'ont-ils eux - mêmes aucune négligence à se reprocher ? Quels sacrifices ont-ils fait au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfans les vices dont ils se plaignent ? J'ai tâché de leur faire voir de quoi un bon pere étoit capable , & cet exemple m'a paru mériter le titre de *l'Ecole des Peres*.

Il est des caractères qui , pour être présentés dans toute leur force , exigent des combinaisons & des développemens

pemens dont un conte n'est pas susceptible ; je ne puis que les indiquer. Il en est d'autres qui ne sont pas assez généraux pour être peints sans donner lieu aux applications personnelles ; je m'abstiens même de les désigner. On sçait combien la fausse clef des *Caractères* a chagriné leur auteur* , & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans sont capables.

Quelquefois il s'est présenté des sujets qui , sans avoir une moralité directement relative à nos mœurs , me donnoient des situations touchantes , ou des tableaux intéressans : tels sont *Lausus & Lydie* , *la Bergere des Alpes* ; *Annete & Lubin* , *les Mariages Samnites* ; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable.

* La Bruyere.

Enfin , j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la société , ou les sentimens de la nature ; & c'est ce qui m'a fait donner à ce recueil le titre de
CONTES MORaux.

A la vérité des caractères j'ai voulu joindre la simplicité des moyens , & je n'ai pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à détromper & à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsède ; ainsi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux ; ainsi la nouvelle du jour , le spectacle , le jeu , la promenade , sont les épreuves qui dévelopent les caractères de deux amans , & qui éclairent une jeune personne sur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de chose du style : quand c'est moi qui raconte , je me livre à
l'impression

l'impression actuelle du sentiment ou de l'image que je dois rendre : c'est mon sujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes personnages , tout l'art que j'y emploie est d'être présent à leur entretien , & d'écrire ce que je crois entendre. En général , la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs & dans le langage , est ce que j'ai recherché dans ces contes ; s'ils n'ont pas ce mérite , ils n'en ont aucun.

Je proposai il y a quelques années , dans l'article *Dialogue* de l'Encyclopédie , de supprimer les *dit-il* & *dit-elle* du Dialogue vif & pressé. J'en ai fait l'essai dans ces contes ; & il me semble qu'il a réussi. Cette maniere de rendre le recit plus rapide , n'est pénible qu'au premier instant ; dès qu'on y est accoutumé , elle fait briller le talent de bien lire.

Dans

Dans la premiere édition de ce Recueil , il s'étoit glissé des fautes que j'ai corrigées dans celle-ci ; j'y ai ajouté trois contes nouveaux , *le bon Mari* , *le Connoisseur* , & *l'Ecole des Peres*. Je fouhaite que le public s'aperçoive du soin que j'ai pris de les rendre dignes de l'accueil qu'il a fait aux premiers.

Le succès qu'a eu au théâtre le sujet de Soliman traité par un homme qui écrit avec beaucoup de facilité & de grace , me permet d'espérer que l'on fera le même usage de quelques-uns de ces petits tableaux , & à l'avenir je m'occuperai , comme j'ai fait dans ces trois nouveaux contes , à choisir des actions faciles à mettre sur la scene , pour épargner du travail aux Auteurs.

J'avois dessein de détacher de cette seconde édition le morceau sur les spectacles,

tacles , que j'ai donné dans la première ; mais on m'a fait entendre qu'il a été assez bien reçu pour qu'on soit bien-aîsé de le voir encore à la suite de ce recueil , en attendant qu'il trouve mieux sa place.



CONTES



CONTES MORAUX.

ALCIBIADE, OU LE MOI.



A nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses , talents , beauté , naissance , la fleur de l'âge & de la santé ; que de titres pour avoir tous les ridicules ! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse , il avoit tout séduit dans Athenes ; mais en lui étoit-ce bien lui qu'on aimoit ? Cette délicatesse lui prit un matin comme il venoit de faire sa cour à une prude c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur , la métaphysique de l'amour. Je suis bien dupe , disoit-il , de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même ! Je le sçaurai de partous les Dieux ? & s'il en est ainsi , elle peut chercher parmi nos athletes :

I. Partie.

A

un

un soupirant qui me remplace.

La belle prude , suivant l'usage , oposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade. C'étoit une chose épouvantable ! elle ne pouvoit y penser sans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit , pour s'y résoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'aperçois , Madame , lui dit-il un jour , que ces complaisances vous coûtent ; hé bien , je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui , je consens , puisque vous le voulez , que nos ames seules soient unies , & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir ; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise & piquée : cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant tout ce que le déshabillé put avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du desir brilloit dans les yeux de la prude ; dans son maintien , la nonchalance & la volupté. Les voiles les plus légers , le désordre le plus favorable ; tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il aperçut le piège. Quelle victoire , lui dit-il , Madame , quelle victoire à remporter sur moi-même ! Je vois bien que l'amour m'éprouve , & je m'en aplatidis : la délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparents & légers , ces coussins , dont la volupté semble avoir formé son trône , votre beauté , mes desirs ; combien d'ennemis à vaincre ! Ulysse n'y échaperoit pas , Hercule y succomberoit. Je serai plus sage qu'Ulysse ,

lyffe , & moins fragile qu'Hercule. Oui , je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant , lui dit-elle , & je puis me flatter d'avoir un amant unique ; je ne crains qu'une chose , c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire , interrompit vivement Alcibiade , il n'en sera que plus ardent. Mais , mon cher enfant , vous êtes jeune : il est des momens où l'on est pas maître de soi ; & je crois votre fidélité bien hasardée , si je vous livre à vos desis. — Soyez tranquille , Madame , je vous réponds de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous , auprès de qui n'en serai-je pas le maître ? — Vous me promettez du moins , lui dit-elle , que s'ils deviennent trop pressans , vous m'en ferez l'aveu ? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole : il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui , Madame , je vous avouerai ma foiblesse de la meilleure foi du monde , quand je serai prêt à y succomber ; mais laissez-moi du moins éprouver mes forces ; je sens qu'elles iront encore loin , & j'espère que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuse , mais sans se démentir elle ne pouvoit se plaindre ; elle se contraignit encore dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberoit. Il reçut le lendemain à son réveil , un billet conçu en ces termes : » J'ai passé la plus cruelle » nuit , venez me voir. Je ne puis vivre sans » vous. »

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entre-ouverts ; un jour

tendre se glissoit dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parsemé de roses. Venez , lui dit-elle d'une voix plaintive , venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmenté cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit , Alcibiade , je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidèle : mon malheur seroit d'autant plus sensible que j'en serois moi-même la cause , & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre ; vous êtes trop jeune pour le pouvoir longtemps. Ne vous connois-je pas ? Je sens que j'ai trop exigé de vous ; je sens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant , Alcibiade se jeta à ses pieds. Je suis bien malheureux , lui dit-il , Madame , si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment ! Après tout , de quoi me suis-je privé ? De ce qui déshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez , je n'en aurai que plus de gloire. Non , mon cher Alcibiade , lui dit la prude en lui tendant la main , je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux , j'y consens. Je le suis , Madame , s'écria-t-il , du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner & de me plaindre ; vous voyez l'a-

mans

miant le plus fidèle , le plus tendre , le plus respectueux.... Et le plus fort , interrompit-elle , en tirant brusquement ses rideaux , & elle apella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre , & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi , dit-il , qu'on aime dans l'âge de l'innocence ; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire , je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie , dans sa quinzième année , attiroit déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir , tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se presenta , & ses rivaux se dissiperent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain ; & l'on donnoit aux jeunes gens , avant l'hymen , le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublie rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il lona la jeune Athénienne sur ses talens , ses graces , sa beauté ; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit , une finesse qu'elle n'y avoit pas mise , & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes ,

charmes , elle n'eût pas un cœur sensible ! je vous adore , lui disoit-il , & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire : une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation ; cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur : qu'elle soit l'organe de l'amour , c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincère , lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse , faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur ; mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir , & je trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer , que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien tems , disoit-il , de m'assurer de votre amour , quand l'hymen vous en aura fait un devoir , & que je vous aurai réduite à la nécessité de feindre ! C'est aujourd'hui que vous êtes libre , qu'il seroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un sentiment naturel & pur ? — Hé bien , soyez content , & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible ; il l'est du moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret ; mais à présent qu'il m'eût échapé , j'exige de vous une complaisance : c'est de ne me plus parler tête-à-tête , que vous ne soyez d'accord avec ceux dont je dépends. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir , auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile ; mais sa chimere l'occupoit.

Il vouloit voir jusqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas , lui dit-il , que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parens me reçoivent avec une politesse froide que j'aurois prise pour un congé , si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse ; mais si j'oblige votre pere à s'expliquer , il ne fera plus tems de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate , le plus vertueux des hommes , y est suspect & odieux : je suis l'ami & le disciple de Socrate , & je crains bien que la haine qu'on a pour lui , ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin , si votre pere nous sacrifie à sa politique , s'il me refuse votre main , à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse , lui répondit Glicérie , & à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous voir , il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi , si l'on vous propose un autre époux. — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ? Je tâcherai de ne le point haïr ; mais quelles questions vous me faites ? Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens ? Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non , Glicérie , l'amour ne connoît point de loi ? il est au-dessus de tous les obstacles ; mais je vous rends justice , ce sentiment est trop fort pour votre âge : il veut des ames fermes & courageuses , que les difficultés irritent & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare , je l'a-

vous.

voue. Vouloir un état , un nom , une fortune dont on dispose , se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens , voilà ce qu'on appelle amour , & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître , lui dit-elle , les larmes aux yeux , d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux ? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe ? Que me demandez-vous de plus ? Je vous demande , lui dit-il , de me jurer une constance à toute épreuve , de me jurer que vous serez à moi , quoiqu'il arrive , & que vous ne serez qu'à moi. En vérité , Seigneur , c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité , Madame , je devois m'attendre à cette réponse , & je rougis de m'y être exposé. A ces mots , il se retira outré de colère , & se disant à lui-même , j'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame , & dont le cœur ne se donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroissoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit , comme tout le monde , les premiers devoirs avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate , & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt , & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête - homme du monde ,

monde ! mais il n'avoit précisément que le sens commun. Il étoit assez bien de figure ; mais sans élégance & sans grace ; rempli d'attentions & de soins , mais d'une assiduité fatigante. Enfin , on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari , mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi ! dit Alcibiade , à votre âge renoncer à l'hymen ! Je vous avoue , répondit la veuve , qu'autant l'esclavage me répugne , autant la liberté m'effraie. A mon âge , livrée à moi-même , & ne tenant à rien , que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage , il y auroit un milieu à prendre , & qu'à l'égard des bienséances , rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révolté de cette proposition ; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces ! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet , & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas ; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose , ce quelque chose devoit être un amant , & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités ; d'abord elle s'en plaignit ; bientôt elle s'y accoutuma , enfin elle exigea du mystère ; & pour éviter les imprudences , on s'arrangea déceimment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni les plaisirs de l'amour , ni les

I. Partie.

B avantages

avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui ; c'étoit lui-même ; du moins le croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur , de la sagesse , de la fierté d'une femme qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La veuve de son côté s'aplaudissoit de tenir sous ses loix l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grece. Mais combien peu de personnes savent jouir sans confident ! Alcibiade , amant secret , n'étoit qu'un amant comme un autre , & le plus beau triomphe n'est flatteur qu'autant qu'il est solennel. Un Auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne , si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire : la belle campagne ! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas assez d'avoir Alcibiade pour amant , si elle ne pouvoit dire à quelqu'un j'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime , qui le dit à son amant , & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade , étonné qu'on publiât son aventure , crut devoir en avertir la veuve , qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois capable , lui dit-il , je laisserois courir des bruits que j'aurois voulu répandre ; & je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin , évitons en public de nous trouver ensemble ; & quand le hasard nous réunira , ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien , lui dit-elle , que vous en ferez plus à votre aise : les assiduités , les attentions vous gênent , & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger.

Mais

Mais moi , quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne sçaurois prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre absence , rêveuse & embarrassée auprès de vous , j'aurai l'air d'être jouée , & je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez , il n'y a plus aucun remède : le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystère ? Nous aurons l'air , vous , d'un amant détaché ; moi , d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de liberté. Au spectacle , elle exigeoit qu'il fût assis derrière elle , qu'il lui donnât la main pour aller au temple , qu'il fût de ses promenades & de ses soupers. Elle affectoit sur-tout de se trouver avec ses rivales ; & au milieu de ce concours , elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton absolu , le regardoit avec mystère , lui sourioit d'un air d'intelligence , & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout , comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens , dit-il avec un soupir : ce n'est pas moi qu'elle aime , c'est l'éclat de ma conquête : elle me mépriseroit , si elle n'avoit point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu : on portoit

chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien , laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit ; mais Alcibiade dévoué à Socrate , faisoit face à ses ennemis. Il se presentoit aux Magistrats : il leur reprochoit d'écouter des lâches , & d'épargner des imposteurs , & ne parloit de son maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent : dans les conférences qu'il eut avec l'un des membres de l'Aréopage en présence de la femme du Juge , il parla avec tant de douceur & de véhémence , de sentiment & de raison ; sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant , que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate , dit-elle à son époux , est en effet un homme divin , s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le Magistrat , qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse , rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme , dit-il , est philosophe aussi , & je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de philosophie , & celle de Socrate , dans la bouche d'Alcibiade , la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus
jolie ;

jolie ; mais où l'on est encore belle ; où l'on est peut être un peu moins aimable , mais où l'on sçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se désia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope , & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes ; c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle se faisoit définir suivant les principes de Socrate , la sagesse & la vertu , la justice & la vérité. L'amitié vint à son tour , & après en avoir approfondi l'essence , je voudrois bien sçavoir , dit Rodope , quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces Philosophes qui analysent tout lui répondit Alcibiade , il distingue trois amours : l'un grossier & bas , qui nous est commun avec les animaux ; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir : l'autre pur & céleste qui nous rapproche des Dieux ; c'est l'amitié plus vive & plus tendre : le troisieme enfin , qui participe des deux premiers , tient le milieu entre les Dieux & les brutes , & semble le plus naturel aux hommes c'est le lien des ames cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere , il n'en fait point un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout

B ; lorsque

lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame , qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature ; car quelque laid que soit Socrate , il rend justice à la beauté. S'il sçavoit , par exemple , avec qui je m'entretiens de philosophie , je ne doute pas qu'il ne me fit une querelle d'employer si mal mes leçons. Je vous dispense d'être galant , interrompit Rodope : je parle à un sage ; & tout jeune qu'il est , je veux qu'il m'éclaire , & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour , dites-vous ; mais connoît-il les égaremens & les excès ? Oui , Madame , comme il connoît ceux de l'ivresse , & il ne laisse pas que de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste , dit Rodope , on est libre de choisir ses vins , & d'en modérer l'usage ; a-t-on la même liberté en amour ? Il est sans choix & sans mesure. Oui sans doute , reprit Alcibiade , dans un homme sans mœurs & sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux , & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sçait bien qu'ils n'aimeraient rien que d'honnête , & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux ames vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade aplanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope , & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus de foi conjugale , & c'étoit-là le nœud gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche , il falloit le dénouer ;

dénouer ; Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour sur l'article de la société : le besoin , dit Alcibiade , a réuni les hommes , l'intérêt commun a réglé leurs devoirs , & les abus ont produit les loix. Tout cela est sacré : mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au-dehors , les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés , ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur : elle seule peut inspirer la reconnaissance , l'amitié , l'amour : le sentiment ne sçauroit être un devoir d'institution. Delà vient , par exemple , que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope , qui avoit goûté le principe , fut effrayée de la conséquence. Quoi ! dit-elle , je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois ! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet , lui répondit-elle d'une voix mal assurée. — Il vous a donc promis à son tour d'être non-seulement aimable , mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux ? — Il m'a promis d'y faire son possible , & il me tient parole. — Eh bien ! vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement ; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garants du succès. Voilà une morale affreuse , s'écria Rodope ! — Heureusement , Madame , elle n'est pas si affreuse : il y auroit trop de coupables si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. — Quoi , Seigneur , vous doutez ? — Je ne doute de rien , Madame , ma franchise peut vous déplaire , & je ne vous vois pas disposée à l'imiter.

Je croyois parler à un Philosophe , je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise ; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures , aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse ; je sçais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur & la religion du serment ; je connois les loix de l'hymen , & le crime de les violer ; cependant eussé-je épousé mille femmes , je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle , plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous , pour être vertueuse , il ne faut avoir ni une âme , ni des yeux ; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection. ✕

Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere , laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute : elle sentit de son côté , que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout , le dégoût d'elle-même , une répugnance secrète pour les empressemens de son mari , enfin le trouble & la rougeur que lui causoit le seul nom d'Alcibiade , tout lui faisoit craindre le danger de le revoir ; & cependant elle brûloit du desir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots , le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade , & l'obligea

gea de revenir. L'entrevue fut sérieuse , le mari s'en amusa quelque tems ; mais ses affaires l'apelloient ailleurs. Je vous laisse , leur dit-il , & j'espère qu'après vous être brouillés sur les mots , vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice , mais la femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence , Alcibiade prit la parole. Nos entretiens , Madame , faisoient mes délices , & , avec toutes les facilités possibles d'être dissipé , vous m'aviez fait goûter & préférer à tous les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde , je n'étois plus à moi-même , j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fut glissé dans mon ame : la vertu , bien plus que l'esprit & la beauté , m'avoit enchaîné sous vos loix. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre , je me flattois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense , ou plutôt il vous importune ; car il n'est pas possible que vous le condamnâiez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous , Madame , vous l'éprouvez pour un autre ; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre ; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour son mari , & c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité , vous êtes bien fou pour le disciple d'un Sage ! lui dit Rodope en souriant. Il repliqua le plus sérieusement du monde ; elle repartit en badinant ; il lui prit la main , elle se fâcha : il baïsa cette main , elle voulut se lever ;

lever ; il la retint , elle rougit , & la tête tourna aux deux Philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée , ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On sçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnerent des soupçons ; les soupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi , mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mit au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade , avec tant de douceur , de raison & de confiance , qu'elle n'eut pas même la force de repliquer. Rien de plus accablant pour une ame sensible & naturellement vertueuse , que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope , dès ce moment , résolut de ne plus voir Alcibiade ; & plus elle sentoit pour lui de foiblesse , plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence. J'ai pu me laisser persuader , lui dit elle , que les torts secrets qu'on avoit avec un mari , n'étoient rien , mais les seules apparences sont des torts réels , dès qu'elles attaquent son honneur ,

ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire : mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. Ainsi, Madame, vous préférez son bonheur au mien ? Je préfère, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations : ce mot échapé sera ma dernière foiblesse. Eh ! je me croyois aimé, s'écria Alcibiade avec dépit ! Adieu, Madame, je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, poursuivit-il ! quand elles nous prennent, c'est excès d'amour ; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu ; & dans le fonds cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foiblesse nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes ; il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & , tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il sentoît confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète, comme il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la courtisane Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle,

elle , la philosophie te rendra fou. Dis-moi ; mon enfant , est-ce à ton âge qu'il faut s'ensévelir tout vivant dans ces idées creuses & tristes ? Crois - moi , sois heureux , l'on a toujours le tems d'être sage. Je n'aspire à être sage , lui dit-il , que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur ! Crois - tu que je me consume , moi , dans l'étude de la sagesse , & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t'a gâté : c'est dommage ; mais il y a de la ressource , si tu veux prendre de mes leçons. Depuis long-tems j'ai des desseins sur toi : je suis jeune , belle & sensible ; & je crois valoir , sans vanité , un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! viens à mon école , je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens , lui dit Alcibiade : le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent & magnifique , que ses folies ont rendu si célèbre , & je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes Créanciers. — Bon , est-ce là ce qui te chagrine ? console-toi : j'ai de l'or , des pierreries à foison , & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup , lui répondit Alcibiade , par des offres si obligeantes ; mais je n'en abuserai point. Que veux-tu dire avec ta délicatesse ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? D'ailleurs , qui s'imaginera que tu me doives quelque chose ? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter , & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me surprenez , car enfin vous

vous avez la réputation d'être avare. — Avare ! oui , sans doute , avec ceux que je n'aime pas , pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me sont bien chers , mais tu m'es plus cher encore , & s'il le faut , tu n'as qu'à parler , demain je te les sacrifie. Votre générosité , reprit Alcibiade , me confond & me pénètre : je vous donnerois le plaisir de l'exercer , si je pouvois du moins le reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma fortune ; j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien , reprit Erigone en souriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif & délicat est tout ce que j'attends de toi ; & si ton cœur n'est pas ruiné , tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez , dit Alcibiade ! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant , je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille dont la source est dans le cœur. Si du côté des sens tu me ménages quelques surprises , à la bonne heure : je te permets tout , & je n'exige rien. En vérité , dit Alcibiade , je demeure aussi enchanté que surpris ; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes rivaux. . . . — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux , je t'en donne ma parole. Tiens , mon ami , les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité ; tu sens bien que chez moi l'une & l'autre sont épuisées. Si je ne connoissois
point

point les hommes , la parole que je te donne seroit un peu hasardée ; mais en te les sacrifiant , je sçais bien ce que je fais. Après tout il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loin d'Athènes , où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non , lui dit-il , mon devoir me retient pour quelque-tems à la ville ; mais si nous nous arrangeons ensemble , devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : si tu veux m'avouer , je te proclamerai ; si tu veux du mystère , je serai plus discrète & plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne , & que je ne t'aime que pour toi , je ne crains ni ne desire d'attirer les yeux du public. Ne te gênes point , consulte ton cœur , & si je te conviens , mon soupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone , & la baisant avec transport , enfin , dit-il , j'ai trouvé de l'amour , & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les sens à la fois , sembloit concourir dans ce soupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Vénus recevoit Adonis , lorsque les amours leur versaient le nectar , & que les graces leur servoient l'ambroisie. Quand j'ai pris , dit Erigone , le nom d'une des maîtresses de Bacchus , je ne me flattois pas de posséder un jour un mortel

mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je ? un mortel ! c'est Bacchus , Apollon & l'Amour que je possède , & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone , de Calliope & de Pſyché. Je vous couronne donc , ô mon jeune Dieu , de pampre , de laurier & de mirthe : puisse-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adoré les Immortels dont vous réunissez les charmes. Alcibiade enivré d'amour-propre & d'amour , déploya tous ses talens enchanteurs qui séduisoient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux , & il se trouva plus heureux comme on le trouvoit plus aimable.

Après le souper , il fut conduit dans un appartement voisin , mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous , mon cher Alcibiade , lui dit-elle en le quittant ; puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; & si quelqu'autre objet vient s'offrir à votre pensée , épargnez ma délicatesse , & par un mensonge complaisant , réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade , me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion ? Vous n'aurez jamais avec moi , lui dit-elle , d'autres loix que vos desirs. A ces mots , elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté , s'écria : ô pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc , si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste , l'amour tel qu'il descendit des Cieux pour animer l'homme en-

core

core innocent , & pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration & de joie , il se leve , il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emporrement , son cœur ne sembloit enflammé que des desirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuse sans que la courtisane démentît un seul moment le caractère qu'elle avoit pris ; mais le jour fatal aprochoit qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux olympiques faisoient l'entretien de toute la jeunesse d'Athenes. Erigone parla de ces jeux , & de la gloire d'y remporter le prix , avec tant de vivacité , qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière , & l'espoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour que devoient se célébrer les jeux , Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit ensemble à ce spectacle , lui dit-il , on ne manqueroit pas d'en tirer des conséquences ; & nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête , & je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble , on se place. Erigone se presente , elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie , les laides avec dépit , les vieillards avec regret , les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone , errans sur cet amphithéâtre immense , ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout à coup elle
voir

voit paroître devant la barriere les coursiers & le char de son amant : elle n'osoit en croire ses yeux ; mais bientôt un jeune homme , plus beau que l'amour & plus fier que le Dieu Mars , s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade , c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : c'est Alcibiade , c'est la gloire & l'ornement de la jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jeta sur elle un regard qui sembloit être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front , la barriere s'ouvre , le signal se donne , la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers ; un nuage de poussiere les envelope. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux , & ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussiere. Les chars se séparent , les plus rapides ont l'avantage , celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor , à Pollux , à Hercule , à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête , & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu , & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur , & le cœur d'Erigone se délicate , son rival force de vitesse , & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme , mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retentir

les airs du nom de Pisistrate de Samos. Alcibiale consterné se retire sur son char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du Cirque, où Erigone, accablée de confusion, s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloit que tous les yeux attachés sur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général se fait entendre autour d'elle ; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisistrate qui ramene son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise, lorsque, ce char, s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne olympique ! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours ; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisistrate en rougissant : mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, repliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux, qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudissemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour ; elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle,

elle , aux acclamations & aux instances du peuple ; mais , qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant , & Pisistrate remonta sur son char , enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement : tu es bien foible & bien vain , se dit-il à lui-même , de t'affliger à cet excès. Et pourquoi ? de ce qu'il se trouve dans le monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone , tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice ? Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te sçaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître , & quant au mauvais succès , elle sera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance ; j'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve , & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes , il arrive chez Erigone ; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte , l'indignation , le désespoir s'emparèrent de son ame. Eperdu & frémissant , ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme qui avoit assisté aux jeux , accourut au-devant de lui. Fort bien , lui dit-il , vous venez vous consoler avec moi , parce que vous êtes vaincu. Je gage , libertin , que je ne vous aurois pas vu si vous

aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnoissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une ame enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée est plus flatteuse & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir , après Pisistrate de Samos , les meilleurs coursiers de la Grece , & en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu , n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le Philosophe jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage : qu'est-ce donc , lui dit-il , d'un ton plus sérieux ? une bagatelle , un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire , je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abatement où je vous vois. Ah ! mon cher maître , s'écrie Alcibiade revenant à lui-même , qu'on est malheureux d'être sensible ! il faut avoir une ame de marbre dans le siècle où nous vivons. J'avoue reprit Socrate , que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c'est une si bonne chose , qu'on ne sçauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude , la jeune fille , la veuve , la femme du Magistrat , & la courtisane qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous , lui dit Socrate , après l'avoir entendu ? Il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon , de la meilleure

Jeune foi du monde. La prude par exemple , aime le plaisir : elle le trouvoit en vous ; vous l'en privez : elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur n'en doutez pas , qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence ; la veuve , un triomphe éclatant qui honoroit sa beauté , la femme du Magistrat , un homme aimable & discret , avec qui , sans danger , & sans éclat , sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche ; la courtisane , un homme admiré , applaudi , désiré par-tout , qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule , tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc , dit Alcibiade , qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le Philosophe , ah ! mon cher enfant , qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié , ce sentiment si pur , ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel , & si vous exigez qu'elle soit désintéressée , vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire , poursuivit-il , comme l'amour propre est fort dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit ! Je voudrois bien sçavoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous : La naissance , la fortune & la gloire , la jeunesse , les talens & la beauté , ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous , & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens , n'est en vous que le canevas de la tapisserie. La broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons , on les confond

fond avec vous même. Ne vous engagez pas ; croyez-moi , dans des distinctions qu'on ne fait point , & prenez , comme on vous le donne , le résultat de ce mélange : c'est une monnoie dont l'alliage fait la consistance , & qui perd sa valeur au creuset. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la prude & de la veuve , ni que la résolution de Rodope , & la vanité d'Erigone vous aient rendu la liberté ; mais je regrette Glicerie , & je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez , dit Alcibiade : c'est un enfant qui veut qu'on l'épouse. — Hé bien ! vous l'épouserez. — L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille le mariage ! — Pourquoi non ? Si votre femme est sage & raisonnable , vous serez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette , vous deviendrez un Philosophe ; vous ne pouvez jamais qu'y gagner.



S O L I M A N II.

C'EST un plaisir de voir les graves Historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événemens. Le valet de chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître ; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épousa son esclave au mépris des Loix des Sultans. On se peint d'abord cette esclave comme une beauté accomplie , avec une ame élevée , un génie rare , une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de sa gloire : les plaisirs variés , mais faciles , du Serrail , lui étoient devenus insipides. Je suis las , dit-il un jour , de ne voir ici que des machines caressantes. Ces esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant , rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté , qu'il seroit doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un Sultan sont des loix pour ses Ministres. On promet des sommes considérables à qui ameneroit au Serrail des esclaves européennes. Il en vint trois en peu de tems , qui , pareilles aux trois Graces , sembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modestes , des yeux tendres & languissans , un esprit ingénu & une ame sensible , distinguoient la touchante
Elmire.

Elmire. L'entrée du Serrail , l'image de la servitude l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche , il la rapelle à la lumière , il la rassure avec bonté. Elle leve sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main , il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent , & dès qu'il est seul avec elle , ce n'est pas de l'effroi , lui dit-il belle Elmire , que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître , lui dit-elle , & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit , & j'en frémis encore , que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! eh quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la foiblesse & l'innocence ? Croyez-moi , je ne suis point capable des complaisances de la servitude : & le seul plaisir qu'il vous soit permis de goûter avec moi , est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie , & en respectant ma vertu & ma jeunesse & mes malheurs , mériterez ma reconnoissance , mon estime & mes regrets.

Ce discours d'une esclave étoit nouveau pour Soliman : sa grande ame en fut émue. Non , lui dit-il , ma chere enfant , je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchanterez : je fais mon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais à celui de vous voir malheureuse. Cependant , avant que de vous rendre la liberté , permettez-moi d'essayer du moins , s'il ne me seroit pas possible de dissiper

dissiper l'effroi que vous cause le nom d'esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuves , après quoi , si mon amour ne peut vous toucher , je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur , s'écria Elnire , avec un saisissement mêlé de joie , que les préjugés de ma patrie sont injustes , & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois , & je cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après , elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez , lui dit le Sultan , ce sont des vêtemens , non des parures qu'on vous présente : rien ne sçauroit vous embellir. Décidez-moi , lui dit Elnire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas , repliqua le Sultan , je hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elnire rougit : & le Sultan s'aperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractère de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le desir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galanteries timides de la part du Sultan ; & du côté d'Elnire en complaisances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour , sans qu'elle s'en aperçut. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette & jusqu'au deshabillé ; bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette. C'étoit-là que se formoit le plan des amusemens du jour & du lendemain. Ce que l'un propo-

soit étoit précisément ce qu'alloit proposer l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur des larcins d'idées. Elmire dans ces disputes ne s'apercevoit pas des petites négligences qui échapoient à sa pudeur. Un peignoir dérangé , une jarretière mise imprudemment , &c. ménageoient au Sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il sçavoit & c'étoit beaucoup sçavoir pour un Sultan , qu'il y a de la mal-adresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose ; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est alarmée , & que pour la vaincre il faut l'appriivoiser. Cependant , plus il découvroit de charmes dans Elmire , plus il sentoit redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrivé. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes , de pierrieres & de parfums. Il se rend chez Elmire suivi de ces presens. C'est demain , lui dit-il , que je vous ai promis de vous rendre la liberté , si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole , & vous dire adieu pour jamais. Quoi ! dit Elmire tremblante , c'est demain ! je l'avois oublié. C'est demain , reprit le Sultan , que livré à mon désespoir , je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait souvenir ! — Hélas ! il ne tient qu'à vous , Elmire , que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue lui dit elle , que votre douleur me touche , que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur , & que si pour vous marquer ma reconnoissance , il ne falloit que prolonger
de

de quelque tems mon esclavage. — Non , Madame , je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurois connue , & plus il me seroit affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie , mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puissé votre Patrie en être digne ! Puissent les mortels à qui vous allez plaire , vous mériter mieux que moi. Je ne vous demande qu'une grace , c'est de vouloir bien accepter ces presens comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même , oui , que vous-même soyez capable d'inspirer. Non , lui dit-elle d'une voix presque éteinte , je n'accepte point ces presens. Je pars , vous le voulez ! Mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux sur Elmire , rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc , Elmire. — Adieu , Soliman. Ils se dirent tant & de si tendres adieux , qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses esclaves d'Asie , lui avoient paru si délicieuses avec Elmire qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas ; mais arrivé au bonheur même , ses plaisirs eurent dès lors le défaut qu'ils avoient eu : ils devinrent trop faciles & bientôt après languissans. Leurs jours , si remplis jusqu'alors , commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire : voulez-vous , lui dit-il , que nous entendions une esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire

à cette proposition sentit bien qu'elle étoit perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuie , c'est l'ennuyer encore plus. Je veux lui dit-elle , tout ce qu'il vous plaira , & l'on fit venir l'esclave.

Délia (c'étoit le nom de la musicienne) avoit la taille d'une déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébene , & sa peau la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés , couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder , ses lèvres du plus beau vermillon , laissèrent voir deux rangs de perles enchassées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman , & le héros sentit élever son ame au souvenir de ses triomphes. Son orgueil encore plus que son goût , applaudissoit aux accens de cette voix éclatante , qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le théorbe , instrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légère. Sa voix plus flexible & plus tendre , ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations liées par des nuances insensibles , exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir , ou épuisée de sentiment. Ses sons , tantôt expirant sur ses lèvres , tantôt enflés & battus rapidement , rendoient tour à tour les soupirs de la pudeur , & la véhémence du desir ; & ses yeux encore plus que sa voix , animoient ces vives peintures.

Soliman , hors de lui-même , la dévorait de l'oreille & des yeux. Non , disoit-il , jamais

mais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir , doit l'inspirer & le goûter avec délices ! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse , & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour ! Le Sultan égaré dans ces réflexions , ne s'apercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur ferré de jalousie , elle respirait à peine. Qu'elle est heureuse , disoit-elle , tout bas à Soliman , d'avoir une voix si docile ! Hélas , ce devrait être l'organe de mon cœur ! Tout ce qu'elle exprime , vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire , mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable , fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses , & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la tourterelle , disoit Délia , elle est fidele , mais elle est triste. Voyez la fauvette volage : le plaisir agite ses ailes ; sa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne se glace que dans le repos , un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la terre qu'il soit possible d'aimer toujours. Qu'il change , qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras ; on l'aime encore dans les bras d'une autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos desirs , il trouvera partout l'amour , par-tout il le laissera sur ses traces.

D ; Elmire

Elmire ne put dissimuler plus long-tems son dépit & sa douleur. Elle se leve & se retire , le Sultan ne la rapelle point ; & tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes , en répétant mille fois : ah l'ingrat ! ah le perfide ! Soliman charmé de sa divine Cantatrice , va réaliser avec elle quelques-uns des Tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin la malheureuse Elmire lui écrit un billet plein d'amerrume & de tendresse , où elle lui rapelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela est juste , dit le Sultan : qu'on la renvoie dans sa patrie , comblée de mes bienfaits. Cet enfant-là m'aimoit de bonne foi , & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le tems de la réflexion , il s'aperçut qu'elle étoit plus pétulante que sensible , plus avide de plaisir que flattée d'en donner ; en un mot , plus digne que lui d'avoir un Serrail sous ses loix. Pour nourrir son illusion , il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté , mais cette voix n'étoit plus la même. L'impression s'en affoiblissoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légère , lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal Ministre du Serrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ses esclaves d'Europe ; qu'elle se mocquoit des défenses & des menaces , & qu'elle ne lui répondit que par de sanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire

re

re d'état la police de ses plaisirs , fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle , suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman : graces au Ciel ! dit - elle , voici une figure humaine. Vous êtes , sans doute , le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être esclave ? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane , lui dit-il , (c'est ainsi qu'on l'avoir nommée) respectez , s'il vous plaît , le Ministre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous sont point connues ; en attendant qu'on vous en instruisse , modérez - vous & obéissez. Le compliment est honnête , dit Roxelane. *Obéissez* : est-ce là de la galanterie turque ? Vous m'avez l'air d'être bien-aimé , si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Respectez le Ministre de mes volontés* ! Vous avez donc des volontés ; & quelles volontés , juste Ciel , si elles ressemblent à leur Ministre ! Un vieux monstre amphibie , qui nous tient enfermées comme dans un bercail , & qui rode à l'entour avec des yeux terribles , sans cesse prêt à nous dévorer : voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse. Il faut lui rendre justice ; si vous le payez pour vous faire haïr , il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles. Bientôt il va nous peser l'air , & nous mesurer la lumière. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires ! Est-ce vous qui lui ordon-

nez de nous en interdire l'entrée ? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues , le grand mal ! le ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi , le Sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards , & le jeu de sa physionomie. Par Mahomet ! disoit-il en lui-même , voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau , rien de régulier dans les traits ; mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant , une bouche fraîche & tapissée de roses , un fin sourire , un nez en l'air , une taille lesté & bien prise , tout cela donnoit à son étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les grands , dans ces situations , ont la ressource du silence , & Soliman ne sachant que lui répondre , prit le parti de se retirer en cachant son embarras sous un air de majesté,

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette esclave audacieuse. C'est une enfant , répondit le Sultan ; il faut lui passer quelque chose.

L'air , le ton , la figure , le caractère de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put dissiper. A son réveil il fit venir le Chef des Eunuques. Il me semble , lui dit-il , que tu es assez mal dans la cour de Roxelane ; pour faire ta paix , va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle.

A l'arrivée du Ministre , les femmes de Roxelane se hâtèrent de l'éveiller. Que me veut ce singe , s'écria-t-elle en se frottant les yeux ? Je viens , répondit l'Eunuque , de la part de l'Empereur , baiser la poussière de vos pieds , & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de poussière , & je ne prends pas du thé si matin.

L'Eunuque se retira sans repliquer , & rendit compte de son ambassade. Elle a raison , dit le Sultan : pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane , il s'y rendit. Vous êtes en colère contre moi , lui dit-il ? On a troublé votre sommeil , & j'en suis la cause innocente. Ça faisons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez ? Tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît , je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une esclave ? Oui , une amie qui s'intéresse à vous , & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est-là que l'on connoît l'amour , c'est-là qu'il est vif & tendre ; & pourquoi ? Parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire , & ne se commande point. Notre mariage , à beaucoup près , ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'ame , flétrit l'imagination , refroidit le desir , émousse
cette

cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or, si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus est-il difficile d'aimer son maître, sur-tout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous donne ! Aussi, reprit le Sultran, n'oublierai-je rien pour adoucir votre servitude ; mais vous devez à votre tour. — Je dois, & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians. Ils sont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais, Roxelane, oubliez-vous qui je suis, & qui vous êtes ? — Qui vous êtes, & qui je suis ? Vous êtes puissant, je suis jolie : nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je suis maître & vous êtes esclave. — Oui, je sçais que vous m'avez achetée ; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner sur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence ; en un mot, les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête-homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie est en vos mains ; mais je ne suis plus votre esclave, si je sçais mépriser la vie ; & franchement la vie qu'on mène ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste, s'écria le Sultan ! Me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chère Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple,

si noirs , si dégoûtans , si difformes , sont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? — Ces gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cens femmes sur lesquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes , lui demanda-t-elle en confidence ? — C'est une espece de faste que m'impose la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous , s'il vous plaît ? car vous n'en prêtez à personne. L'inconstance , répondit le Sultan , a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point , a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidèle , & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage ; elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire , & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité , dit Roxelane d'un air compatissant , vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie ; j'aurois pour vous quelque foiblesse : car au fond , ce n'est pas vous que je hais , c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque chose d'un François ; & j'en ai aimé , sans flatterie , qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé , s'écria Soliman avec effroi ! — Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie pour cesser de l'être avec vous ? En vérité , ces Turcs sont plaisans. — Et vous n'avez pas été sage ! O Ciel ! que viens-

viens - je d'entendre ? Je suis trahi , je suis désespéré. Ah ! qu'ils périssent , les traîtres qui ont voulu m'en imposer ! Pardonnez-leur , dit Roxelane : les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reste , le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté ; si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage ? — Oui , je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots le Sultan se retira furieux ; & il disoit en lui-même , je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse , & tantôt qu'on l'enferme , & puis qu'on l'amène à ses pieds , & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sçait plus ce qu'il dit. Seigneur , lui representa l'Eunuque , faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus , une de moins , est-ce une chose si rare ? D'ailleurs , qui sçait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ? — Que dis-tu ? Quoi ! seroit-il possible ? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités : c'est une feinte , c'est une ruse. Ah ! la perfide ? Dissimulons à notre tour : je veux la pousser à bout. Ecoute : va lui dire que je lui demande à souper ce soir Mais non , fais venir la Cantatrice , il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue : quoi ! lui dit-elle ,

elle ; jeune & belle comme vous êtes , il vous charge de ses messages , & vous avez la foiblesse de lui obéir ! Allez , vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte , & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence. — Mais , Madame , il trouvera mauvais. — Lui , je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il désireroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête ! Ah ! nous n'en sommes pas-là ; & je lui ferai bien voir du pays avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué , d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître , elle courut au-devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà , dit-elle , un joli homme , qui vient souper avec nous. Madame , vous voulez bien de lui ? Avouez , Soliman , que je suis une bonne amie. Allons , approchez , saluez Madame. Là , fort bien. A présent remerciez - moi. Doucement ! Je n'aime pas qu'on apuie sur la reconnoissance. A merveille ! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons ; voyez comme il a profité ! Je ne désespere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan , & d'un Sultan vainqueur de l'Asie , de se voir traiter comme un écolier par une esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le souper d'une gaieté , d'une folie inconcevable.

bles. Le Sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés , nos ridicules , nos travers , tout fut saisi ; tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête ! s'écrioit-il , la bonne tête ! De l'Europe elle tomba sur l'Asie ; ce fut bien pis , la morgue des hommes , l'imbécillité des femmes , l'ennui de leur société , la maussade gravité de leurs amours , rien ne lui étoit échappé , quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le Serrail eut son tour ; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'histoire cette circonstance de son regne ; mais il la pria de l'épargner. Ça , dit-elle , je m'aperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante , dit-on , avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée , elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman ; il lui en donna un , sans se douter de son dessein. Madame , dit-elle à Délia en le lui présentant , c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir , vous l'avez bien mérité. Oui , sans doute , dit le Sultan outré de dépit ; & présentant sa main à la Cantatrice , il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls , je vous avoue , lui dit-il , que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi ;
je

je n'ai pas le courage de m'en fâcher ; en un mot , j'en suis fou , & je ne sçais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur , lui dit Délia , je crois avoir démêlé son caractère. L'autorité n'y peut rien ; vous n'avez plus que l'extrême froideur , ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer , mais je crains , qu'il ne soit plus tems. Elle sçait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera , & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible ; & s'il vous échape un moment de foiblesse , ce sera à recommencer. Hé bien , dit le Sultan , essayons de la galanterie.

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête , dont Roxelane étoit l'objet ; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû , sans intérêt & sans plaisir , avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois : comment avez-vous trouvé ces jeux , ces concerts , ces spectacles ? Assez bien , disoit-elle , mais il y manquoit quelque chose. — Eh quoi ! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir ; il eut recours à Délia. Ma foi , lui dit la Mulicienne , je ne sçais plus ce qui peut la toucher , à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos alliés , ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à travers un voile , qui nous déroberoit aux yeux de votre cour ? Et croyez-vous , dit le Sultan , qu'elle y soit sensible ? Je l'espère , dit Délia : les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m'enchantez , s'écria Soliman ! Oui , ma chère Délia , je vous devrai mon bonheur.

Au

Au retour de cette cérémonie , qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible , il se rendit chez Roxelane. Allez , lui dit-elle , ôtez-vous de mes yeux , & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'est donc ainsi , poursuivit-elle , que vous sçavez aimer ? La gloire & les grandeurs , les seuls biens dignes de toucher une ame , sont pour vous seul , la honte & l'oubli , les plus accablans de tous les maux , sont mon partage , & vous voulez que je vous aime ! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n'est plus sérieux , reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane , je partagerois sa cabane , je serois contente. Il a un trône , je veux partager son trône , où il n'est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur des Turcs , renvoyez-moi dans ma patrie , où toutes les jolies femmes sont souveraines , & bien plus absolues que je ne le serois ici , car c'est sur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas , lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre ? — Non , je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais , Roxelane , ou vous êtes folle , ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous ? Est-on faite de manière à déparer un trône ? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous à assurer de sa protection ses
sujets

sujets & ses alliés ? Je crois , dit le Sultan , que vous feriez tout avec grace , mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition ; & je vous prie de ne n'y plus penser. — N'y plus penser ? Oh ! je vous réponds que je ne penserai à autre chose , & que je ne vais plus rêver que sceptre , couronne , ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le dessein de son diadème ; elle n'étoit plus indécise que sur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle se fit apporter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonie ; & dès que le Sultan parut , elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous les efforts pour la détourner de cette idée ; mais la contradiction la plongeoit dans une tristesse mortelle , & pour l'en retirer , il étoit obligé de flatter son illusion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il faisoit ces momens pour lui parler d'amour , mais sans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes les réponses étoient déjà préparées pour les harangues des députés sur son avènement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les états du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtit des salles d'Opéra ; qu'on supprimât les Eunuques , parce qu'ils n'étoient bons à rien , qu'on enfermât les jaloux , parce qu'ils troubloient la société , & qu'on bannit tous les gens intéressés , parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amusa quelque tems de ces folies ; cependant il brûloit du plus violent amour , sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenoit furieuse & vouloit se donner la

mort. D'un autre côté , Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle ; car enfin , disoit-il , n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime ? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime , une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour , mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois , lui dit-il , mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre ; mais nos mœurs. — Ce sont des contes. — Nos loix. — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils ? — Le peuple & les soldats. — Que leur importe ? En seront-ils plus malheureux , quand vous m'aurez pour épouse ? Vous avez bien peu d'amour , si vous avez si peu de courage ! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti , le Visir , le Caimacan , l'Aga de la mer & celui des Janissaires , & il leur dit : j'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du Croissant ; j'ai affermi la puissance & le repos de mon Empire , & je ne veux , pour récompense de mes travaux , que jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sçais quelle loi , qui ne nous viennent pas du Prophete , interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial ; je me vois par-là réduit à des esclaves que je méprise , & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve , je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance ; mais s'il osoit en murmurer , vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du
Sultan.

Sultan dans un respectueux silence , & le peuple suivit cet exemple.

Soliman transporté de joie & d'amour , vint prendre Roxelane pour la mener à la Mosquée , & il disoit tout bas en l'y conduisant , est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les loix d'un Empire !



LE SCRUPULE,

Ou l'amour mécontent de lui-même.

LE Ciel soit loué , dit Bélise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ; il étoit tems que cela finît. Se voir livrée dès l'âge de seize ans à un homme qu'on ne connoît pas , passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui , la dissimulation , la servitude ; être l'esclavage & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sçauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie , m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux , mais j'ai fait semblant de l'aimer , & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidele malgré sa jalousie ; en un mot , je l'ai pleuré : c'est , je crois , porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin rendue à moi-même , je ne dépends plus que de ma volonté , & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme mon cœur va s'enflammer , si quelqu'un parvient à me plaire ! mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur , & ne courons , s'il est possible , ni le risque de cesser d'aimer , ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile , reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-tems

tems un amour qu'on ne sent plus ? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris , c'est une effronterie qui me passe ; & puis les plaintes , le désespoir , les éclats d'une rupture : tout cela est affreux. Aimons , puisque le Ciel nous a donné un cœur sensible ; mais aimons pour toute la vie , & ne nous flattons point sur ces goûts passagers , ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le tems de choisir & de m'éprouver : il ne s'agit , pour éviter toute surprise , que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une , qui les pénètre en même-tems & les remplit l'une de l'autre , qui les détache de tout , qui leur tient lieu de tout , & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur desir unique. Tel est l'amour sans doute : & d'après cette idée , il me sera bien aisé de distinguer en moi-même , & dans les autres l'illusion de la réalité.

Sa premiere épreuve se fit sur un jeune Magistrat , avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le Président de S.... , avec une figure aimable , un esprit cultivé , un caractère doux & sensible , étoit simple dans sa parure , naturel dans son maintien , modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages , ni en pompons. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes , ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de son état , sans ostentation , & tous les agrémens d'un homme
du

du monde , sans ridicule. Il étoit le même au Palais & dans la société , non qu'il opinât dans un soupé , ni qu'il plaisantât à l'audience ; mais comme il n'affectoit rien , il n'étoit jamais déguisé.

Bélise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance , il obtint son amitié , & sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Bélise étant réglée , me seroit-il permis , dit un jour le Président à la veuve , de vous demander une confidence ? vous proposez-vous de demeurer libre , ou le sacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux ? Non , Monsieur , lui dit-elle , j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux ! reprit le galant Magistrat , & je crains bien que , sans votre aveu , plus d'un amant ne se l'impose ! A la bonne heure , dit Bélise , qu'on m'aime sans y être obligé , c'est le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant , Madame , je ne vous soupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort ; j'ai la coquetterie en horreur. — Mais vouloir être aimée sans aimer ! — Et qui vous dit , Monsieur , que je n'aimerai point ? On ne prend point de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien , vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant ? — Je veux que l'un ou l'autre soit éternel , & c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais à vous parler vrai , je ne répondrais pas.

pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Président vit bien qu'il falloit ménager sa délicatesse , & se contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire , & dès - lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Bélise étoit chaque jour plus émue , qu'il vous fût de sçavoir qu'elle en étoit au point où la sagesse en équilibre avec l'amour , n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pancher la balance. Ils en étoient - là , & ils étoient tête-à-tête. Les yeux du Président enflammés d'amour , dévoroient les charmes de Bélise , il pressoit tendrement sa main. Bélise tremblante respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah ! Président , lui dit-elle enfin , seriez-vous capable de me tromper ? A ces mots le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échaper de ses levres. Non , Madame , lui dit-il , c'est mon cœur , c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche , & que je meure à vos pieds , si..... Comme il tomboit aux pieds de Bélise , son genou porta sur une pate de *Joujou* , le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monsieur , que vous êtes mal-adroit , s'écria Bélise avec un mouvement de colere ! Le Président rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein , lui baïsa la patte offensée , lui demanda mille fois pardon , & le pria de solliciter sa grace. *Joujou* , revenu de sa douleur , rendit au Président ses caresses. Vous le voyez ,
Madame ,

Madame, il a le cœur bon, il me pardonne : c'est un bel exemple pour vous. Bélise ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde, & dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage, & se remettre aux genoux de Bélise pour l'apaiser. De grace, Monsieur, levez-vous, lui dit-elle, ces libertés me déplaisent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Président. Il fut deux minutes confondu, sans proférer une parole. Quoi ! Madame, lui dit-il, seroit-il possible qu'un accident aussi léger m'eût attiré votre colere ? — Point du tout, Monsieur, mais je puis sans colere trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne convient qu'aux amans heureux, & je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, repliqua le Président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable ; mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné ? De l'amitié, Monsieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir-là. — Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose ; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela se peut, Monsieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Président ne put soutenir plus longtemps un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappelé.

Dès que Bélise fut seule , n'allois-je pas faire une belle folie , dit-elle avec dépit. J'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois , qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice ; point du tout ? Il lui arrive , sans le vouloir , de faire du mal à mon petit chien , & cet amour si passionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que lui , & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal , contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus. N'est-ce point-là un amour bien vif , bien solide & bien rendre ? & voilà comme nous prenons nos idées pour des sentimens : on s'est échauffé la tête , & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part delà pour faire toutes sortes de sottises ; l'illusion cesse , le dégoût survient ; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour , ou changer avec indécence. Oh ! mon cher *Joujou* , que ne te dois-je pas ? C'est toi qui m'as détrompée : sans toi je serois peut-être en ce moment accablée de confusion , & déchirée de remords.

Soit que Bélise aimât ou n'aimât point le Président ; car ces sortes de questions ne roulent guère que sur l'équivoque des termes ; il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas , elle parvint à s'en convaincre ; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie , au sortir des Pages. La frai-

cheur de la jeunesse, l'impatience du désir ; l'étourderie & la légèreté, qui sont des graces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Bélise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raison ; il sçavoit qu'il étoit bien fait, & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois, mais il rioit de si bon cœur après l'avoir dit, il montrait en riant une bouche si fraîche & de si belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à son âge. Il méloit d'ailleurs des sentimens si fiers & si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant. Il vouloit avoir une jolie maîtresse & un excellent cheval de bataille ; il se regardoit dans une glace, faisant l'exercice à la Prussienne. Il prioit Bélise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polybe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printems pour avoir un habit délicieux, en cas de paix, ou pour entrer en campagne, s'il y avoit guerre. Ce mélange de frivolité & d'héroïsme est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature, qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée : ce pressentiment donne aux gentilleses d'un petit-maître un caractère de merveilleux, qui étonne & qui attendrit ;

tendrait : mais la fatuité ne sied qu'à la jeunesse militaire. C'est un avis que je donne en passant aux petits maîtres de tous états.

Bélise fut donc sensible aux graces naïves & légères de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la première visite. Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle cousine , lui dit-il un jour , car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance ,) je ne demande au ciel que deux choses : de faire mes premières armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi , lui dit-elle , & je vous conseille de ne désirer ni l'un ni l'autre , l'un n'arrivera peut-être que trop tôt , & l'autre n'arrivera jamais. -- Jamais ! cela est bien fort , ma belle cousine. Mais je m'attendois à cette réponse , elle ne me rebute point. Tenez , je gage qu'avant ma seconde campagne , vous cesserez d'être cruelle. A présent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure , vous me traitez comme un enfant ; mais quand vous aurez entendu dire : il s'est trouvé à telle affaire , son régiment a donné dans une telle occasion il s'est distingué , il a pris un poste , il a couru mille dangers : c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte , de plaisir , peut-être d'amour ; que sçait-on ? si j'étois blessé , par exemple ! Oh ! cela est bien touchant ! Pour moi , si j'étois femme , je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois les cicatrices , je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine , je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. -- Allez , jeune fou , faites votre devoir en galant

homme , & ne m'affligez point par des présages qui me font trembler. -- Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance. Ah ! si la seule idée vous touche , que fera la réalité ? Ça , ma belle cousine , vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelque à compte sur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Bélife , qui faisoit semblant d'en rire , n'en étoit pas moins sensiblement touchée ; mais cette vivacité , qui faisoit tant d'impression sur son ame , empêchoit Lindor de s'en apercevoir. Il n'étoit ni assez éclairé , ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant que la politesse l'exige ; mais un regard l'intimidoit , & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus ; & quelque foible que fût la résistance de Bélife , elle en étoit lassée elle-même , lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible tous leurs travaux sont suspendus : l'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant : l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner : c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le tems de prendre congé de Bélife. Elle s'étoit reprochée cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pau-

vre enfant , disoit-elle , m'aime de toute son ame : rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens. Il est fait à peindre , il est beau comme le jour ; il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge ? Mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouveroit peu de cruelles ; cependant il ne voit que moi , il ne respire que pour moi , & je le traite avec une hauteur ! Je ne sçais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place , je laisserois bien vîre cette Bélise si sévère s'ennuyer avec sa vertu ; car enfin la sagesse est bonne quelquefois ; mais toujours de la sagesse ! Comme elle faisoit ces réflexions , on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues , & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps , sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir , s'écria-t-elle le cœur saisi & pénétré ! Il va se battre , il va mourir peut-être , & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu , ma belle cousine ; je pars , nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie : & j'espère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien , ma belle cousine ! souvenez-vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidèle , il vous en donne sa parole. S'il est tué il ne reviendra pas ; mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail ? Il vous retracera mon image , ma fidélité , ma tendresse , & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernières paroles , il sou-

rioit tendrement , & ses yeux étoient mouillés de larmes. Bélife , qui ne pouvoit plus retenir les siennes , lui dit de l'air du monde le plus affligé : vous nous quittez bien gaïement , Lindor. Vous dites que vous m'aimez ; font-ce là les adieux d'un amant ! Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas tems de vous faire des reproches : venez , embrassez-moi. Lindor transporté usa de cette permission jusqu'à la licence , & Bélife ne s'en fâche point. Et à quand votre départ , lui dit-elle ? — Tout à l'heure. — Tout à l'heure ? -- Quoi ! vous ne souperez point avec moi ! -- Cela est impossible. -- J'avois mille choses à vous dire. -- Dites-les moi bien vite : mes chevaux m'attendent. -- Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée ! -- Ah , ma belle cousine je vous donneroïis ma vie ; mais il y va de mon honneur , mes heures sont comptées , il faut que j'arrive à la minute. Songez , s'il y avoit une affaire , & que je n'y fusse point , je serois perdu : votre petit cousin ne seroit pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Bélife l'embrassa de nouveau , en le baignant de ses larmes. Allez , lui dit-elle , je ferois au désespoir de vous attirer un reproche , votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage , ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige , & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons ; adieu. -- Adieu , ma belle cousine. -- Adieu , adieu , mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point d'honneur , qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat ; mais le mépris dont elles accablent un lâche , & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux , rendent leurs amans intrépides.

Bélise passa la nuit dans la plus profonde douleur : son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant , elle écrivit à Lindor ; tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant étoit exprimé dans sa lettre. Oh ! vous qu'on élève si mal , qui vous apprend à si bien écrire ? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant.

Lindor dans sa réponse pleine de feu & de désordre , exprimoit tour à tour les deux passions de son ame , l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Bélise ne lui laissa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit & se soutint sans interruption la moitié de la campagne ; & la dernière lettre qu'on écrivoit , étoit toujours la plus vive ; la dernière qu'on attendoit , toujours la plus désirée. Lindor pour son malheur eut un confident jaloux. Tu es enchanté , lui dit celui-ci , de la passion que tu inspires ? Si tu sçavois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? Ecris - lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier. Lindor bien sûr de son triomphe , consentit à cette épreuve ; & comme il ne sçavoit pas mentir , son ami dicta cette lettre. Bélise fut

au désespoir , l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit , mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage , disoit-elle en soupirant ! Ses deux yeux étoient si beaux ! les miens les rencontroient avec tant de plaisir ! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes ! Mais il n'en est que plus intéressant , & je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé : il tremble sur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer , pour le consoler , s'il est possible. C'étoit la première fois que Bélise avoit été obligée de se dire *écrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en aperçut , la déchira , l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes , mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offusquoit l'imagination & lui glaçoit le sentiment. Hé ! cessons de nous flatter , dit-elle , en déchirant une seconde fois sa lettre : ce pauvre enfant n'est plus aimé , un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne , je suis une femmelette : n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse & sensible ; si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore , je dois l'être pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée , lui écrivit-elle , bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément , & je vais perdre votre estime , comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous :

vous : je ne le suis plus : mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événemens : un seul accident m'a changée. Consolerez-vous , Monsieur , vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire , vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet , le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit cousin , *Monsieur !* On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit , mon cher , lui dit le confident. Voilà le moment de te venger , si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non , je veux la confondre dès aujourd'hui , lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée : que *Monsieur* avoit encore ses deux yeux , mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Bélise fut anéantie , & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde , & de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter , disoit-elle , je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne étoit une espece de Philosophe dans la vigueur de l'âge , qui après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la ville , venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Bélise. Vous avez , lui dit-elle , la réputation d'être sage : dites-moi quel est votre plan de vie ? De plan , Madame ! je n'en eus jamais , répondit

pondit le Comte de P ; je fais tout ce qui m'amuse , je recherche tout ce que j'aime , & j'évite avec soin ce qui m'ennuye ou me déplaît. — Vivez - vous seul ? Voyez - vous du monde ? — Je vois quelquefois notre Pasteur à qui j'enseigne la morale : je cause avec des Laboureurs , plus instruits que tous nos Sçavans ; je donne le bal à de petites Villageoises les plus jolies du monde , je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans , & je marie les plus amoureuses. Quoi ! dit Bélise avec étonnement , ces gens - là connoissent l'amour ? — Mieux que nous , Madame , mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles : ils me donnent apétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Hé , Madame , la délicatesse est un raffinement de l'art ; ils ont l'instinct de la nature , & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville , on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde ; le caprice , les convenances arrangent & dérangent tout : une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez ; dans les jeux que je leur donne , comme ces cœurs simples & rendres se cherchent sans le sçavoir , & s'attirent tout à tour. Vous me faites , reprit Bélise , un tableau de la campagne , auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là si à plaindre ! — Ils l'étoient , Madame , il y a quelques années ; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. — Oh ! vous me direz vo-

tre

tre secret , interrompit Bélise avec vivacité ; je veux aussi en faire usage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici ; j'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe , huit ou dix dans une maison de campagne ; & par cette économie , j'ai vingt mille livres à perdre sur les échanges que je fais. — Et quelles échanges faites-vous ? J'ai des champs bien cultivés , des prairies bien arrosées , des vergers clos & plantés avec soin. — Hé bien ? — Hé bien , Lucas , Blaise , Nicolas , mes voisins & mes bons amis , ont des terrains en friche ou apauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrain qui les nourrissoit à peine , les enrichit dans deux moissons. La terre ingrate sous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence , le plan , l'engrais , la culture qui lui convient , & dès qu'elle est en bon état , je pense à un nouvel échange : ce sont-là mes amusemens. Cela est charmant , s'écria Bélise ! vous sçavez donc l'agriculture ? — Un peu , Madame , & je m'en instruis ; je confronte la théorie des Sçavans avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns & dans la pratique des autres ; c'est une étude amusante. — Oh ! je le crois , & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ! Mais vous devez être adoré dans ces cantons : ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui , Madame , nous nous aimons beaucoup. — Je suis bienheureuse ,

Monsieur

Monsieur le Comte , que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent , je vous prie : je veux suivre vos travaux , prendre votre méthode , & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez , Madame , ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire , & alors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur première entrevue ; & dans ce moment , voilà Bélise villageoise , toute occupée de l'agriculture , conversant avec ses Fermiers , & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos , & la presenta à ses Paysans comme une nouvelle bienfaitrice , ou plutôt comme leur souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se communiquent : ils sont si naïfs & si tendres ! C'est le plus sublime de tous les éloges , & Bélise en fut touchée au point d'en être jalouse ; mais que cette jalousie étoit loin de la haine ! Il faut avouer , disoit-elle , qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits , personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime & en aparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la nature , sur les moyens de rajeunir cette terre , notre vieille nourrice , qui s'épuise pour ses enfans. La botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux , & celles qui leur étoient pernicieuses ; la mécanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines.

collines altérées , & pour soulager le travail des animaux destinés au labourage. L'histoire naturelle leur aprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations , & on faisoit les expériences en petit , afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit , & les jeux suspendoient les études.

Bélise & le Philosophe se méloient aux danses de ces Villageois. Bélise s'aperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez , dit-elle à son ami , me soupçonner d'une coquetterie bien étrange ; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie ; j'ai par-dessus ces paysannes l'avantage de la parure ; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes paysans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes , ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'est plus naturel , Madame , lui dit le Comte : le desir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance ; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me surprenez , dit Bélise : est-ce l'espérance qui rend sensible ? — Non , mais elle dirige la sensibilité. — On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire ? — Non vraiment , Madame , & sans cela qui pourroit ne pas vous aimer ?

Un Philosophe est donc galant , reprit Bélise avec un sourire ! — Je suis vrai , Madame , & ne suis point Philosophe ; mais si je méritois ce nom , je n'en serois que plus sensible ;

sible : un vrai Philosophe est homme , & fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature à tort. Bélise rougit , le Comte se troubla , & ils furent quelque tems les yeux baissés sans oser rompre le silence. Le Comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus , entrecoupés & sans suite : on ne sçavoit plus ce qu'on avoit dit , encore moins ce qu'on alloit dire. Ils se quitterent enfin , l'une rêveuse , l'autre distraite , & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeunesse des villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faisoit l'ornement. Bélise en fut enchantée ; mais le dénouement la surprit. Le Magister avoit fait des chansons à la louange de Bélise & du Comte ; & les couplets disoient que Bélise étoit l'ormeau , & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne sçavoit s'il devoit leur imposer silence , ou prendre la chose en badinant ; mais Bélise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux , Madame , lui dit le Comte en la ramenant ; ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent , ils n'en sçavent pas davantage. Je les aurois fait taire , si j'avois eu le courage de les affliger. Bélise ne lui répondit rien , & il se retira pénétré de douleur de l'impression qu'avoit fait sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse , dit Bélise après le départ du Comte ! Voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair que ces payfans s'en aperçoivent ; ce sera , comme

me avec les autres , un feu léger , une étincelle. Non , je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion , quand on n'en est pas susceptible. Le Comte se livreroit à moi sans réserve & de la meilleure foi : c'est un homme respectable dont je ferois le malheur , si je venois à m'en détacher. Le lendemain il envoya sçavoir si elle étoit visible. — Quel parti prendre ? si je le refuse aujourd'hui , il faudra le recevoir demain ; si je persiste à ne le plus voir , que vaudra-t-il penser de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui ou de moi ? Après tout , qui m'assure qu'il m'aime ? & quand il m'aimerait , suis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raison , je lui peindrai mon caractère , il m'en estimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous surprendre , lui dit-elle ; j'ai été sur le point de rompre avec vous. — Avec moi , Madame ! pourquoi ? quel est mon crime ? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne suis pas faite pour un engagement solide ; que j'ai l'ame la plus légère , la plus inconstante qui fut jamais ; que je méprise les goûts passagers , & que je n'ai pas un assez grand fonds de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour l'amour , il n'y faut pas compter ; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire , je ne veux absolument ni en inspirer , ni qu'on m'en inspire. Votre
sincérité

sincérité encourage la mienne , lui répondit le Comte ; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous , sans m'en douter & sans le vouloir , l'amour le plus tendre & le plus violent ; c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux , & je m'y livre de tout mon cœur , quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légère & inconstante , il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractère de votre ame. — Non , Monsieur , je me suis éprouvée , & vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du Président & celle du jeune Page. — Vous les aimiez , Madame , vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere contre le Président étoit sans conséquence : le premier mouvement est toujours pour le chien , & le second est pour l'amant ; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet ; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une passion , il faut être juste. Quel est l'insensé qui exige l'impossible ? Je desire ardemment de vous plaire , j'en ferai ma félicité ; mais si votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir , ce seroit un malheur , ce ne seroit pas un crime. Hé quoi ! parce qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans mélange , faut-il se priver de tout , renoncer à tout ? Non , Madame , il faut tirer parti de ce qu'on a de bon , se pardonner à soi-même & aux autres , ce qui est moins bien ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille ; l'amour nous manque ,

il

il peut l'embellir : laissons-le faire. S'il s'en va, l'amitié nous reste ; & quand la vanité ne s'en mêle point , l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce , plus intime & plus tendre. — En vérité , Monsieur , voilà une morale bien étrange ! — Elle est simple & naturelle , Madame. Je ferois des Romans tout comme un autre ; mais la vie n'est pas un Roman : nos principes , comme nos sentimens , doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer ces prodiges en amour ; mais tous ces héros n'existent que dans la tête des Auteurs : ils disent ce qu'ils veulent ; nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur , sans doute , de cesser de plaire , c'en est un plus grand de cesser d'aimer ; mais le comble du malheur , c'est de passer sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez-vous à vous-même , Madame , & daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours , sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos Villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-tems , il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays de chimeres. Croyez-moi , vous êtes bien née ; revenez à la vérité , laissez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui se perd dans le vuide , & qui réduit le sentiment à rien à force de l'analyser.

Si Bélise ne fut point persuadée , elle fut bien moins affermie dans sa première résolution ; & dès que la raison chancelle , il est aisé de la renverser. Celle de Bélise succom-

ba sans peine , & jamais un amour mutuel ne rendir deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté , ils oublioient l'univers , ils s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une seule , ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre , dont le plaisir étoit l'aliment.

Cette première ardeur se ralentit , & Bélife en fut alarmée ; mais le Comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. Bélife trouva que la nature s'étoit embellie , que le ciel étoit plus serein & la campagne plus riante ; les jeux des Villageois lui plaisoient davantage : ils lui rappeloient un souvenir délicieux. Leurs travaux l'intéressoient beaucoup plus ; mon amant , disoit-elle en elle-même , est le dieu qui les encourage ; son humanité , sa bienfaisance sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir , avec les Laboureurs , des bienfaits que répandoit sur eux ce mortel qu'ils apelloient leur pere. L'amour lui rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer , à l'admirer à lui voir faire des heureux & à le rendre heureux elle-même.

Bélife avoit proposé au Comte de passer l'hiver loin de la ville , & il lui avoit répondu en souriant : je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller , que la promenade fût interdite , que les jours furent pluvieux , les matinées froides , & les sociétés longues , Bélife sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son

son ame , & qu'elle desiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit , vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi-même. — Quel est donc cet événement ? — Ah ! mon cher Comte , puisqu'il faut vous le dire , je m'ennuye : je ne vous aime plus. — Vous nous ennuyez , cela est possible , lui répondit le Comte avec un sourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. — Hé ! Monsieur , pourquoi me flatter ? tous les lieux , tous les tems sont agréables avec ce que l'on aime. — Oui , dans les romans , je vous l'ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire , insista Bélise , je sens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuse avec vous dans un désert. — Sans doute , Madame : telle est l'ivresse d'une passion naissante ; mais ce premier feu n'a qu'un tems. L'amour heureux se calme & se modere : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde : on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. — Ah ! Monsieur , à quoi réduisez-vous l'amour ? — A la vérité , ma chère Bélise. — Au néant , mon cher Comte , au néant. Vous cessez de me suffire , j'ai donc cessé de vous aimer. — Non , tout ce que j'aime , non , je n'ai point perdu votre cœur , & je vous serai toujours cher. -- Toujours cher : oui , sans doute ; mais comment ? -- Comme je veux l'être. -- Ah ! je sens trop mon injustice pour me le dissimuler. -- Non ,

Madame , vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content , & je ne veux pas être aimé davantage. Serez - vous plus difficile que moi ? -- Oui , Monsieur , je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. -- Et moi , Madame , & moi qui ne me vante de rien , je m'ennuye aussi parfois avec la plus adorable de toutes les femmes , & je me le pardonne. -- Quoi ! Monsieur , vous vous ennuyez avec moi ? Avec vous-même , & je ne laisse pas que de vous aimer plus que ma vie. Etes - vous content ? -- Allons , Monsieur , retournons à Paris. -- Oui , Madame , j'y consens ; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. -- Je n'en crois rien. -- Je vous l'assure , & plus amoureux que jamais.

Bélise , de retour à la ville , commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble , avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du monde , mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Bélise se ralentit. Les soupés lui paroissent longs , elle s'ennuyoit au spectacle. Le Comte avoit soin de la voir rarement ; ses visites étoient courtes , & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : que vous semble de Paris ? -- Tout m'y amuse & rien ne m'y attache. -- Pourquoi ne venez - vous pas souper avec moi ? -- Vous m'avez tant vu , Madame ? Je suis discret ; le monde a son tour , j'aurai le mien. -- Vous êtes donc

donc toujours persuadé que je vous aime? -- Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvel opéra, poursuivit-il à haute voix? Et la conversation devint générale.

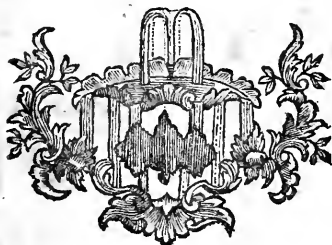
Bélise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison conduoit à son avantage. Personne disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère, personne, n'a cette bonté d'ame & cette élévation de sentimens. Quand je me rapelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu; mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi, qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée!

Telles étoient les réflexions de Bélise; & plus elle sentoit renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin, le desir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de vous écrire. Il se rendit auprès d'elle, & l'abordant avec un sourire. Quoi! Madame, lui dit-il, un tête-à-tête! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Bélise, & vous sçavez que je n'ai plus que des amis: mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte, elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. — Elle seroit à plaindre si elle étoit à la ville: vous y êtes si occupé, qu'elle risqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuseroit.

Madame,

Madame , & n'y penseroit pas à moi. Laissons-là les détours , reprit-elle : pourquoi vous vois-je si rarement & si peu ? — Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. — Vous ne serez jamais de trop , Monsieur ; ma maison est la vôtre , regardez-la comme telle , j'en serai flattée ; je le desirer & j'ai acquis le droit de l'exiger. — Non , Madame , n'exigez rien ; je serois au désespoir de vous déplaire , mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez , Monsieur , lui dit-elle avec dépit , allez chercher des plaisirs où je ne serai pas ; j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos ; elle s'informoit de ses démarches , elle le cherchoit & le suivoit des yeux aux promenades & aux spectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuses : elle ne cessoit de questionner ses amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle. Quoiqu'on ne fut encore qu'au commencement du mois de Mars , quelques beaux jours étant venus , il faut , dit-elle , que je le confonde & que je me justifie. J'ai eu tort jusqu'à présent , il a sur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de se rendre chez elle ; tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main , lui dit Bélife , pour monter dans mon carrosse. Où allons-nous donc , Madame , lui dit-il ? — Nous ennuyer à la campagne. Le Comte fut transporté de joie à ces mots. Bélife au mouvement de la main qui la soutenoit , s'aperçut du saisissement & de l'émotion qu'elle faisoit naître. O ! mon cher Comte , lui dit-elle , en pressant cette main
qui

qui trembloit sous la sienne , que ne vous dois-je pas ? Vous m'avez appris à aimer , vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant sur mes sentimens , vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'estimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour est content. Je n'ai plus de scrupule , & je suis heureuse.



LES

QUATRE FLACONS.

Ou les Aventures d'Alcidonis de Mégare

J'Ai grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens , & la maniere la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les dieux : témoin le démon familier de Socrate , témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis , comme je vais le raconter.

La Fée galante avoit pris Alcidonis en amitié , même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance , & le doua du don de plaire , sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçues en partage.

Il avoit passé sa quinzième année, lorsque son pere , l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare , l'envoyant à Athenes , pour y faire ses exercices , lui dit en l'embrassant : mon cher fils , vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser que par-
ce

ce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprifables. Pour moi , à commencer par votre mere , ma vertueufe épouse , j'ai reconnu dans le beau sexe une délicateffe de fentiment , une candeur , une vérité dont peu d'hommes font capables. Faites comme moi ; choisissez une femme honnête , d'une humeur égale , d'un caractère folide , d'une vertu fociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu fuivra votre choix. Je fuis bon pere , je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis , plein de ces leçons , arrive à Athenes. Sa premiere vifite fut à Séliane , à qui on l'avoit recommandé. Séliane , dans fa jeunefle , avoit été jolie & belle : elle étoit belle encore : mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens : que venez-vous faire ici , lui dit un vieux Capitaine , l'époux de Séliane , & l'ancien ami de fon pere ? C'est bien à votre âge qu'on doit s'enfévelir auprès des femmes ! Le Cirque , le Pirée , voila vos écoles , & non pas ce cercle frivole qu'on appelle le beau monde. Je fuis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'est à Sparte qu'on devoit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une fi vive apostrophe : mais Séliane prit fon parti avec chaleur. Je vous reconnois bien - là , dit-elle à fon mari. Sparte , le Cirque , le Pirée ! Eh ! qu'apprend-on , s'il vous plaît , dans ces écoles fi fameufes ? A s'enrichir & à fe battre , répondit brusquement l'époux. -- A s'enrichir , voilà qui eft noble ! A fe battre , voilà qui eft gracieux ! Le premier eft indigne de l'ambition d'un galant homme ;

& le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas si tôt , Madame , non pas si-tôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette , on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi je ne vois rien de plus gauche , de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne dirait-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ! La paix a ses talens & ses vertus , comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal , de par tous les dieux ! voilà le mal. Je voudrais qu'il fût défendu , même en tems de paix , de quitter les drapeaux , sur peine de la vie. — Quoi , Monsieur , vous voulez donc que nous n'ayons pas un seul homme ? — Vous en aurez , Madame , vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'Etat. — Fort bien , vous nous réduisez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remerciemens. — Je les en dispense. — Non , Monsieur , nous sommes citoyennes , & nous cédon's généreusement à l'Etat toutes les figures qui nous déplaisent , tous ces visages à faire peur , tous ces caractères féroces , qui ne se plaisent qu'à tuer , & qui ne sont bons qu'à cela. -- Et vous vous réservez les jolis hommes , qui aiment à vivre , n'est-ce pas ? -- Assurément. -- C'est fort bien dit , & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un decret pour vous plaire. Seigneur , pardonnez : ma femme est folle. Je vous laisse ; car je n'y tiens plus. Par Hercule , Madame , faut-il que je sois votre mari ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots il sortit ; en tapant du pied ,

& ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage , dit Alcidonis ! Madame , avez-vous souvent de pareilles scènes ? Mais oui , répondit elle froidement , toutes les fois que j'ai du monde. -- Et quand vous êtes seule ? -- Il gronde encore , mais un peu plus bas. -- Et comment l'avez-vous épousé -- Comme on épouse , par convenance & par raison. Au reste , c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuye , je le contredis ; il s'impatiente , & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'est pas à négliger : cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? -- Aux amis particuliers de mon pere , & le nombre n'est pas grand. -- Tant mieux , nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même : car en entrant dans un monde nouveau , le plus sage a besoin d'un guide. -- Daignerez-vous m'en servir , Madame ? -- Ou mon mari , ou moi : vous choisirez. -- Mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour : vous êtes étrange , lui dit Séliane ! Votre ton a effarouché ce jeune homme. -- Que vous vouliez aprivoiser ? -- Je vous entends , Monsieur , je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. -- Eh ! non , Madame , non , je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard : je ne l'ai pas été de votre jeunesse , je ne le serai pas de votre maturité. -- Voilà de vos galanteries : mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que

H 2 vous

vous devez une visite au fils de votre ancien ami. -- Je le verrai, Madame, je sçais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Et bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse Athénienne ? Ma femme vous y a disposé sans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son tems est passé, graces au ciel, mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les Syrennes les plus dangereuses ! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent guère à celles de Mégare. -- A Mégare c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde, par pitié, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve, par recueillement qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avoit arrangée lui-même : il s'endormoit sur sa vertu de la meilleure foi du monde. -- Il avoit raison, sans doute ; & je vous prie de respecter la mémoire de ma mere. -- Ta mere ! ta mere étoit une femme, ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ; je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidelle ; & encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendu

rendue vertueuse en dépit d'elle-même , mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire , pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne ferois pas le premier qu'elle auroit mis au désespoir. Elle s'amusoit autrefois à ce petit jeu-là , & puis elle m'en faisoit des contes , dont elle rioit comme une folle. Heureusement elle vieillit , & le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes , disoit-il , sont donc ici bien redoutables ? & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La Fée galante lui aparut en songe , & lui dit : rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien , tout le mal qu'on en publie , est vrai en particulier , & faux en général. Il ne faut ni se fier à tout , ni se défier de tout. Vivez avec les femmes , mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractère , afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme insociable. Vous serez charmant , si l'on dit de vous : *on en fait tout ce qu'on veut*. Mais ce n'est pas assez de plaire , il faut encore sçavoir aimer , & n'aimer ni trop ni trop peu. Il y a trois sortes d'amours , la passion , le goût & la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela , voici quatre flacons dont vous seul pourrez faire usage.

Ils sont différens de vertus comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre , pour aimer éperdument ; du couleur de rose , pour effleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu , pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse ; & du blanc , pour revenir à votre état naturel. A ces mots l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise , en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup , dit-il , je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se leve en rendant graces à la Fée , & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari , lui dit-elle ; ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ! -- Beaucoup. -- Il vous a dit mille horreurs des femmes. -- Il est vrai. -- Je me flatte qu'il m'a exceptée. -- Il n'a même excepté que vous , sur l'article de la fidélité. -- Le bon homme ! -- Il est persuadé que vous lui êtes fidelle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse , & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. -- Eh voilà comme il me décrie ? il mériterait bien. Mais non , je dois me respecter moi-même. -- Votre vertu , dit-il , est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête. -- Lui ! -- Lui-même ; & malgré vous. -- Malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. -- Je vous avoue qu'à votre place. Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma mere. -- A votre me ! -- Il a osé me dire que mon pere n'étoit qu'un sot , & qu'il n'y avoit que

que lui au monde qui ne le fût pas. -- Le malheureux ! C'est bien à lui de se vanter. Mais encore une fois je me respecte. Non, Monsieur, je ne suis point coquette ; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre. -- Et qu'en faites vous de ce cœur ? -- Hélas ! je n'en fais rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionnément, & je voudrois être aimée de même. -- Ah ! vous le seriez. -- Je n'ose m'en flatter : rien n'est plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies ; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. Pour moi, Madame, je sçais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose ! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout-à-coup ; eh ! le moyen de nous aimer ? nous ne nous connoissons pas encore. -- A la bonne heure, Madame : je ne suis pas pressé. Demain nous nous connoîtrons mieux. -- Je vous verrai donc demain ? Oui, Madame. -- L'après-dînée, entendez-vous ? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous

serons libres , & je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous , avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà , dit Alcidonis , en la voyant , le privilege de la beauté : moins elle a de parure , & plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Sçavez-vous , lui dit-elle , que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte : on s'y laisseroit prendre , & on y seroit trompée. -- Moi , Madame , vous tromper ! Je n'ai jamais trompé personne. -- Et voulez-vous commencer par moi. -- Non , je vous le jure. -- Pourquoi donc ces propos flatteurs , ces regards tendres ? -- Vous êtes belle , j'ai des yeux : je dis ce que je vois , il n'y a point-la de flatterie. -- En effet , votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. -- Ah ! ah ! si vous vouliez , cette tranquillité me passeroit bien vite. -- Oh ! sans doute ; & pour vous enflammer , vous n'attendez que mon aveu , n'est-ce pas ? -- Rien n'est plus vrai ; vous n'avez qu'à dire. -- En vérité , vous êtes bon , avec ce ton froidement résolu. -- C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi ! si je vous faisois voir quelqu'envie d'être aimée ? -- Vous le seriez à point nommé : je vous en donne ma parole. -- Je vois bien , Alcidonis , que vous ne sçavez à quoi vous vous engagez ; ni combien je suis exigeante. -- Exigez , Madame , exigez ; mon cœur vous désire. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. -- Vous m'aimeriez donc , si je voulois , à la folie ? -- A la folie , soit ; il ne m'en coûtera pas davantage. -- Sa simplicité me charme. Eh bien ,

oui , je veux que vous m'aimiez , & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion ? — A la passion. — Et vous m'aimerez de même ? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûr. — Cela me suffit , & vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc ? Je suis à vous , je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin , but l'élixir du flacon pourpre , jusqu'à la dernière goutte. Il reparoît les yeux enflammés , le cœur palpitant , la voix éteinte. Plus de fateur , plus de galanterie ; son langage étoit rapide , entrecoupé , plein de substance & de chaleur. Les mots ne pouvoient suffire aux sentimens. Des accens inarticulés suppléaient aux paroles ; un geste véhément , une action impétueuse en redoublaient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle est émue , agitée , interdite. Elle a peine à le reconnoître ; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter , craindre , hésiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit , ses yeux s'animent , sa raison l'abandonne : & l'on eût dit , l'instant d'après , qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne cessoit de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe , lui disoit-il , vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris , j'en suis bien aise. Consomez-vous auprès d'elle : voilà un tems bien employé ! Alcidonis se vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie insultante.

insultante. Mais la passion n'étoit plus secondée : celle de Séliane s'affoiblissoit de jour en jour. Séliane lui suffisoit ; il ne pouvoit plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper , de se distraire , de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut , avec un chagrin profond , qu'elle s'amusoit de tout , tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triste , inquiet , jaloux : il fit tant qu'elle en fut excédée , & prit le parti de le congédier.

Il est vrai , lui dit-elle , je vous ai aimé ; j'étois folie , je suis sage ; imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe & l'amour lui-même. Le mien s'est affoibli ; vous m'avez grondée , il s'éteint ; vous vous désespérez ; tant pis pour vous ; je ne sçais qu'y faire. — Eh quoi ! perfide , ingrate , parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures , si cela peut vous soulager. — Ah ! juste Ciel , comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Est-ce là , perfide , les sermens que vous m'aviez faits cent fois , de m'aimer jusqu'au dernier soupir ? — Sermens téméraires , qui n'engagent à rien ! insensé qui les fait , insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui , en se mettant à table , jureroit par tous les Dieux d'avoir toujours le même apétit ? — Le même apétit ! Quelle image ? Est-ce là cette délicatesse dont votre cœur se glorifioit ? — Autre sottise. On défavoue l'empire des sens au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme , j'aime comme une femme , & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle

zacle en votre faveur. Alcidonis , à ce discours s'arrachoit les cheveux de désespoir. Eh bien ! poursuivait-elle , que faites-vous ? En ferez-vous plus aimable ou plus aimé quand vous serez chauve ? Alcidonis , écoutez-moi : je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah , cruelle ! est-ce de l'amitié , de la pitié que je vous demande ? — Il faut bien vous y réduire ; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux à tort , ou celui qui cesse d'aimer , ou celui qui cesse de plaire ? Le procès n'est pas décidé , & ne le sera pas si-tôt. En attendant , croyez-moi , prenez votre parti avec courage. — Il est pris ingrate , il est pris , dit-il en s'éloignant pour boire ; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout-à-coup ses sens se calmerent , & la raison lui revint. En effet , dit il en se retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille , j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans , nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé , tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant qu'on s'amuse ; & rien n'est plus naturel que de changer quand on s'ennuye. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible. Jouissez , Madame , du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il

qu'il se consolât , mais pas si-tôt , ni si aisément. Cette révolution n'étoit-pas concevable. Réflexion faite , elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître , n'étoit qu'un dépit simulé ; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies que le pauvre garçon étoit désespéré , qu'il lui avoit fait une peur horrible , & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant Alcidonis alloit souper chez le voluptueux Alcipe , avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'est égal , disoit-il en lui-même : le flacon pourpre est à sec ; mais la Fée auroit beau le remplir , je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ses beautés , ah ! pour le coup , jouissons : c'est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose , & voilà ses yeux & ses desirs qui se promènent sans se fixer.

Le hasard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languissans , d'une modestie & d'une timidité extrêmes. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouissante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci , mais il aimoit bien celle-là ; & réflexion faite , il eût préféré la blonde , sans je ne sçais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne sçais quoi déterminâ ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée : elle les reçut d'un air distrait , & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie , comme la passion , s'irrite contre les obstacles. Excité
par

par le desir de plaie , il fit les plaisirs du souper ; Corine , sa brune charmante , vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix , & quelques regards de complaisance porterent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se leve , il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner , lui dit-elle en acceptant sa main ? Je sens tous les sacrifices que vous me faites Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. — Pardonnez-moi : je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes ; & c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru assez bien. — Assez bien ! vos éloges sont modestes ! Direz vous de Cléonide , qu'elle est assez bien ? Ces grands yeux , ces traits réguliers , cette taille majestueuse On croit voir une Déesse. — Il est vrai , l'auguste Junon. — Vous êtes méchant ! & Amate , que vous en semble ? Cet air de volupté , cette nonchalance attrayante , qui semble appeler le plaisir. — Oui , c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. — Négligée ! le mot est cruel. Je ne le répéterai pas : il passeroit en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris , ce regard tendre , cette bouche qui n'ose sourire , & qui est si belle lorsqu'elle se rit ? qu'en dites-vous ? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre : — Je vous avouerai que sans vous , elle auroit eu la pomme. — Hélas ! Et qu'en auroit-elle fait ? Rien n'est plus froid , plus indolent , plus insensible que Céphise. — Aussi

n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai surpris cependant , même vers la fin du souper , les regards attachés sur elle. Il est vrai , je l'admirois comme un beau modèle en cire. — Beau modèle , si vous voulez : on dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine , ils arrivent à son logis. Montrez vous un moment , dit-elle à Alcidonis ? Il est de bonne heure ; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée , qui le rendoit méchant avec Corine , sçavoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flatteuse pour une jolie femme , c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales : aussi avoit-elle bien pris.

Il me tarde , poursuivit Corine , de sçavoir à mon tour tout le bien & le mal que vous pensez de moi. — Le mal ! s'il y en a , m'avez - vous laissé le tems , la liberté de l'apercevoir ? L'illusion vous environne. Cet éclat , cette vivacité brillante , nous cacheroient la laideur même : je l'aurois prise pour la beauté. Je vous vois , je suis ébloui , enivré : transporté : voilà mon histoire. C'est un enchantement , une folie , c'est tout ce qu'il vous plaira ; mais rien au monde n'est si sérieux , & vous m'allez rendre d'un seul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet , rien n'est plus fou , s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous m'apercevez en passant , vous m'aimez , s'il faut vous en croire , & vous osez me l'avouer ! Sçavez - vous si je mérite ces sentimens ? Sçavez-vous si je puis y répondre ? —

Non ,

Non , Madame , je ne sçais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes , la plus volage , la plus perfide. Ce beau corps , ces traits charmans peuvent cacher une ame insensible. Je le crains ; mais j'en cours les risques : & le danger fût-il encore plus grand , il n'est pas en moi de l'éviter. Ah ! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractère : c'est vous , Alcidonis , qui êtes le plus dangereux des hommes , & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? Que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à passion , & un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux , & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionnée que vous , ce sont des plaintes , des reproches. Vous devenez sombre , inquiet , ombrageux. On ne sçait comment vous quitter , il n'y a pas moyen de vous prendre. Il est vrai , Madame , que j'ai donné dans ce travers ; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter , Monsieur : c'est le charme de l'amour que la liberté & la franchise. Sans cela un amant seroit un mari , & en vérité , ce ne seroit pas la peine d'être veuve. — J'entends raison , belle Corine , & vous pouvez compter sur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foiblesse , de vous retirer sans faire de scène , dès qu'elle vous diroit en amie : je vous aimai , je ne vous aime plus. — Assurément , j'ai appris à vivre ,

& vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais souvenez - vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous sçaurez me plaire.

Je vois bien , disoit Alcidonis en lui - même , qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle - même. Il étoit encore auprès de Corine , & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe , venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive , disoit-il , mais voilà tout. Nul sentiment , nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé , si demain quelqu'autre l'amuse. En vérité , je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs ! J'aurois bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante , dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise ; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée ; mais quel plaisir de l'animer ! Une femme naturellement vive , l'est pour tout le monde ; celle-ci ne le feroit que pour moi. Allons la voir : aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé , & que je sçais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine , mais avec plus de ménagement. Est-il possible , s'écria-t-il sans s'émouvoir ! Quoi ! vous serez malheureux si je ne vous aime pas ? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée , car je ne sçais point
aimer,

aimer. — Ah ! belle Céphise , avec ce sourire enchanteur , ce regard tendre , cette voix qui va jusqu'à l'ame , vous ne connoissez pas l'amour ! — En vérité , je ne le connois pas. — Et si je vous le faisois connoître ! — Vous me feriez bien du plaisir ; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé , & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdrait ses peines. Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amans ? — Beaucoup , & des mieux faits , & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute ; j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même-tems , pour tâcher , dans le nombre , d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà , dit Alcidonis , une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas , ma chere enfant , vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois : vous êtes sensible ? — Oui , sensible , par-ci , par-là : mais en un moment cela me passe. — C'est une maladie assurément. Avez - vous fait , pour en guérir , quelque sacrifice à Venus ? -- Mon mari en faisoit beaucoup ; mais il me retrouvait la même au retour du temple. -- Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? -- Il n'avoir garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. -- Vous initier ! Et sçavez-vous quelle est cette cérémonie ? -- Hélas , non je ne sçais rien. Voulez-vous que je vous l'apprenne , reprit Alcidonis en risquant quelque liberté ? -- Doucement , Seigneur , s'écria-t-elle : vous faites comme si

je vous aimois ; je ne vous aime point encore. -- Et comment vous en apercevoir , si nous ne faisons pas quelques essais ? -- J'en ai fait mille : mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime , & puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne ; si cela vient , je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination , il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui se devoit célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit , à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux pour la décence , s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons vêtus en grâces & en amours , chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse , & dansoient au son de la lyre , sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le temple.

Céphise s'y étoit rendue la première. Ah ! dit-elle à Alcidonis , je vous cherchois des yeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant ; j'étois animée. -- Eh bien ? -- Eh bien , je vous dirai le reste à souper. A souper , reprit Alcidonis d'un air préoccupé , & les yeux attachés sur la fête ? A souper , soit , je le veux bien... Ah ! la jolie danseuse que voilà ! Que celle-ci chante avec grâce ! Nous seront seuls , entendez-

tendez-vous ? — Seuls , j'y consens. Je voudrois bien sçavoir qu'elle est cette jolie danseuse ? — Alcidonis , vous ne m'écoutez pas ! — Pardonnez-moi , je vous entends , mais je cherche quelqu'un qui me dise Ah ! Pamphile , un mot ? Apprends-moi quelle est cette jolie enfant ? C'est Cloé , dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle ! Ce soir ? — Ce soir même. — Ah ! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure , mon cher Pamphile , au nom de notre amitié . . . Vous n'y pensez pas , Alcidonis , lui dit tout bas Céphise interdite : vous soupez avec moi ; je vous l'ai dit. — Il est vrai , c'étoit mon dessein ; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée , & je ne sçaurois y manquer.

Il vit Cloé , la trouva ce qu'on appelle adorable un quart-d'heure , & insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Phillire , il en fut épris une soirée ; le lendemain elle l'ennuya. Ah ! que les fantaisies sont fatigantes , dit-il ! A chaque instant des desirs nouveaux , dont aucun ne remplit mon ame ! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentimens passagers & renaissantes , qui ne me laissent aucun repos. Bu-
vons l'oubli de mes folies. Il dit , & vuide le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu , & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la Philosophie sous Ariste l'Académicien. Ariste en mourant , laissa une jeune veuve , la plus honnête & la plus belle du monde. Le Disciple d'Ariste eut devoir à sa veuve les consolations &

les secours de l'amitié. Glicérie les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierié. J'ai peu de bien , lui dit-elle ; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage , le goût de la médiocrité , l'habitude à vivre de peu. Tant de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est tems , dit Alcidonis , que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies ; ce n'étoit point l'emportement de la passion ; c'étoit une émotion délicieuse , le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Glicérie ; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort , qu'une vie & qu'une ame ? cédant à son impatience , il lui propose de s'unir à elle. Glicérie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux , lui dit-elle , pour m'offrir votre main. Je veux la mériter , je la refuse. J'en serois indigne , si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son pere , lui faire un crime de ces refus , la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux , elle parut inébranlable.

Cependant Glicérie dans sa retraite , ne cessoit de verser des larmes. La seule esclave qui lui restoit , voyoit la douleur dont elle étoit consumée , & n'en pouvoit pénétrer la cause. Falloit-il l'attribuer à la mort de son époux ! Quoi ! pleurer sans cesse un mari philosophe ? Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtresse écrivoit souvent à un citoyen d'Argos ;

d'Argos ; & les réponses qu'on lui rendoit lui arrachoient de profonds soupirs. La curiosité où le zèle porta l'esclave à ouvrir une des lettres de Glicérie. Elle étoit conçue en ces termes :

Si vous n'avez un cœur d'airain , vous serez touché , Seigneur , du désespoir d'un infortunée qui donneroit son sang pour la liberté de son pere. Aristé , mon époux , à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un esclave , n'a rien épargné pour rendre mon pere à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il est en votre pouvoir , & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas ! il s'en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une seule ressource : c'est de m'offrir moi-même en échange pour mon pere. Il n'est pas juste que je sois libre , tandis que mon pere est esclave. Je suis jeune ! il est accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma servitude plus d'avantage que de la sienne. Mes mains s'endurciront au travail ; mon cœur est fait à la patience. Si je voulois user de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de séduire & d'intéresser les hommes , je ne serois pas réduite à cette cruelle extrémité ; mais l'esclavage est moins honteux que le vice. Je n'hésite pas à choisir.

L'esclave pénétrée d'admiration & de piété , porta cette lettre à Alcidonis. Ah ! s'écria-t-il , le cœur saisi & les yeux en larmes , voilà donc la cause de ses refus ! Elle est née esclave ! Et qu'importe ! La vertu est la reine du monde. C'est à la fortune à rougir.

rougir. Quelle piété ! Quelle tendresse ! Vous, Glicérie , vous dans l'esclavage ? Que n'ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des Dieux , dit-il à l'esclave , garde-moi bien le secret. Je pars ; les pleurs de ta maîtresse vont être essuyés. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos , & le pere de Glicérie est libre. L'inconnu qui l'affranchit lui donne de quoi se rendre à Athenes , & lui dit en le quittant vous allez revoir Glicérie ; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre , vous est cher , promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois ; il la respecte ; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paroît jamais devant vous , renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi ! dit le vieillard attendri , ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne ? Non , reprit Alcidonis , n'accablez point Glicérie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame. Laissons à la sienne je vous en conjure , sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. Oh ! mon Pere , lui dit-elle , quel dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissée séchir ? Oui , ma fille , répondit le vieillard.

lard. Je sçais que je dois à ta tendresse & à tes vertus la liberté , la vie & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour , vint presser de nouveau Glicérie , par tout ce que l'amour a de plus tendre , de consentir à leur Hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non , lui avoit-elle répondu avec courage , il est moins humiliant de l'avouer que de le taire , quiconque aura intérêt à me connoître , apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc , dit-elle à Alcidonis , que je vous ouvre mon ame ? Tant que j'ai été malheureuse , j'ai renfermé ma douleur en moi-même ; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée : mon pere y gémissoit encore. Un dieu bienfaisant me l'a rendu : il est libre ; il est ici , vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable ; & vous avouer qui nous sommes , c'est vous déclarer sans retour que ni votre honneur , ni ma reconnoissance , ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez , Glicérie , lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe , moins généreux qu'Ariste ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance ? Non , sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion ? Je suis son disciple : ses préceptes sont gravés dans mon cœur. Son exemple est-il honteux à suivre ?

vre ? Ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter ? Ce n'est pas la vertu , lui dit-elle en souriant , c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le tems de s'éprouver ; vous n'êtes pas comme lui dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis désolé de cette constance invincible , tomboit aux genoux de Glicérie pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois-je ! Ah ! ma fille , s'écria-t-il , c'est lui... Et tout-à-coup se souvenant de la défense d'Alcidonis , il s'interrompit lui-même , & demeura les yeux attachés sur son libérateur , en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! mon pere , dit Glicérie étonnée , vous le connoissez ! C'est lui , dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ! Alcidonis , vous baissez les yeux ! Vous rougissez ! Mon pere vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere , c'est lui qui vous a racheté ; c'est à lui que je dois mon pere. Oui , ma fille , voilà mon bienfaiteur. Est-ce là , dit Alcidonis en embrassant le vieillard , qui se prosternoit à ses pieds , est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez , dit le vieillard , mon cœur étoit saisi , ma fille m'a deviné ; ce n'est pas ma faute. — Eh bien , puisqu'elle sçait tout , obligez-la donc , cette fille cruelle , à ne pas me désespérer. C'est sa main , c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré , reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant sa main tremblante , il la mit dans celle de son libérateur. C'est

C'est à votre pere que je la dois , cette main que vous m'avez refusée , dir tendrement Alcidonis , en la baisant. Consolez-vous , répondit Glicérie avec un sourire , vous ne lui devez que ma main ; mon cœur s'étoit donné de lui-même.

Alcidonis enchanté , employa le reste du jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit , comme il goûtoit un doux sommeil , la Fée Galante lui aparut de nouveau , & lui dit : soyez heureux , Alcidonis ; aimez sans inquiétude ; possédez sans dégoût : desirez pour jouir ; faites des jaloux , & ne le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne , c'est votre destin que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons couleur de pourpre & de rose ; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.



LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equum demitor, debellatorque ferarum.
Virg. *Æn.* vij. v. 651.

LE caractère de Mézence, Roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais Prince & bon pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils apellé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célèbre parmi les jeunes héros de l'Aufonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneste. Son pere au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le Roi de Préneste, chassé de ses Etats, & cherchant son salut dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une Princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendrissant, étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on distinguoit la fille des Rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnaissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle

Elle entendit son pere nommer , & à ce nom elle leva au Ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même interdit , oublia son orgueil & son âge. La prospérité qui endurecit les ames foibles , amollit les cœurs altiers , & rien n'est plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive , quelle fut leur impression sur l'ame vertueuse du jeune Lausus ! Il gémit de ses exploits ; il se reprocha sa victoire : elle couloit des larmes à Lydie. Qu'elle se venge , disoit-il , qu'elle me haïsse autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son ame , il vit Mézence étonné , attendri , passer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir son pere pour rival , acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence , la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté sur le front du jeune héros , vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler : surprit des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi ; mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran , même dans la fureur , s'efforce de se croire juste ; & avant de condamner son fils , Mézence voulut le con-

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art , que le Prince rassuré , ne vit dans les soins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la cour du Tyran étoit remplie d'espions & de délateurs , cortège ordinaire des hommes puissans qui , ne pouvant se faire aimer , mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat & si tendre , que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté , Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoin qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon pere , dit-il , est aussi généreux après la victoire , qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre , il ne sçait point primer , il est plus facile que jamais au Roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes , belle Lydie , mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang , au lieu de ces précieuses larmes !

Les réponses de Lydie , pleines de modestie & de grandeur , ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'écouter avec complaisance ; mais l'in-
térêt

térêt de son pere lui faisoit une loi de ménager un tel apui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens devenoient aussi plus animés , plus intéressans , plus intimes , & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance , comme une fleur qui , pour éclore , entr'ouvre le tissu léger dont elle est envelopée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence , le crédule Lausus se flattoit de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant , & rien au monde , à son avis , n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité , se réduisoit à deux articles : à rendre au Roi de Préneste sa couronne & ses Etats , & à faire de son hymen avec la Princesse , le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit mise , les avantages qu'il en voyoit naître , les transports de joie que l'idée seule lui en inspiroit , surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes. Généreux Prince , lui dit-elle , puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon pere ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival , mais ce fils étoit l'unique apui de sa couronne , la seule barriere entre son peuple & lui ; le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets , & lui enlevoit le

seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de dissimuler. Il fait venir son fils , lui parle avec bonté , & lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses Etats , où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur , & partit sans avoir eu le tems de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus , Mézence avoit fait proposer au Roi de Préneste les conditions d'une paix honorable , dont la première étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir , & le même envoyé qui lui offrit la paix , rapporta son avis pour réponse.

Lausus avoit à la cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance singulière avec le Prince , avoit fait la fortune de ce jeune homme , appelé Phanor , mais ils se ressembloient encore plus par le caractère que par la figure ; mêmes penchans , mêmes vertus , Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus en partant , avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le Prince. A cette nouvelle , la situation de cet amant ne peut se rendre : son esprit se trouble , sa raison l'abandonne ; & dans l'égarement d'une douleur aveugle , il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor

not fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie , s'il étoit découvert. Il le fut , Mézence furieux , ordonna qu'on le chargeât de fers , & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractère de Mézence. La lutte , le ceste , les gladiateurs , les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage , tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs , en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle , que des combattans contre les bêtes féroces ; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort , & Mézence , qui se hâtoit sur un soupçon de faire périr les innocens , différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidèle ami de Lausus. Qu'on l'expose , dit Mézence , qu'il soit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance , & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts , dit-il ! Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même.... Ah ! je frémis. Non , je ne puis vivre plus long-tems dans cette horrible incertitude ; il part , il se déguise avec précaution : il arrive ; il écoute les bruit répandus parmi le peuple : il apprend que son ami est dans les fers , & que le

jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial , & que , pour spectacle dans cette fête , en doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce recit ; un froid mortel se répand dans ses veines : il revient à lui éperdu , il tombe à genoux , il s'écrie : grands dieux ! retenez ma main , mon désespoir m'épouvante : que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu. Résolu de délivrier son cher Phanor , fallût-il périr à sa place , il vole aux portes de la prison : mais comment y pénétrer ? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux , dit-il , reconnois-moi , je suis Lausus , je suis le fils de ton Roi. J'attends de toi un service important : Phanor est dans les fers , je veux le voir , je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui : donne-moi tes vêtemens : prends la fuite : voilà des gages de ma reconnaissance : dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis , tu cours à ta pette ; si tu me sers dans mon entreprise , mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme foible & timide cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du Prince , & disparoît après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter , & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche , l'instant arrive : Lausus se présente , il se nomme du nom de l'esclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit

bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau , il pénètre dans ce séjour d'horreur ; il s'avance , il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille , il reconnoît la voix de son ami , il le voit couché dans un coin de la prison , couvert de lambeaux , consumé de langueur , la pâleur , de la mort sur le visage , & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse - moi , lui dit Phanor , en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux , laisse - moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de sanglots , hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O Dieux ! s'il sçait l'état où il a réduit son ami ! Oui , s'écria Lausus en se précipitant dans son sein , oui , mon cher Phanor , il le sçait , & il le partage. Que vois-je , dit Phanor transporté ! Ah , Lausus ! ah , mon Prince ! A ces mots tous deux perdent l'usage des sens ; leurs bras s'entrelacent , leurs cœurs se pressent , leurs sanglots se confondent. Long-tems immobiles & muets , ils demeurent étendus sur le pavé de la prison ; la douleur étouffe leurs voix , & ce n'est qu'en se serrant plus étroitement , & en se baignant de leurs larmes , qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui - même : ne perdons point de tems , dit-il à son ami ; prends ces vêtemens , fors de ces lieux & m'y laisse. — Moi , grands Dieux ! je serois assez lâche ! Ah ! Lausus , l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le proposer ? Je te connois , dit le Prince , mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé , ton supplice est prêt , il faut mourir ou prendre

prendre la fuite. — Prendre la fuite ! — Ecoute-moi ; mon pere est violent , mais il est sensible , la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort , je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même , & son bras levé sur un fils , sera facile à désarmer. Il fraperoit , s'écria Phanor , & votre mort seroit mon crime : non , je ne puis vous abandonner. Hé bien , reprit Lausus , demeure ; mais en mourant , tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon pere ; il auroit beau me pardonner , ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne ; cette main qui t'a chargé de fers ; cette main qui , après son crime est encore celle de ton ami , nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus , interrompit le Prince : tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami , après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir , & tes prieres sont des outrages. Je te réponds de mon salut si tu prends la fuite ; je jure ma mort si tu veux périr. Choisis , les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami , pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens , dit-il , à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste ; mais vivez , si vous voulez que je vive : votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien , dit Lausus , & ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots ils s'embrassèrent , & Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle

Quelle nuit ! quelle affreuse nuit pour Lydie ! Hé ! comment peindre les mouvemens qui s'élèvent dans son ame , qui la partagent , qui la déchirent , entre l'amour & la vertu ? Elle adore Lausus ; elle déteste Mézence ; elle s'immole aux intérêts de son pere ; elle se livre à l'objet de sa haine : elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'Autel comme au supplice. Barbare Mézence ? il te suffit de régner sur un cœur par la violence & par la crainte ; il te suffit que ton épouse tremble devant toi comme un esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant , hélas ! c'est pour lui seul qu'elle va vivre ; c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste , elle va trahir son amant & son pere : un refus va découvrir le secret de son ame , & si Lausus est soupçonné de lui être cher , il est perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour : il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante , se voit parée , non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'hymen & de l'amour , mais comme une de ces victimes innocentes , qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant que de les sacrifier.

On la mene au lieu du spectacle , le peuple en foule est assemblé , les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste , de la lutte & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier , il parcourt l'arene en promenant

menant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime : il y répond en rugissant ; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue , & le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé , desir & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre ; la terreur & la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente , ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle est saisie , lui a fait détourner les yeux de ce spectacle , qui révolte la sensibilité de son ame compatissante. Que seroit-ce , hélas ! si elle sçavoit que Phanor , que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on a dévoué ; si elle sçavoit que Lausus lui-même a pris la place de son ami , & que c'est lui qui va combattre.

A demi-nud , les cheveux épars , il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque , un bouclier pour la défense , sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu , ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet , la nature est aveugle ; c'est son fils qu'il livre à la mort , & ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure & la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus impatient , irrite le monstre & l'appelle au combat.

combat. Il marche à lui , le lion s'élance , Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante , & trois fois Lausus échape à ses dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt , il fend la foule , ses cris perçans font retenir l'amphithéâtre. Arrête , Mézence ; sauve ton fils : c'est lui , c'est Lausus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor qui se précipite vers lui. O Dieux ! que vois-je ! Peuple , secourez - moi , jetez - vous dans l'arene , arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lausus , Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéâtre ; son cœur se glace , ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour sa défense , le monstre le poursuit & l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais , ô prodige incroyable ! ô bonheur inespéré ! Lausus , en se dérochant aux élans de l'animal furieux , le frappe lui-même du coup mortel , & le fer dont sa main est armée , sort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans des flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe , & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence , que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumière , elle ouvre les yeux , elle voit Lausus aux pieds de Mézence , tenant d'une main le poignard sanglant , de l'autre son cher & fidèle Phanor. C'est moi , dit-il à son pere , c'est moi seul qui suis coupable. Le crime

de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place ; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire , je lui dois la vie ; & si votre fils vous est cher encore , vous lui devez votre fils : mais si votre vengeance n'est pas apaisée , nos jours sont en vos mains : frappez , nous périrons ensemble , nos cœurs en ont fait le serment. Lydie tremblante à ce discours , regardoit Mézence avec des yeux supplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie & la vengeance. Il demeure long-tems immobile & muet , roulant tour à tour sur les objets qui l'environnent , des regards troublés & confus , où l'amour & la haine , l'indignation & la pitié se combattent & se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus , Phanor , Lydie , un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin , malgré lui , sous la vertu dont l'ascendant l'accable ; & passant tout à coup , avec une violence impétueuse , de la fureur à la tendresse , il se jette dans les bras de son fils. Oui , lui dit-il , je te pardonne , & je pardonne à ton ami. Vivez , aimez-vous l'un & l'autre : mais il me reste encore un sacrifice à te faire , & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc , dit-il avec un nouvel effort , reçois-la cette main dont le présent t'est plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache ; elle seule pouvoit l'obtenir.

H E U R E U S E M E N T.

N On , Ma dame , disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban , je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme , soit aussi rare qu'on le dit , & je gagerois , sans aller plus loin , que vous avez toujours été sage. — Ma foi , mon cher Abbé , peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *ne gagez pas*. — Perdrois-je ? — Non , vous gagneriez : mais de si peu , si peu de chose , que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire , Madame , que votre sagesse a couru des risques. — Hélas oui ! plus d'une fois , je l'ai vu au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. — Ah ! Marquise , confiez-moi le secret de ces aventures. — Volontiers : nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler , & ma jeunesse est si loin de moi , que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappelez le Marquis de Lisban , c'étoit une de ces figures froidement belles , qui vous disent : *me voilà* ; c'étoit une de ses vanités gauches , qui manquent sans cesse leur coup. Il se piquoit de tout , & n'étoit bon à rien : il prenoit la parole ; demandoit silence , suspendoit l'attention , & disoit une platitude ; il rioit avant de conter , & personne ne rioit de ses contes ; il visoit souvent à être fin , & il tournoit si bien ce qu'il vouloit dire , qu'il ne sçavoit plus ce qu'il disoit. Quand il ennuyoit les
femmes

femmes , il croyoit les rendre rêveuses ; quand elles s'amusoient de ses ridicules , il prenoit cela pour des agaceries. — Ah ! Madame , l'heureux naturel ! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le recit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience , je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte , & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui* , mon cœur dit *non* , & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se presenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari , qui l'amenoit , fit les honneurs de ma modestie : il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur , avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire , je l'aimois à la folie , & delà toutes ces confidences indiscrettes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance , & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir , je quittai la place , & Palmene put s'apercevoir , à mon dépit , que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent , disois-je en moi-même ! il va s'applaudissant de son triomphe , bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira , on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs , encore passe ; mais de l'amour ! de

la foiblesse ! il y a de quoi me déshonorer. Non , je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important sur-tout de défabuser Palmene ; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari , qui se félicitoit de m'avoir fait rougir , ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colère. Il s'estimoit trop , & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant , me dit-il , quand le Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au moins , c'est un homme dangereux. Je le sentoix mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir. Il me trouva seule. Me pardonnez-vous , dit-il , Madame , l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cause innocente , & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sçais quoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si heureux , Madame , on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux , je l'en félicite ; mais en vérité , il n'y a pas de quoi. Hé ! peut-il ne pas l'être , reprit le Comte , avec un soupir , en possédant la plus belle personne du monde ? — Je suppose , Monsieur , je suppose que je sois telle ; où est la gloire , le mérite , le bonheur de me posséder ? Est-ce moi qui me suis donnée ? — Non , Madame ; mais si je l'en crois , vous avez bien-tôt applaudi vous-même au choix.

I. Partie.

L. qu'on

qu'on avoit fait sans vous. -- Quoi ! Monsieur ; les hommes ne penseront-ils jamais qu'on nous élève à la dissimulation dès l'enfance ; que nous perdons la franchise avec la liberté , & qu'il n'est plus tems d'exiger de nous que nous soyons sinceres , quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même , & je m'en aperçus trop tard : l'espoir s'étoit glissé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari , c'est presque avouer qu'on en aime un autre , & le confident d'un tel aveu en est assez souvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée , me dit-il après un long silence ; car le Marquis m'a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour. -- A la bonne heure , Monsieur , qu'il se flatte tout à son aise , je n'ai garde de le désabuser. -- Mais vous , Madame , seriez-vous à plaindre ? -- Je fais mon devoir , je subis mon sort : ne m'en demandez pas davantage , & sur tout n'abusez jamais du secret que l'imprudence de mon mari , ma sincérité naturelle & mon impatience m'ont arraché. -- Moi , Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir seul & sans réserve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines & dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures , de l'âge & de la figure du Comte,

Comte ; me parut la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien , la chose du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances , dont il avoit encore la sottise de se glorifier ; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faisoit confidence , & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne sçavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper , me disoit-il quelquefois ? pourquoi désavouer une sensibilité louable ? rougissez-vous de vous dédire ? Hé ! non , Monsieur , j'en ferois gloire ; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! le dangereux consolateur ! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon ame , & de tous mes sentimens , mon amour pour lui étoit le seul dont je lui faisois un mystère. Il ne m'avoit jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié ; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avoit sur moi , il m'écrivit : » Je me suis trompé , & je » vous ai trompée : cette amitié si tranquille » le & si douce , à laquelle je me livrois » sans crainte , est devenu l'amour le plus » violent , le plus passionné qui fut jamais. » Je vous verrai ce soir pour vous consacrer ma vie , ou pour vous dire un éternel » adieu. »

Je ne vous expliquerai pas , mon cher

Abbé , les mouvemens opofés qui s'élevèrent dans mon ame : je ſçais qu'il y avoit de la vertu , de l'amour , de la frayeur ; mais je ſçais bien auffi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défenſe. Premièrement , je ne ferai pas ſeule , & je vais dire qu'on laiſſe entrer tout le monde : en ſecond lieu , je ne le regarderai que légèrement , ſans permettre que ſes yeux s'attachent un instant ſur les miens. Cet effort ſera pénible ; mais la vertu n'eſt pas vertu pour rien. Enfin , j'éviterai qu'il me parle en particulier , & , ſ'il oſe , je lui répondrai d'un ton , mais d'un ton à lui impoſer.

Ma réſolution bien priſe , je me mis à ma toilette , & ſans y penſer , je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait.

Il me vint ſur le ſoir un monde prodigieux , & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empreſſé , plus aſſidu que de coutume , comme ſ'il l'avoit fait exprès , me cauſa un ennui mortel ; enfin on annonça Palmene. Il me ſalua en rougiſſant : je le reçus avec une révérence profonde , ſans daigner lever les yeux ſur lui , & je me diſois à moi-même , en vérité , cela eſt fort beau ! La converſation fut d'abord générale : Palmene laiſſoit échaper des mots , qui , pour tout le monde , ſignifioient peu de choſe , & qui , pour moi , diſoient beaucoup. Je ſeignis de ne les pas entendre , & je m'applaudifſois tout bas d'une rigueur ſi bien ſoutenue. Palmene n'oſoit s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ſes plaisanteries

fanteries familiares. Le respect & la timidité du Comte m'attendrissent. Le malheureux, disois-je, est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer ; s'il osoit, il me demanderoit grace ; mais il ne l'osera jamais. Je l'y encouragerai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me le pardonnez-vous ? — Non, Monsieur. Ce *non* prononcé, je ne sçais comment, me parut sublime. Palmene se leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le souper étoit servi. Allons, cher Comte, soit galant, donne la main à ma femme, elle a de l'humeur, me semble ; mais nous sçaurons la dissiper.

Palmene désespéré, me serra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ses yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fut pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoît de mon cœur, ma main répondit à la sienne. Je ne puis vous peindre le changement qui se fit tout-à-coup sur son visage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie se répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le desir de plaire sembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari, qui se croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le Comte en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicatesse ingénieuse, qui achevoit de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses ; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance.

complaisance. Palmene , cet homme si aimable , changea tout-à-coup de langage & d'humeur. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchâna contre cette envie générale de plaire , avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne , disoit-il , à une femme de changer d'amant , je lui passe même d'en avoir plusieurs ; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux , & si elle fait en même-tems le bonheur de deux ou trois , c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir , pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre , tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse , & un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent , sa bouche trompe , son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de pièges , ses graces sont autant de syrenes , ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi ! Monsieur , lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé , vous préférez une femme galante à une femme coquette ! — Oui , sans doute , je la préfère , & il n'y a pas à balancer. Cela est plus commode , lui dis-je ironiquement. Et plus aimable , Madame , me dit-il d'un ton chagrin , plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez , Monsieur , repris-je avec dédain , vous avez beau

beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent & le plus naturel qui soit au monde , votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes , dites-vous , sont des tyrans : vous êtes bien plus tyran vous-même de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire , que nous restet-il dans la société ? Talens , génie , vertus éclatantes ; vous avez tout , ou vous croyez tout avoir ; il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable ; & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un seul ! c'est l'ensevelir au milieu des vivans ; c'est pour elle anéantir le monde. Ah ! Madame , me dit le Comte avec dépit , vous êtes bien de votre siècle ! En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort , mon cher , reprit mon mari , tu avois tort. Ma femme veut plaire à toute la nature ; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel , je l'avoue , & je le lui ai dit cent fois ; mais c'est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi pourquoi prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie ? Si elle a du plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle , faut-il pour cela qu'elle réponde sur le même ton. — Elle m'aime , cela est tout simple ; mais toi , mais tant d'autres qui l'amusent , n'ont rien à prétendre à son cœur. Il est pour moi celui-là , & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche , dit Palmene : dès que vous prenez Madame pour exemple , & je n'ai point à répliquer. A ces mots on sortit de table.

Je

Je conçus dès ce moment pour le Comte, j'en dis pas de l'aversion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, disois-je en moi-même ! quel caractère impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le souper il tomba dans un silence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin me trouvant seule un instant, pensez-vous à ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un juge sévère ? — Assurément : — C'en est assez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureusement il m'a tenu parole, & j'ai senti par le chagrin que me causa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé en profond moraliste, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient sérieuse : on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractère du Chevalier de Luzel, reprit la Marquise, étoit tout opposé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit sans doute le jeune homme qui vous avoit souri pendant le souper ? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narcisse, & il ne s'aimoit guère moins ; il avoit de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit ; mais pas l'ombre du sens commun.

Ah ! Marquise, me dit-il, votre Palmene est un triste personnage ! que faites-vous de cet homme-là, il raisonne, il moralise, il nous assomme avec son bon sens. Pour moi je ne sçais que deux choses ; m'amuser & être amusant : je connois mon monde, je vois ce qui s'y passe ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité,

manité , c'est l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère , de la constance dans les liaisons , de la solidité dans les goûts , de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même ; au lieu que la légèreté , le caprice , la coquetterie le réveillent. Aussi j'aime les coquettes à la folie ; c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi , lui dis-je en souriant , vous vous délasserez tout à votre aise. — Et voilà ce que je désire , ce que je cherche auprès d'une coquette : qu'elle combatte , qu'elle résiste , qu'elle se défende , s'il est possible. Oui , Madame , je vous fuirais , si je vous croyois capable d'un engagement sérieux. Madame , reprit gravement l'Abbé , ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds , mon ami , & je ne fus pas long-temps à m'en apercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant , & cet empire de ma raison sur la sienne ne laissoit pas que d'être flatteur à mon âge ; mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnoient de l'humeur , ses liaisons de la jalousie. J'exigeai des sacrifices , & je voulois imposer des loix.

Ma foi , me dit-il un jour que je lui reprochois sa dissipation , voulez-vous faire un petit miracle ! Rendez-moi sage tout-d'un-coup : je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre sage , il falloit cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit

I. Partie.

M. miracles

miracle. A peu de chose , me dit-il : nous nous aimons , à ce qu'il me semble ; le reste n'est pas mal-aisé. — Si nous nous aimions comme vous le dites , & comme je ne le crois pas , le miracle seroit opéré : l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh ! non , Madame , il faut être juste : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre ; perte ou gain , c'est le sort du jeu , & j'en veux bien courir les risques ; mais il y a encore un échange à faire , & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame , interrompit encore l'Abbé , le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites , & le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée , dit la Marquise ; mais plus je sentoie qu'il avoit raison , plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même , autant qu'il m'en souvient , les plus belles choses du monde sur l'honneur , le devoir , la fidélité conjugale : il n'en tint compte ; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance , le mariage une cérémonie , & le serment de fidélité un compliment , une politesse , qui dans le fonds n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre , que nous nous perdions dans nos idées , quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureusement, Madame ! — Oh , très-heureusement , je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahie , & sans avoir le tems de réfléchir , je dis au Chevalier : *cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse , Madame la Marquise !

Marquise ! — Il est vrai ; mais ce cabinet avoit une issue , & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame , dit l'Abbé , avec son air réfléchi , je gage que Monsieur le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience , reprit la Marquise , nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi , qu'il portoit toujours sur son visage ; & moi , pour lui cacher mon embarras , je courus vite l'embrasser avec un cri de surprise & de joie. Hé bien , petite folle , me dit-il , te voilà bien contente ! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec cet enfant ! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sçais-tu bien que cela est ridicule , & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir ensemble , ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien depuis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans , & que cela crie vengeance ? — Moi , Monsieur , je ne désolé personne. Ne me connoissez-vous pas ? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! on l'en croiroit. Ainsi , par exemple , Palmene doit trouver bon que tu n'aies fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux , un maussade , qui n'a pas le sens commun , n'est-ce pas ? Quelle comparaison avec l'élégant Chevalier ! — Assurément je n'en sçais aucune. — Le Chevalier a de l'esprit , de la légèreté , des graces. Que sçais-je ? Il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes

M à genoux ?

genoux ? Tu rougis ! c'est presque un aveu. Acheve , conte-moi cela ? Finissez , lui dis-je , ou je quitte la place. -- Hé quoi ! ne vois-tu pas que je plaisante ? -- Cette plaisanterie mériterait bien. -- Comment donc ! Le dépit s'en mêle. Tu me menaces ? Tu le peux , je n'en serai pas moins tranquille. -- Vous vous prévaluez de ma vertu. -- De ta vertu ? Oh , point du tout , je ne compte que sur mon étoile , qui ne veut pas que je sois un sot. -- Et vous croyez à votre étoile ? -- J'y crois si fort , j'y compte si bien , que je te défie de la vaincre. Tiens , mon enfant , j'ai connu des femmes sans nombre , jamais aucune , quoi que j'aie fait , n'a pu se résoudre à m'être infidelle. Ah ! je puis dire , sans vanité , que quand on m'aime , on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre ! je ne m'en fais pas accroire ; mais c'est un je ne sçais quoi , comme dit Molière , que l'on ne sçaurait expliquer. A ces mots se mesurant des yeux , il se promenoit devant une glace. Aussi , poursuivit-il , tu vois si je te gêne : par exemple , ce soir , as-tu quelque rendez-vous , quelque tête-à-tête ? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre , que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit , lui dis-je , vous ferez bien de rester. -- Pour plus de sûreté , n'est-ce pas ? -- Peut-être bien. -- Je te remercie : je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vite , interrompit l'Abbé , M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous sortiez de table , que vous soyez retirée dans votre appartement , & que votre mari vous

vous y laissez. — Hé bien , mon cher Abbé , m'y voilà , dans le trouble le plus cruel que j'aie éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le desir , je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette , pour voir enfin si mes allarmes étoient fondées : je n'y vois personne , je le crois parti , ce perfide Chevalier ; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine : j'aproche , j'écoute : c'étoit Luzel , lui-même , avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai , disoit-il , je suis venu pour la Marquise ; mais le hasard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison ! & que le sort est injuste ! Ta maîtresse est assez bien ; mais a-t-elle cette taille , cet air leste , cette fraîcheur , cette gentillesse ? Par exemple , c'est cela qui devrait être de qualité. Il faut qu'une femme soit ou bien modeste , ou bien vaine , pour avoir une suivante de ta figure & de ton âge ! Ma foi , Louison , si les graces sont faites comme toi , Vénus ne doit pas briller à sa toilette. — Réservez , M. le Chevalier , vos galanteries pour Madame , & songez qu'elle va venir. — Hé non , elle est avec son mari ; ils sont le mieux du monde ensemble ? je crois même , Dieu me pardonne , avoir entendu tantôt qu'ils se disoient des choses tendres. Il seroit plaisant qu'il vint passer la nuit avec elle ! Quoiqu'il en soit , elle ne me sçait point ici , & dès ce moment je n'y suis plus pour elle. — Mais , Monsieur , vous n'y pensez pas ; que deviendrois-je , si l'on sçavoit ? — Rassure-toi , j'ai tout prévu : si de-

main l'on me voit sortir , il est aisé de donner le change. — Mais , M. le Chevalier , l'honneur de Madame. — Tubadines : l'honneur de Madame est bien à cela près ! Tant mieux ; après tout , qu'on lui donne un homme comme moi : cela va la mettre à la mode. Ah ! le scélérat , s'écria l'Abbé ! Jugez , mon ami , reprit la Marquise , de ma colere à ce discours. Je fus au moment d'éclater ; mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens , ni mon mari n'auroient pu se persuader que le Chevalier fût-là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler : je sonnai ; Louison parut : jamais je ne l'avois vue si jolie , car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de Monsieur , lui dis-je , que je viens d'entendre avec vous ? Oui , Madame , répondit-elle , avec embarras. -- Qu'il se retire à l'instant même , & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage ; mais soit que Louison m'eût pénétrée , soit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier , il se retira dans la minute , & sortit sans être aperçu. Vous jugez bien , mon cher Abbé , qu'il fut consigné à ma porte , & que Louison , le lendemain , me coëffa mal , fit tout de travers , ne fut bonne à rien , m'impacienta & fut congédiée. Vous aviez raison , Madame , conclut l'Abbé : votre vertu a couru des risques. Ce n'est pas tout , poursuivit-elle , & voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil , & pour voisin nous avions un Peintre célèbre , qui fit naître au Marquis l'idée galante d'a-

voir

voir mon portrait & le sien. Vous sçavez que sa folie étoit de se croire aimé de moi ; il vouloit qu'on nous vit dans le même tableau , enchaînés par l'Hymen , avec des nœuds de fleurs. Le Peintre saisit sa pensée ; mais accoutumé à travailler d'après nature , il désiroit d'avoir un modèle pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé , qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux , sa bouche de rose , son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence , ses cheveux d'un blond cendré , qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire , la tendre vivacité de ses regards , la délicatesse & la régularité de ses traits , tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servit de modèle au Peintre.

A ce début , l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention ; mais il dissimula jusqu'au bout pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression à donner aux têtes , continua la Marquise , produisit d'excellentes scènes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air passionné , plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidèlement , & le Marquis étoit furieux de se voir peint au naturel. De mon côté , j'avois je ne sçais quoi de moqueur dans la physionomie , que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit , l'Artiste retouchoit sans cesse , & toujours il retrouvait sur la toile l'air d'une friponne & d'un sot. Enfin , l'ennui me gagna ; le Marquis prit cela pour une douce langueur : de son

côté il se donna un rire niais, qu'il apeloit un rendre sourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il faut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le Peintre, des graces, de la volupté : régardez Madame tendrement ; plus tendrement encore ; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & supposez que vous lui dites : » ne craignez rien, ma » belle enfant : ces chaînes sont des fleurs ; elles sont fortes, mais légères. « Animez-vous donc, Monsieur l'Abbé, votre visage ne dit mot, vous avez l'air d'un Hymen transi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité se dissipoit peu à peu, sa bouche sourioit amoureuxment, son teint se coloroit d'une rougeur plus vive ; ses yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & sa main serroit la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'aperçois. Il faut tout vous dire : l'émotion de son ame passa dans mes sens, & je regardois le dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disoit le Marquis : continuez, Monsieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-il au Peintre ? Nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je sçavois bien que cela seroit beau. Vous voilà comme je voulois : courage, Abbé ; continuez, Madame ; je vous laisse tous deux en attitude. N'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleste : mes yeux dévoreroient ses regards, & je ne pouvois m'en rassasier. Les

séances étoient longues , & nous sembloient ne durer qu'un instant. Quel dommage , disoit le Peintre , que je n'aie pas saisi Madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expression que je demandois : c'est toute une autre physionomie. Ah ! Monsieur l'Abbé , quel plaisir de vous peindre ! Vous ne vous refroidissez point ; vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction , Madame , attachez vos yeux sur les siens ; mon Hymen fera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée , je veux , Madame , me dit-il un jour en l'absence de mon mari , je veux retoucher votre portrait. Changez de place , Monsieur l'Abbé , & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc , Monsieur , lui demandai-je , en rougissant ? Hé ! mon Dieu , Madame , laissez-moi faire , je connois mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille , & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur , qu'il m'avoit donnée , fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis , à son retour , ne pouvoit se lasser d'admirer ce changement , qu'il ne concevoit pas. Cela est singulier , disoit-il ! Il semble que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs , lui répondit froidement le Peintre , de se développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque tems d'ici ! Mais ! ma tête , à moi , reprit le Marquis ne s'embellit pas de même. La raison en est simple , repliqua l'Artiste : les traits sont plus forts & le

les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas , cela doit faire , avec le tems , une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini , nous tombâmes l'Abbé & moi dans une tristesse profonde. Ils n'étoient plus ces momens si doux , où nos ames se parloient par nos yeux , & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité , ma pudeur , nous imposaient une gêne cruelle : il n'osoit plus venir nous voir aussi souvent , & je n'osois plus l'y inviter moi-même.

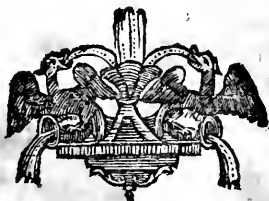
Un jour enfin qu'il étoit chez moi , je le trouvai seul , immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé , lui dis-je ? Oui , Madame , me répondit-il naïvement ; je goûte le seul plaisir qu'il me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez ? Cela est bien galant. — Ah ! je dirois mieux si je l'osois. — En vérité ? vous êtes content ? — Content , Madame ! je suis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait. Il est assez bien , interrompis-je en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre est mieux ce me semble. — Mieux , Madame , que dites - vous ? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah , Madame ! que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur ! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentoie dans ces momens ? Si ce n'étoit pas le Marquis , c'étoit le Peintre qui

avait

avoit sans cesse les yeux sur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir , ajouta-t-il , comment je vous aurois regardée , si nous avions été sans témoins ? Rendez - la moi cette main , que je ne serois qu'en tremblant , & reprenons la même attitude. Le croiriez-vous , mon ami ? j'eus la curiosité , la complaisance , & , si vous voulez , la foiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer , je n'ai rien vu de si tendre , de si passionné , de si touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté sortoit sur ses levres , le désir brûloit dans ses yeux , toutes les fleurs du Printems , sembloient éclore sur ses belles joues. Il pressoit ma main contre son cœur , & je le sentois battre avec une vivacité qui se communiquoit au mien. Oui , lui dis-je , en tâchant de dissimuler mon trouble , cela seroit plus expressif , je l'avoue , mais ce ne seroit plus la figure de l'Hymen. Non , Madame , non , ce seroit celle de l'Amour ; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots il parut s'oublier , & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureusement qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant , interdit & confus , prit mon émotion pour de la colere , & perdit , à me demander grace , le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah ! Madame , s'écria l'Abbé de Châteauneuf , est-il possible que j'aie été si sot ! Comment donc , reprit la Marquise ? — Hélas ! ce petit imbécille , s'é-
toit

toit moi ! — Vous ! il n'est pas possible ! — C'étoit moi-même , rien n'est plus certain. Vous me rapellez mon histoire. Ah , cruelle , si j'avois sçu ce que je sçais ! — Mon vicil ami , vous auriez eu trop d'avantage , & cette sagesse , que vous vantez tant , vous eût foiblement résisté. Je suis confondu , s'écrioit l'Abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous , il en est tems , reprit en souriant la Marquise ; mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même , & que ceiles qui en ont le plus , devroient juger moins sévèrement celles qui n'en ont pas assez.



L E S

DEUX INFORTUNÉES.

DANS le couvent de la Visitation de Cl... s'étoit retirée depuis peu la Marquise de Clarence. Le calme & la sérénité qu'elle voyoit régner dans cette solitude , ne rendoient que plus vive & plus amère la douleur qui la consumoit. Qu'elles sont heureuses , disoit-elle , ces colombes innocentes qui ont pris leur essor vers le Ciel ! La vie est pour elles un jour sans nuages : elles ne connoissent du monde ni les peines ni les plaisirs.

Parmi ces filles pieuses , dont elle envioit le bonheur , une seule , nommée Lucile , lui sembloit triste & languissante. Lucile , encore dans le printems de son âge , avoit ce caractère de beauté qui est l'image d'un cœur sensible ; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur , semblable à une rose que le soleil a flétrie , & qui laisse encore juger , dans sa langueur , de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il semble qu'il y ait un langage muet pour les âmes tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée , ce que personne n'y avoit aperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs semblables ! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié , qui dans le monde est à peine un sentiment , est une passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime ; mais

des deux côtés une amertume cachée en empoisonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entière à gémir ensemble , sans oser se demander la confidence de leurs peines. La Marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel , dit - elle , nous épargneroit peut - être bien des ennuis : nous étouffons nos soupirs l'une & l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié ? A ces mots , le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile , & le voile de ses paupières se déploya sur ses beaux yeux. Ah ! pourquoi , reprit la Marquise , pourquoi cette rougeur ? est - elle un effet de la honte ? c'est ainsi que le sentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez , Lucile , épanchez votre cœur dans le sein d'une amie , plus à plaindre que vous sans doute , mais qui se consoleroit de son malheur , si elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me demandez - vous , Madame ? Je partage toutes vos peines , mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement , & , grace au Ciel , mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles avec un soupir dont la Marquise fut pénétrée. C'est donc - là , lui dit-elle , votre unique consolation ? impatiente de mourir , vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse. Depuis quand êtes-vous ici ? — Depuis cinq ans , Madame. — Est - ce la violence qui vous y a conduite ! — Non , Madame , c'est la raison , c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon

cœur

cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au monde ? — Hélas ! oui , pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez , Lucile , & vous avez pu vous en sévelir ! Est-ce un perfide que vous avez quitté ? — C'est le plus vertueux , le plus tendre , le plus estimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux ; toutes les plaies de mon cœur se sont rouvertes à cette idée. — Non , ma chère Lucile , il n'est plus tems de nous rien taire.

Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame , pour y verser la consolation : croyez-moi , le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes ; renfermé dans le silence , il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez , Madame ? hé bien ; pleurez donc sur l'infortunée Lucile , pleurez sa vie & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde , que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeune fille imprudente & légère , dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul , dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur , m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge , la naissance , la fortune , la liaison même de nos deux familles , & plus encore un penchant mutuel , nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi : nous voyions avec pitié un vuide immense du monde , où le plaisir n'est qu'un ombre ; où l'amour n'est qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes. Mais je m'égare. Ah ! Madame , quel souvenir m'obligez-vous à rappeler ! — Eh quoi , mon enfant ! te reproches-

reproches-tu d'avoir été juste ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre ? & pourquoi les auroit-ils donc faits ? — Il l'avoit formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit ; où la vertu devançoit la raison ; où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah ! Madame, qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant, l'aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour ? Il se fût privé de la lumière, si Lucile en eût été jalouse. Quand il apercevoit dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la nature entière ; il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles : un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barrière : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

» Tout est perdu pour moi, ma chere
 » Lucile, on m'arrache mon unique bien.
 » Je viens de me jeter aux pieds de mon
 » pere, je viens de le conjurer, en les
 » baignant de mes larmes, de renoncer à
 » ce procès funeste ; il m'a reçu comme un
 » enfant.

» enfant. J'ai protesté que votre fortune m'é-
» toit sacrée, que la mienne me seroit odieu-
» se. Il a traité mon désintéressement de folie.
» Les hommes ne conçoivent pas qu'il y ait
» quelque chose au-dessus des richesses. Eh !
» qu'en ferai-je, si je vous perds ? Un jour,
» dit-on, je m'applaudirai que l'on ne m'ait
» pas écouté. Si je croyois que l'âge & ce
» qu'on appelle la raison ; pût jusques-là
» dégrader mon ame, je cesserois de vi-
» vre dès à présent, effrayé de mon ave-
» nir : non, ma chere Lucile, non, tout
» ce que je suis est à vous. Les Loix auroient
» beau m'attribuer une partie de votre héri-
» tage ; mes loix sont dans mon cœur, & mon
» pere y est condamné. Pardon mille fois des
» chagrins qu'il vous cause. A Dieu ne plaise
» que je fasse des vœux criminels ! je retran-
» cherois de mes jours pour ajouter à ceux de
» mon pere ; mais si jamais je suis le maî-
» tre de ces biens qu'il accumule, & dont
» il veut m'accabler malgré moi, tout sera
» bientôt réparé. Cependant je suis privé de
» vous. On disposera peut-être du cœur que
» vous m'avez donné. Ah ! gardez-vous d'y
» consentir jamais : pensez qu'il y va de
» ma vie, pensez que nos sermens sont écrits
» dans le Ciel. Mais résisterez-vous à la vo-
» lonté impérieuse d'une mere ? Je frémis :
» rassurez-moi au nom de l'amour le plus ten-
» dre. »

Vous lui répondites sans doute ? — Oui, Ma-
dame, mais en peu de mots.

» Je ne vous reproche rien. Je suis mal-
» heureuse, mais je sçais l'être : apprenez de
» moi à souffrir. »

I. Partie.

N

Cependant

Cependant le procès étoit engagé , & se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hélas ! jour terrible ! comme ma mere lisoit en frémissant un mémoire publié contre elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce, dit-elle ? faites entrer. Le domestique interdit, hésite quelque-tems, se coupe dans ses réponses , & finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille ? & de quelle part ? J'étois présente ; jugez de ma situation : jugez de l'indignation de ma mere en entendant nommer le fils de celui qu'elle apelloit son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu du moins que rien au monde n'étoit plus pure que nos sentimens : mais soit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrète intelligence entre sa fille & ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n'est point d'opprobres dont je ne fusse accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere , & je subis l'humiliation de ses reproches , comme si je les avois mérités. Il fut décidé sur le champ que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle apelloit ma honte & la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut une défense de me laisser voir personne , & j'y fus trois mois entiers, comme si ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere & la seule visite que je reçus, fut celle de ma mere ; je pressentis dans ses embrassemens l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle, dès que nous fûmes seules :

seules : l'iniquité a prévalu ; j'ai perdu mon procès , & avec lui tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous , ma fille , c'est ici que Dieu vous a appelée , c'est ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots , apuyés d'un ton froidement absolu , mon cœur fut saisi , & ma langue glacée ; mes genoux ployerent sous moi , & je tombai sans connoissance. Ma mere appella du secours , & saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie , je me trouvais environnée de ces filles pieuses , dont je devois être la compagne , & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état si fortuné pour une ame innocente & libre , n'offrit à mes yeux que des combats , des parjures & des remords. Un abyme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi ; je me sentoais arracher la plus chere partie de moi-même ; je ne voyois plus autour de moi que le silence & le néant ; & dans cette solitude immense , dans cet abandon de la nature entiere , je me trouvois en presence du Ciel , le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces saintes filles me disoient , de la meilleure foi , tout ce qu'elles sçavoient des vanités du monde ; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée : le desert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté , avec celui que je laissois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement

pour un accident naturel. Non, Madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise ; car il n'est plus tems de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter : mais ma mere, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente ? & à qui me sacrifiez-vous ? ce n'est point à Dieu. Je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires, il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seule. Si la violence me conduit à l'Autel, le parjure & le sacrilege m'y attend. — Que dites-vous malheureuse ? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir : oui, Madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu ; innocent ou coupable, il n'est plus à moi ; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez fille indigne, allez vous perdre : je ne vous connois plus. — Ma mere au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon désespoir : voyez l'enfer buvert à mes pieds. — C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait voir l'asyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'est-ce donc que le monde à tes yeux ? apprends que ce monde n'est qu'une idole : c'est l'intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris sont le partage de l'infortune.

Ah ! Madame, séparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vous aimez, n'est-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'est point complice de l'iniquité de son pere, il la désavoue, il vous plaint ; il veut réparer
le

le tort qu'on vous fait. Promesses vaines , discours de jeune homme , qui seront oubliés demain. Mais fût-il constant dans son amour , & fidèle dans ses promesses , son pere est jeune , il vieillira , car les méchans vieillissent ; & cependant l'amour s'éteint , l'ambition parle , le devoir commande ; un grade , une alliance , une fortune viennent s'offrir , & l'amante crédule & trompée , devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendoit : votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse , ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible , & plus il sera digne de lui.

Que vous dirai - je , Madame : il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile , ce bandeau , j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce tems d'épreuve , où l'on est libre encore , je me flattai de me vaincre moi-même , & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me rardoit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment ; je renonçai au monde : c'étoit peu de chose. Mais , hélas ! je renonçai à mon amant , & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux , mon ame errante sur mes levres , sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des Autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi , mon Dieu , je la respecte , je l'aime encore , je l'aimerai jusqu'au dernier soupir.

soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, & deux ruisseaux de larmes inonderent son visage.

Le sacrifice étoit consommé , reprit-elle après un long silence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des sens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre ; j'osois le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur en entrant dans l'abyme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & désespéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait ! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait ? Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présenterent à mon ame éperdue. Ah ! Madame, quelle image désolante ! Il n'est rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois sans cesse : en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace ; en vain je me dérobe à la solitude où elle m'attend ; je la retrouve au pied des Autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le tems, la raison, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette passion criminelle ; mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant, & le plaisir d'approcher du

tombeau

tombeau est le seul que je goûte encore.

O ! ma chere Lucile , s'écria Madame de Clarence , après l'avoir entendue , qui de nous est la plus à plaindre ? L'amour a fait vos malheurs & les miens ; mais vous avez aimé le plus tendre , le plus fidele , le plus reconnoissant des hommes ; & moi le plus perfide , le plus ingrat , le plus cruel qui fut jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel ; je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe , la mienne est un oprobre ; on vous pleure , on vous aime , on vous respecte ; l'on m'outrage & l'on me trahit.

De tous les amans , le plus passionné avant l'hymen , ce fut le Marquis de Clarence. Jeune , aimable , séduisant à l'excès , il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit routes les verrus , comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de son caractere recevoit si vivement l'impression des sentimens honnêtes , qu'ils sembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut , hélas ! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avoit lui même , ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages , s'accordoient avec ce penchant mutuel ; & mes parens , qui l'avoient vu naître , consentirent à le couronner. Deux ans se passerent dans l'union la plus tendre. Oh Paris ! Oh théâtre des vices ! O funeste écueil de l'amour , de l'innocence & de la vertu ! Mon mari , qui jusqu'alors n'avoit vu ceux de son âge qu'en passant , & pour s'amuser , disoit-il , de leurs travers & de leurs ridicules , respira insensiblement le poison de leur exemple. L'apareil brillant
de

de leurs rendez-vous insipides , les confidences mystérieuses de leurs aventures , les recits fastueux de leurs vains plaisirs : les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes , exciterent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible , n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuse ; je m'aperçus qu'il m'en desiroit davantage. Je suis perdue , dis-je en moi-même ; mon cœur ne suffit plus au sien. En effet , son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienfaisance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens , ces tête-à-tête délicieux pour moi , au flux & au reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper , pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante , je le génois. Je pris le parti de le laisser en liberté , afin qu'il pût me souhaiter , & me revoir avec plaisir , après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage ; mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame , par malheur trop flexible , & dès qu'il eut trempé ses levres dans la coupe empoisonnée , son ivresse fut sans remède , & son égarement sans retour. Je voulus le ramener ; il n'étoit plus remis. Vous vous perdez , mon ami , lui dis-je ; & quoi-qu'il me soit affreux de me voir enlever un époux qui faisoit mes délices , c'est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'est pas. De faux biens , de honteux plaisirs ne rempliront jamais votre ame. L'art de séduire & de tromper est l'art

de

de ce monde qui vous enchante ; votre épouse ne le connoît point , vous ne le connoissez pas mieux qu'elle : ce manège infame n'est pas fait pour nos cœurs : le vôtre se laisse égarer dans son ivresse ; mais son ivresse n'aura qu'un tems : l'illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil ; vous reviendrez à moi : vous me retrouverez la même ; l'amour indulgent & fidèle vous attend au retour : tout sera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche , ni plainte. Heureuse , si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés ! Mais vous , qui connoissez le prix de la vertu , & qui en avez goûté les charmes ; vous , que le vice aura précipité d'abyme en abyme , vous , qu'il renverra peut-être avec mépris , cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée , le cœur flétri par la tristesse , l'ame en proie aux cruels remords , comment vous réconciliez-vous avec vous-même ? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi ? Hélas ! mon amour même fera votre supplice. Plus cet amour sera vif & tendre , plus il sera humiliant pour vous. C'est-là , mon cher Marquis , c'est-là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer , j'y consens ; je vous le pardonne , puisque j'ai cessé de vous plaire , mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse , & soyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous , ma chere Lucile ; une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un ange , & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant

I. Partie.

O mes

mes yeux se remplir de larmes : ne fais donc pas l'enfant , me dit-il , je t'aime , tu le sçais : laisse-moi m'amuser de tout , & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquèrent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas ! mon époux lui-même se laissa bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point , ma chere Lucile , tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légères. Imaginez , s'il est possible , la situation d'une ame vertueuse & passionnée , vive & délicate à l'excès , qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement ; qui vit pour lui seul encore , quand il ne vit plus pour elle , quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée , abandonnée , sacrifiée par mon mari , je dévois ma douleur en silence : & , si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs , un public plus compatissant & plus estimable , me consolait par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter , d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue , ma chere Lucile. La méchanceté des femmes , que mon exemple humilioit , n'a pu me voir irréprochable. On a interprété , comme on a voulu , ma solitude & ma tranquillité aparente : on m'a donné le premier homme qui a eu l'imprudence de laisser croire qu'il étoit bien reçu de moi.

Mon

Mon mari , pour qui ma présence étoit un reproche continuel , & qui ne se trouvoit pas encore assez libre , a pris , pour s'affranchir de ma douleur importune , le premier prétexte qu'on lui a présenté , & m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde , loin du spectacle de mes malheurs , j'avois du moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes , mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un couvent ; que la terre de Florival étoit vendue , & qu'il falloit m'en retirer. Florival ! interrompit Lucile toute émue. C'étoit mon exil , reprit la Marquise. Ah ! Madame , quel nom avez-vous prononcé ! -- Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence. -- Qu'entends-je ! Oh ciel ! Oh juste ciel ! est-il possible , s'écria Lucile , en se précipitant dans le sein de son amie ? -- Qu'avez-vous donc ! quel trouble ! quelle soudaine révolution ! Lucile , reprenez vos sens. -- Quoi ! Madame , Florival est donc le perfide , le scélérat qui vous trahit & vous déshonore ! -- Vous est-il connu ? - C'est lui , Madame , que j'adorois , que je pleure depuis cinq ans ; lui qui auroit eu mes derniers soupirs ! -- Que dites-vous ? -- C'est lui , Madame : hélas ! quel eût été mon sort ! A ces mots , Lucile , se prosternant le visage contre terre : oh ! mon Dieu , dit-elle ! oh ! mon Dieu , c'est vous qui me tendiez la main. La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en doutez pas , dit-elle à Lucile , les desseins du ciel son marqués visiblement sur nous : il nous réunit , il nous inspire une

O 2 confiance

confiance mutuelle ; il ouvre nos cœurs l'un à l'autre , comme deux sources de lumières & de consolation. Eh bien , ma digne & tendre amie , tâchons d'oublier ensemble & nos malheurs , & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau , il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagnie désolée ; elle accourt , elle arrive , elle le trouve expirant. Oh ! vous que j'ai tant & si cruellement outragée , dit-il en la reconnoissant , voyez le fruit de mes désordres ; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié , élevez au ciel une voix innocente , & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jeter dans son sein. Eloignez - vous , lui dit-il , je me fais horreur ; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute , après un long silence : me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime ? Est-ce-là cette ame pure , qui se confondoit avec la tienne ? Est-ce-là cette moitié de toi-même ? Est-ce-là ce lit nuptial qui me reçut digne de toi ? Perfidés amis , détestables enchanteresses , venez , voyez & frémissez ! Oh , mon ame ! qui te délivrera de cette prison hideuse ? Monsieur , demandoit-il à son Médecin , en ai-je pour long-tems encore ? Mes douleurs sont

sont intolérables. Ne me quitte pas , ma généreuse amie ; je tomberois sans toi dans le plus affreux désespoir. Mort cruelle ! acheve , acheve d'expier ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite : j'ai trahi , déshonoré , persécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence , dans les convulsions de sa douleur , faisoit à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit , d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira , les yeux attachés sur elle , & sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont Madame de Clarence fut capable , étoit la confiance religieuse que lui inspiroit une si belle mort. Il fut , disoit-elle , plus foible que méchant , & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaisirs , Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé , il lui pardonne. Oui , mon époux , mon cher Clarence , s'écrioit-elle , dégagé des liens du sang & du monde , tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces saintes idées , elle vint se réunir à son amie , qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurerent ensemble pour la dernière fois ; & quelque-tems après Madame de Clarence consacra à Dieu , par les mêmes vœux que Lucile , ce cœur , ces charmes , ces vertus dont le monde n'étoit pas digne.

T O U T O U R I E N .

DAns l'âge où il est si doux d'être veuve , Cécile ne laissoit pas que de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputoient son choix. L'un modeste & simple , n'aimoit qu'elle. L'autre , artificieux & vain , étoit sur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile : le second avoit son amour. Cécile étoit injuste , allez-vous dire : point du tout. Les gens simples se négligent , il leur semble que pour plaire , il suffit d'aimer de bonne-foi , & de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'aient besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice , au milieu du monde , est comme au spectacle une femme sans rouge.

Erasme , avec sa franchise , avoit dit à Cécile , je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit respiré : son amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait désirer par cette galanterie légère , qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Cécile , il choisissoit , non les plus passionnés , mais les plus séduisans. Rien d'affecté , rien de sérieux , on le trouvoit d'autant plus aimable , qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignit Erasme , on ne connoissoit pas un plus honnête homme ; c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux , qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ?

Cependant

Cependant on ne vouloit pas tromper Erasle.
Il fallut tout lui avouer.

Je vous estime , Erasle , lui dit Cécile ,
& je sens que vous méritez mieux ; mais le
cœur a ses caprices ; le mien se refuse à
ma raison. J'entends , Madame , reprit Eras-
le en se possédant , mais avec les larmes
aux yeux , votre raison vous parle pour
moi , & votre cœur pour un autre. -- Je vous
l'avoue , & ce n'est pas sans regret : je se-
rois blâmable si j'étois libre ; mais le pen-
chant ne se commande pas. -- A la bonne-
heure , Madame , je vous aimerai tout seul ;
j'en aurai bien plus de gloire. - Et voilà pré-
cisément ce que je ne veux point. -- Je ne le
veux pas non plus ; mais tout cela est inu-
tile. - Et qu'allez-vous devenir ? - Ce qu'il plai-
ra à l'amour & à la nature. - Vous me désol-
lez , Erasle , avec cet abandon de vous-mê-
me. Il faut bien que je m'abandonne quand
je ne puis me retenir. - Que je suis malheu-
reuse de vous avoir connu ! - En effet , je
vous conseille de vous plaindre ; c'est un
furieux malheur que d'être aimée ! - Oui ,
c'en est un d'avoir à se reprocher celui d'un
homme qu'on estime. - Vous , Madame !
vous n'avez rien à vous reprocher. Un
honnête homme peut se plaindre d'une co-
quette qui le joue , ou plutôt elle est indi-
gne de ses plaintes & de ses regrets , mais
vous , quels sont vos torts ? Avez - vous
employé la séduction pour m'attirer , la
complaisance pour me retenir ? vous ai-je
consultée pour vous aimer ? Qui vous obli-
ge à me trouver aimable ? suivez votre pen-
chant , je suivrai le mien. N'ayez pas peur-

O 4 que

que je vous tourmente. -- Non , mais vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me verrez. -- Quoi ! seriez-vous assez cruelle pour m'interdire votre vue ? -- Je n'ai garde assurément , mais je veux vous voir tranquille , & comme mon meilleur ami. -- Ami , soit : le nom n'y fait rien. -- Ce n'est pas assez du nom , je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur , si tendre & si solide , à cette amitié que je sens pour vous. -- Hé , Madame , je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez ; de grace , permettez que je vous aime comme je puis , & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Erasme affligeoit Cécile ; mais après tout , elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement , fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit sçu plaire , il croyoit aimer ; il étoit heureux , s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses ; il vouloit être aimé uniquement , sans réserve & sans partage. Il est vrai qu'il donnoit l'exemple ; il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruiné , & d'une coquette qui le ruinoit ; il avoit rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains & des plus fots qu'on eût encore vus dans le monde. Il ne soupait guère que chez Cécile , où l'on soupait délicieu-

délicieusement ; & il avoit la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle de femmes , dont aucune ne l'égalait ni en graces ni en beauté. Des procédés si rares , sans parler d'un mérite plus rare encore , n'exigeoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ?

Cependant , comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse , il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant , plus docile , moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur , il en devint le tyran. Difficile , impérieux , jaloux ; il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne , encore moins un sentiment qui n'étoit pas de lui. Un goût décidé , une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire ; mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander mille fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur , & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu , que telle personne l'ennuyoit. Enfin , dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des loix , il les annonça sans détour ; on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se presentent naturellement ; il les faisoit naître le plus souvent pour se les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un spectacle ou d'une fête ; il y invitoit Cécile ; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées , l'heure arrivoit , on étoit parée , les che-
vaux

vaux étoient mis ; il changeoit de dessein ; & l'on étoit obligé de prétexter un mal de tête. Il presentoit à Cécile une amie , qu'il annonçoit comme une femme adorable ; on la trouvoit telle , on se lioit. Huit jours après , il avouoit qu'il s'étoit trompé , elle étoit précieuse , maussade ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légères connoissances , qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'apercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude ; on croit suivre ses volontés en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices ; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville , toute frivole & passagere qu'elle étoit , lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude ; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs , loin de la dissipation & du tumulte , & qu'il ne seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il le desiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année ; mais le pouvoit-elle avec décence ? Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par un ami tel qu'Erasme , & une amie du caractère d'Artenice. Après tout , si la critique s'en mêloit , leur hymen prêt à se conclure , alloit bientôt lui imposer silence. On partit ; Erasme fut du voyage , & c'étoit encore un raffinement de l'amour-propre

propre de Floricourt. Il sçavoit qu'Erasle étoit son rival , & son rival malheureux ; c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe ; aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compassion & de supériorité , dont Erasle s'impatientoit quelquefois ; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations , & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant sûr , comme il l'étoit , qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté , comment put-il se résoudre à les suivre ? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée , il n'étoit plus tems de la rompre. Du reste , Artenice étoit jeune & belle. La solitude , l'occasion , la liberté , l'exemple , la jalousie & le dépit pouvoient engager Erasle à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit écouter. Cécile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être infidèle , & assez juste pour le désirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractère d'Erasle.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société , qui s'offensent d'un long respect , qui s'ennuyent d'un amour constant , & qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve , & les quitter sans ménagement. On lui avoit dit : nous allons passer quelque tems à la campagne , Erasle y vient , voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un sourire , volontiers , cela fera plaisant ; & la partie s'étoit liée. Ce fut

fut pour Erasle un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de son ami , comme de l'homme du monde le plus sage , le plus honnête & le plus réservé. Cela est charmant , disoit Artenice elle-même ; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer sans précaution & sans éclat. Heureux ou malheureux , cela ne dit mot : on n'est à son aise qu'avec ces gens-là. Un Erasle est une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Erasle fut agacé.

Floriccourt étoit auprès de Cécile d'une assiduité désolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau se contraindre ; ses regards , sa voix , son silence même la trahissoient. Erasle étoit au suplice ; mais il renfermoit sa douleur. Artenice en femme habile , s'éloignoit à propos , & engageoit Erasle à la suivre. Qu'ils sont heureux , lui dit-elle un jour en se promenant avec lui ! Tout occupés l'un de l'autre , ils se suffisoient mutuellement , ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'est un grand bien que d'aimer ; qu'en dites-vous ? Oui , Madame , répondit Erasle les yeux baissés , c'est un grand bien quand on est deux. — Mais vraiment l'on est toujours deux : je ne vois pas que l'on soit seul au monde. — Je veux dire , Madame , deux cœurs également sensibles , faits pour s'aimer également. — Egalement ! cela est bien rigoureux ! Pour moi , il me semble que l'on doit être moins difficile , & se contenter de l'à-peu-près. Hé quoi ! si j'ai plus de sensibilité dans le caractère que celui qui s'attache à moi , faut-il que je l'en punisse

punisse ? Chacun donne ce qu'il a , & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la société la dose de sentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids sont toujours les plus délicats. Vous , par exemple , vous seriez homme à prétendre que l'on se passionnât pour vous. — Moi , Madame , je ne prétends rien. — Vous avez tort ; ce n'est pas - là ce que je veux dire. Vous avez de quoi séduire une femme assurément : je ne serois même pas étonnée qu'on se prît pour vous d'inclination. — Cela peut être , Madame , en fait de folie je ne doute de rien ; mais si on faisoit celle de m'aimer , on seroit , je crois , fort à plaindre. — Est-ce un avis , Monsieur , que vous avez la bonté de me donner ? — A vous , Madame ! je me flatte que vous ne me croyez ni assez sot , ni assez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien , vous parlez en général , & vous m'exceptez par politesse. — L'exception même est inutile , Madame , vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi , Monsieur ; c'est moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire , qu'on peut très-bien vous aimer à la folie , & c'est à moi que vous répondez qu'on seroit fort à plaindre si l'on vous aimoit. Rien n'est plus personnel , ce me semble. Hé bien , vous voilà embarrassé ? — J'avoue que la plaisanterie m'embarrasse. Je ne sçais point y répondre ; & il n'est pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et si je parlois sérieusement , Erasme ; si rien au monde n'étoit plus sincère ? — Je quitte la partie , Madame ; la situation où je me trouve

trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-tems. Ah ! ma foi , il en tient tout de bon , dit-elle , en le suivant des yeux. Le ton léger , l'air riant que j'ai pris , l'ont piqué ; c'est un homme à sentiment : il faut lui parler son langage. A demain , dans ce bosquet , encore un tour de promenade , & ma victoire est décidée.

La promenade d'Erasme avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Erasme en revint tout rêveur , & Artenice triomphante. Hé bien , dit tout bas Cécile à son amie , que pensez-vous d'Erasme ? — Mais j'en suis assez contente , il ne m'a point ennuyée , & c'est beaucoup ; il a des choses excellentes , & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque. Il veut du sentiment. Défaut d'usage , préjugé de Province dont il est facile de le corriger. *Il veut du sentiment* , dit Cécile en elle-même ! ils en sont aux conditions ! C'est aller loin dans une entrevue. Il me semble qu'Erasme prend son parti de bonne grace. Mais quoi ! s'il est assez heureux , est-ce à moi de le trouver mauvais ? Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il étoit si fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il savoit bien que je me faisois. C'est la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà consolé , & me voilà bien soulagée.

Cécile , dans cette idée , se contraignit un peu moins avec Floricourt ; Erasme , à qui rien n'échappoit , fut plus triste que de coutume. Cécile & Artenice attribuerent sa tristesse

tristesse à la même cause. Une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain Artenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en amenant avec elle Erasme.

Vous êtes fâché, lui dit-elle, je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Erasme, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus sérieuse ; je vous en estime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ! je suis très-persuadé qu'un amour sérieux est de la plus haute extravagance, & qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au soir vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une chose impossible, ou du moins la chose du monde la plus rare, & je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, & auquel il faut renoncer ; le plus sage & le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Erasme, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On se convient, on s'arrange : on s'ennuie, & l'on se quitte. Au bout du compte l'on a eu du plaisir ; c'est un tems bien employé, & plutôt au Ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie. Voilà, disoit Erasme en lui-même, une humeur bien accommodante ! Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on appelle des passions sérieuses : rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie

sie assiégent deux malheureux. Ils prétendent se suffire , & ils s'ennuyent à la mort. Ah ! Madame ! que dites-vous ? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie , les délices de l'ame , la plénitude du bonheur. — Ma foi , Monsieur , vous êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc , je vous prie ? — Ce qui ne se trouve point , Madame , & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative ! & en attendant , votre cœur sera désœuvré ? — Hélas ! plutôt au Ciel qu'il pût l'être ! — Il ne l'est donc pas , Erasme ? — Non , sans doute , Madame , & vous plaindriez son état si vous pouviez le concevoir. A ces mots , il s'éloigna en levant les yeux au Ciel , & en poussant un profond soupir. Voilà donc , dit Artenice , ce qu'on appelle un homme réservé ! Il l'est si fort , qu'il en est bête. Heureusement , je ne me suis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement : il faut aider les gens timides. Mais il s'en va sur une exclamation , sans donner le tems de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons : il faudra bien qu'il se déclare ; car enfin je suis compromise ; & il y va de mon honneur.

Florincourt voulut pendant le souper s'amuser aux dépens d'Erasme. Hé bien , dit-il à Artenice , où en êtes-vous ? on n'a rien de caché pour ses amis , & nous vous en donnons l'exemple. Bon , dit Artenice avec dépit , sçavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? sçavons-nous même ce que nous voulons ? Si on parle d'un amour
sérieux ;

sérieux , Monsieur le traite de badinage ; si l'on se prête au badinage , Monsieur revient au sérieux. Il vous est facile , Madame , dit Erasme , de me donner un ridicule ; je me prête à cela tant qu'on veut. — Hé , Monsieur ! ce n'est pas mon dessein ; mais nous sommes avec nos amis , expliquons-nous sans aucun Mystere. Nous n'avons pas le tems de nous observer & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais , vous me l'avez fait entendre : je ne vous dissimule point que vous me convenez assez. Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles , l'honnêteté même exige que nous soyons occupées : finissons & attendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer ? comment voulez-vous que je vous aime ? Moi , Madame , s'écria Erasme , je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi ! Monsieur , vous m'avez donc trompée. — Point du tout , Madame ; j'atteste le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour. Oh ! pour le coup , lui dit-elle en se levant de table , voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir. Non , Monsieur , je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée ; & que j'ai eu la bonté de souffrir , prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits ; je ne sçais pourquoi , de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse , dit Cécile à Erasme , en le revoyant le lendemain : qu'est-il donc passé entre vous ? — Des propos en l'air , Madame , dont le résultat de ma part a été que rien n'étoit plus à craindre.

L. Partie.

P. qu'un

qu'un amour sérieux , que rien n'étoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer ; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée , & voilà tout. — Vous l'avez détrompée ! c'est d'un galant homme ; mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi ! Madame , elle ose vous dire que nous sommes au point de nous aimer , & vous voulez que je me modere ? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence ? — Que vous étiez raisonnable , & que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune & belle , & votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement. — Je ne suis point d'humeur de m'amuser , Madame , & je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà seul avec nous , & vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai , Madame , le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête , ce me semble. — Mais , Erasme , comment pouvez vous y tenir ? — C'est mon affaire , Madame , ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiète ; car enfin je connois votre situation , elle est affreuse. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure , croyez-moi , n'en parlons plus. — N'en parlons plus ! c'est bientôt dit ; mais vous souffrez , & j'en suis la cause. — Hé ! non , Madame , non , je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher , au nom de Dieu , soyez tranquille. — Je le serois , si vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup , vous êtes cruelle. Quand vous vous obsti-
nerez

nerez à sçavoir ce qui se passe dans mon ame , je n'en aurai pas une peine de moins , & vous en aurez un chagrin de plus : de grace , oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier ? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais , notre situation l'exigeroit. — Fort bien : chassez-moi , cela sera plutôt fait. -- Moi , vous chasser , vous , mon ami ! c'est pour vous que je suis en peine. -- Oh bien ! pour moi , je vous déclare que je ne puis vivre sans vous ? - Vous le croyez ; mais l'absence ! - L'absence ! le beau remède pour un amour comme le mien ! - N'en doutez pas , mon cher Erasme , il est des femmes plus aimables & moins injustes que moi. - J'en suis fort aise ; mais cela m'est égal. - Il vous le semble dans ce moment. -- Je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie : je me connois , je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. - Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous dissiperez dans le monde. - Et avec quoi ? rien ne m'amuse. Ici du moins je n'ai pas le tems de m'ennuyer ; je vous vois , ou je vais vous voir ; vous me parlez avec bonté ; je suis sûr que vous ne m'oubliez pas ; & si j'étois loin de vous , j'ai une imagination qui feroit mon supplice. Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez ? - Je ne vois rien , Madame , je ne veux rien voir : épargnez - moi vos confidences. -- J'admire en vérité votre modération. - Oui , j'ai un grand mérite à être modéré ! & voulez-vous que je vous batte ? -

Non, mais on se plaint. - Et de quoi ? - Je ne sçais ; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison. - Ma foi, Madame, chacun aime à sa manière ; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre : mais je doute que cela réussit. - Je n'y perds rien, Erasle ; & dans le fond du cœur. - Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colere contre vous. - Cependant vous vous consumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. - Je ne suis pas gai. - Vous mangez à peine. - On vit à moins. - Je suis sûre que vous ne dormez point. - Pardonnez-moi, je dois un peu, & c'est-là mon meilleur tems ; car je vous vois dans le sommeil telle à peu près que je vous souhaite. - Erasle ! - Cécile ! - Vous m'offensez. - Oh ! parbleu, Madame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble ; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît. - Ne vous fâchez point, & parlons raison. - Ces mêmes songes, que je ne dois point sçavoir, entretiennent votre passion. - Tant mieux, Madame, tant mieux ; je serois bien fâché d'en guérir. - Et pourquoi vous obstiner à m'aimer sans espérance ? - Sans espérance ! je n'en suis pas-là : si vos sentimens étoient justes, ils seroient durables. Mais -- Ne vous flattez point, Erasle ; j'aime, & c'est pour toute ma vie. -- Je ne me flatte point, Cécile, c'est vous qui vous calomniez. Vo-

tre

tre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est pas honnête de médire de son rival : je me tais ; mais je m'en raporte à la bonté de votre esprit , à la délicatesse de votre cœur. - Ils sont aveugles l'un & l'autre. - C'est avouer qu'ils ne le sont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. - Hé bien ! je l'avoue , il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt ; mais je ne lui en connois plus. - La connoissance vous reviendra , Madame , & je m'en repose sur lui. Et si j'épouse Floricourt , comme en effet tout s'y dispose ? - En ce cas , je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre , & mon parti est déjà pris. - Et quel est-il ? - De cesser de vous aimer. - Et comment cela ? - Comment ? parbleu rien n'est si aisé. Si j'étois à l'armée , & qu'une balle ? - O Ciel ! Est-il si mal-aisé de supposer qu'on est à l'armée ? - Ah ! cruel ami , qu'osez-vous dire ? & avec quelle légèreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerois jamais ! Cécile s'attendrissoit à cette idée , quand Floricourt vint les trouver. Erasme les laissa bientôt seuls , suivant son usage. Notre ami , ma chère Cécile , dit Floricourt , est un mortel fort ennuyeux ; qu'en dites-vous ? C'est un honnête-homme , répondit Cécile ! dont je respecte les vertus. - Ma foi , avec ses vertus , il feroit bien d'aller rêver ailleurs ; il faut de la gaieté , de la société à la campagne. - Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire. - Oui , je le crois , & je le devine. Vous rougissez , Cécile ! je serai discret & votre embarras m'impose silence. -- Et , quel seroit.

seroit mon embarras , Monsieur ? vous croyez qu'Erasme m'aime , & vous avez raison de le croire. Je le plains , je le conseille , je lui parle comme son amie , il n'y a pas-là de quoi rougir. Un tel aveu , belle Cécile , vous rend encore plus estimable ; mais convenez qu'il vient un peu tard. - Je n'ai pas cru , Monsieur , devoir vous dire un secret qui n'étoit pas le mien , & je vous l'aurois caché toute ma vie si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation & une cruauté qui ne sont point dans mon caractère. Il faut sçavoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme , s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie ! Et cet ami que vous traitez si bien , sçait-il en quel point nous en sommes ? - Oui , Monsieur , je lui ai tout dit. -- Et il a la bonté de demeurer encore ici ! Je le dispois à s'en aller. - Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été surpris si votre délicatesse n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime , au moment où vous allez vous déclarer pour son rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faite. Et à quand son départ ? - Je ne sçais : je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire ; & il n'a pas la force de s'y déterminer. - Vous plaisantez , Cécile ; & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence ? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. - Ce sera moi , Monsieur , n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude , Madame !
me !

me ! me feriez - vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n'a que vous pour objet , & pour peu qu'il vous en coûte. — Il m'en coûtera , n'en doutez point , d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste ; mais je sçais me faire violence. — Violence , Madame ! cela est bien fort. Je ne veux point de violence ; ce seroit le moyen de me rendre odieux , & je vais presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner. — Pour suivez , Monsieur , la plaisanterie est fort à sa place , & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplu , Madame , lui dit Floricourt , en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez - moi mon imprudence : je ne sçavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots il la laissa pénétrée de douleur.

Erasme de retour la trouva dans cette situation. Qu'est-ce donc , Madame , lui dit-il , en l'abordant , les pleurs inondent votre visage — Vous voyez , Monsieur , la plus malheureuse de toutes les femmes ; je sens que ma foiblesse me perd , & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié , doute encore de mes sentimens. Il me méprise , il me soupçonne. — J'entends , Madame , il est jaloux ; il faut le tranquilliser. Il y va de votre repos , & il n'est rien que je ne sacrifie à un intérêt qui m'est si cher. Adieu , puissiez-vous être heureuse ! j'en ferai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublerent à ces mots. Je vous ai exhorté
à

à me fuir , lui dit-elle ; je vous exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faisois sur mon ame n'avoit rien d'humiliant ; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste , pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre ; être obligée de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié , c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. Il le faut , Madame , si vous aimez Floricourt. — Oui , mon cher Erasme , plaignez-moi : je l'aime , & j'ai beau me le reprocher. Erasme n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en usage pour apaiser Cécile ; il étoit d'une douceur , d'une complaisance sans égale , quand on avoit fait sa volonté. Erasme fut presque oublié ; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime , quand on a le bonheur de se croire aimé ! Un seul amusement , hélas ! bien innocent , restoit encore à Cécile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin , qui par un instinct merveilleux répondit à ses caresses. Il connoissoit sa voix , il voloit au-devant d'elle ; il ne chantoit qu'en la voyant , il ne mangeoit que sur sa main , il ne buvoit que de sa bouche : elle lui donnoit la liberté , il n'en jouissoit qu'un moment ; & si-tôt qu'elle l'appeloit , il fendoit l'air avec vitesse. Dès qu'il étoit sur son sein , le sentiment sembloit agiter ses aîles , & précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offensé de l'attention que donnoit Cécile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal ? Je veux sçavoir , dit-il un jour en lui-même , si l'a-

mour

mour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces foiblesses. Il seroit plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son amant. Cela est possible, & j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l'abordant avec un sourire? -- Il jouit du Ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. -- Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? --- Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. -- Ah! de grace, voyons s'il vous est fidèle. Voulez-vous bien le rapeller -- Cécile fit le signal accoutumé, & l'oiseau vola sur sa main. -- Il est charmant, dit Floricourt; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux, & je veux tout ou rien de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer; elle jeta un cri, le serin s'envola, Cécile épouvantée, pâlit & perdit connoissance. On accourut, on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec horreur, ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractère; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Erasme! à qui vous aurois-je sacrifié? Floricourt sortit, frémissant de honte & de rage: l'oiseau revint caresser sa belle maîtresse; & il n'est pas besoin de dire qu'Erasme se vit rapellé.

I. Partie.

Q LE

LE PHILOSOPHE
S O I - D I S A N T.

Clarice depuis quelques années n'entendoit parler que de Philosophes. Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philosophes étoient rares, qu'ils se communiquoient peu ; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples, & qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle, car dans tous les récits que j'entends, un Philosophe est un être bizarre qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a par-tout, vous en aurez : cela est facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces sociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuser. On lui présenta quelques jours après le sententieux Ariste. Monsieur est donc Philosophe, demanda-t-elle en le voyant ? Oui, Madame, répondit Ariste. — C'est une belle chose que la philosophie, n'est-ce pas ? — Mais, Madame, c'est la science du bien & du mal, ou, si vous voulez, la sagesse. Ce n'est que cela, dit Doris ? Et le fruit de cette sagesse, poursuivit Clarice, est d'être heureux sans doute ? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je serois donc Philosophe aussi, dit à demi-voix la naïve Lucinde, car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'en moi d'être

d'être heureuse en faisant des heureux. Bon, qui ne sçait pas cela, reprit Doris? c'est le secret de la comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philosophe; mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, Madame, je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monsieur, repliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux? — Oui, Madame, & nous le sommes. La grosse Présidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince. Un Philosophe a-t-il bien du plaisir, demanda Lucinde? — Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant, dit brusquement la Présidente! Et si vous n'aimez rien, Monsieur, que faites-vous donc de votre ame? — Ce que j'en fais? Je l'emploie au seul usage qui soit digne d'elle. Je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Hé, que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, re-

prit Clarice , si les hommes , si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher ? -- Mes semblables , Madame ! je ne dispute pas sur les termes ; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu'il en soit , la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité , qui est le ressort de l'intelligence , comme ce qu'on appelle le desir est le mobile du sentiment. Oui-dà , je conçois , dit Doris , que la curiosité est quelque chose ; mais le desir , Monsieur , ne le comptez-vous pour rien ? -- Le desir , je vous l'ai dit , est un attrait d'une autre espece. -- Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attrait , tandis que vous résistez à l'autre ? -- Ah , Madame , c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume , & que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins , lui demanda Cléon , vous avez des sens ! -- Oui , j'ai des sens si vous voulez ; mais ils n'ont sur moi nul empire : mon ame en reçoit les impressions comme une glace , & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage , dit tout bas Doris à Clarice ! qui t'a amené cet homme-là ? Paix , lui répondit Clarice , cela est bon pour la campagne , il y a moyen de s'en divertir.

Cléon qui vouloit encore développer le caractère d'Ariste , lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer. Car enfin , disoit-il , ne connoissez-vous rien d'aimable ? Je connois des surfaces , reprit le Philosophe , mais je sçais me défier du fonds. Il reste à sçavoir , dit Cléon , si cette méfiance est fondée. -- Oh , très-fondée , vous pouvez m'en

m'en croire : j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de fots , de méchans & d'ingrats. Si vous y regardiez bien , lui dit Clarice sur le ton du reproche , vous seriez moins injuste , & peut-être aussi plus heureux.

Le Sage , un moment interdit , ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîner , il donna la main à Clarice & se mit auprès d'elle à table. Je veux , lui disoit-elle , vous réconcilier avec l'humanité. -- Il n'y a pas moyen , Madame , il n'y a pas moyen : l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel , par exemple , que le spectacle de votre dîner ? combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ! Ce bœuf , quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton , symbole de la candeur , quel droit aviez-vous sur sa vie ? & ce pigeon , l'ornement de nos toits , qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ? O ciel , s'il y avoit un bouffon parmi les animaux , dans quelle classe placeroit-il l'homme ? Le tigre , le vautour , le requin lui céderoient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le Philosophie ne se nourrissoit que de légumes , & l'on n'osoit lui offrir de ces viandes qu'il parcourait avec pitié. Donnez , donnez , dit-il , puisqu'on a tant fait que de les égorger ; il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainsi en mangeant de tout , contre la profusion des mets , leur recherche , leur délicatesse. Ah ! l'heureux tems , disoit-il , où l'homme broutoit avec les chevres ! Donnez-moi à boire , je vous prie :

La nature a bien dégénéré ! le Philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéroient ses peres.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire , pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre-humain..... Hé bien , demanda-t-il à Ariste , vous voilà avec les hommes ; les trouvez-vous si odieux ! Avouez que vous les condamniez sur parole , & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole , Monsieur ! aprenez qu'un Philosophe ne juge que d'après lui : c'est parce que j'ai bien vu , bien développé les hommes , que je les crois vains , orgueilleux , injustes. Ah ! de grace , interrompit Cléon , épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne sçauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous , repliqua vivement le Philosophe ? est-ce en le négligeant , en l'abandonnant qu'on l'honore ? Ah ! les Philosophes de la Grece étoient les oracles de leur siècle , les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées ; l'intrigue , la bassesse , la servitude obtiennent tout. Si cela étoit , dit Cléon , ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête , ou , pour mieux dire , aux pieds des dispensateurs des récompenses ? Il est vrai , dit Cléon , que l'on pourroit leur en épargner la peine , & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme.) Il n'y a pas de mal , reprit humblement

blement le Philosophe. — Un homme tel que vous devoit être dispensé de faire sa cour. -- Moi ! faire ma cour ? Ah ! qu'ils s'y attendent ; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir : je sçais m'apprécier , grace au ciel , & j'irois vivre dans les déserts plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage , dit Cléon , que la société vous perdît : né pour éclairer l'humanité , vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sçauriez croire , Mesdames , le bien que fait un Philosophe à la terre : je gage que Monsieur a découvert une foule de vérités morales , & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus , reprit Ariste en baissant les yeux ? Je n'en ai pas imaginé beaucoup , mais j'ai dévoilé bien des vices. Hé , Monsieur ! lui dit Lucinde , que ne leur laissez-vous leur voile ? ils auroient la laideur de moins. -- Ma foi , je suis votre servante , reprit Madame de Fonval , j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque , du moins l'on sçait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompense , reprit Ariste avec dépit ! aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même : le monde ira comme il pourra. Non , lui dit poliment Clarice en se levant de table , je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque faire pressée ? -- Aucune , Madame : un Philosophe n'a point d'affaire. -- Hé bien , je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie , & je vous y promets la solitude , le repos & la liberté. La liberté , Madame , dit le Philosophe à demi-voix ,

je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie , & Aristé , avec un air rêveur , feignit d'aller méditer dans une allée où il digéra sans penser à rien. Je me trompe , il pensoit à Clarice , & il se disoit à lui-même : une jolie femme , une bonne maison , toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! Voyons jusqu'au bout. Il faut avouer , poursuivit-il , que la société est une plaisante scène : si j'étois galant , empressé , complaisant , aimable , on feroit à peine attention à moi , on ne voit que cela dans le monde , & la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués ; mais aprivoiser un ours , civiliser un Philosophe , fléchir son orgueil , amollir son ame , c'est un triomphe difficile & rare , dont leur amour-propre est flatté. Clarice vient d'elle-même se jeter dans mes filets , attendons-la sans nous compromettre.

La compagnie de son côté s'amusoit aux dépens d'Aristé. C'est un assez plaisant original , disoit Doris : qu'en ferons-nous ? Une comédie , répondit Cléon , & si Clarice veut m'en croire , mon plan est déjà tout tracé. Il communiqua son idée , tout le monde y applaudit , & Clarice , après quelque difficulté , consentit à jouer son rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philosophe , & quelques mots , quelques regards échapés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se presenta donc comme par hasard dans l'allée où se promenoit Aristé :

je vous détourne , lui dit - elle ; pardon , je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop , Madame , & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir , dit Clarice : je m'aperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme , & je serai bien - aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai , Madame , que la philosophie semble créer un nouvel univers : le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature font un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux , les fibres de ces feuilles , l'éramine de ces fleurs , le tissu de cette écorce : une fourmillière est pour moi une république , & chacun des atomes qui composent ce monde , me paroît un monde nouveau. Cela est admirable , dit Clarice ! qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiseaux , répondit le Sage. — Ils sont heureux , n'est-ce pas ? — Ah ! très-heureux sans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance , l'égalité , peu de besoins , des plaisirs faciles , l'oubli du passé , nulle inquiétude sur l'avenir , & pour tout souci , le soin de vivre , & celui de perpétuer leur espèce ; quelles leçons , Madame , quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux , & comme eux nous semblons n'y avoir pour loix que le doux instinct de la nature. — Ah ! Madame , que n'est-il vrai ! Mais ce caractère est effacé du cœur des hommes : la société a tout perdu. — Vous avez raison , cette société est quelque

quelque chose de bien gênant , & quand on n'a besoin de personne , il seroit tout simple de vivre pour soi. — Hélas ! c'est ce que j'ai dit cent fois , c'est ce que je ne cesse d'écrire , mais personne ne veut m'écouter. Vous , Madame , par exemple , qui semblez reconnoître la vérité de ce principe , auriez-vous la force de le pratiquer ? Je ne puis que souhaiter , dit Clarice , que la philosophie devienne à la mode : je ne ferai pas la dernière à la suivre , comme je ne dois pas être la première à l'afficher. — C'est le langage que chacun tient : personne ne veut se hasarder à donner l'exemple ; & cependant l'humanité gémit accablée sous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'usage. — Que voulez-vous , Monsieur ? notre repos , notre honneur , tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. — Hé bien , Madame , observez-les ces bienséances tyranniques , ayez des vertus comme des habits , façonnées au goût du siècle ; mais votre ame est à vous : la société n'a droit que sur les dehors , & vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit ; ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées ; mais l'intérieur , Madame , l'intérieur est le sanctuaire de la volonté , & la volonté est indépendante. Je conçois , dit Clarice , que je peux vouloir ce que bon me semble , pourvu que je m'en tienne-là. Vraiment , sans doute , reprit le Philosophe , il vaut mieux s'en tenir-là , que de risquer des imprudences ; car , Madame , sçavez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse ?

C'est

C'est une femme qui ne s'observe , qui ne se respecte sur rien. Quoi ! Monsieur , demanda Clarice , en affectant un air satisfait , le vice n'est donc que dans l'imprudence ? — Avant de vous répondre , Madame , permettez-moi de vous interroger ? Qu'est-ce que le vice à vos yeux ? N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre , ce qui nuit , ou ce qui peut nuire ? — C'est cela même. — Hé bien , Madame , tout cela se passe au-dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens & vos pensées ? Voyez dans ces oiseaux cette douce & fiere liberté que la nature vous avoit donnée , & que vous avez perdue. Ah ! dit Clarice avec un soupir , la mort de mon époux me l'avoit rendu , ce bien précieux , mais je touche au moment d'y renoncer encore. — O , Ciel ! qu'entends-je , s'écria-t-il ? Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais je ne sçais. — Vous ne sçavez ! — Ils le veulent. Qui donc , Madame ! Quels sont les ennemis qui osent vous le proposer ? Non , croyez-moi , l'hymen est un joug , & la liberté est un bien suprême. Mais encore , quel est cet époux que l'on vous donne ? — C'est Cléon. — Cléon , Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici. Il interroge , il décide , il daigne être affable quelquefois , il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous : on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison , & je sens désormais tout ce que je lui dois de respect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle , & je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le pré-

tendez ,

tendez , Clarice ! Ah ! votre choix détruit l'égalité entre les hommes : & celui qui doit vous posséder..... N'en parlons plus , j'en ai trop dit ; ce séjour n'est pas fait pour un Philosophe. Permettez - moi de m'en éloigner. Non , lui dit-elle , j'ai besoin de vous , & vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la philosophie est une chose bien consolante ! mais si un Philosophe étoit un trompeur , ce seroit un dangereux ami ! Adieu , je ne veux pas qu'on nous voie ensemble : je rejoins la compagnie , venez bientôt nous retrouver. Hé , voilà donc , disoit-elle en s'éloignant , ce qu'on appelle un Philosophe ! Courage , disoit - il de son côté ! Cléon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougissant rendit compte de la première scène , & son début reçut des éloges ; mais la Présidente fronçant le sourcil : avez-vous prétendu , dit-elle , que je sois simple spectatrice ? Non , non , je veux jouer mon rôle , & je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguier cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur-là. — Vous , Présidente ? Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans , mes trois mentons & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi , en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux , reprit-elle : & si ce n'est pas assez d'une , vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête , je vous brave toutes les trois. Allez , divine Doris , charmante Lucinde , merveilleuse Clarice ,
allez

allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie & la beauré ont de séduisant , je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre & rêveur à l'arrivée d'Ariste , & Clarice prit avec le Philosophe l'air réservé du mystère. On parla peu , mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement , le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel ! dit-il à la compagnie qui , pour s'amuser , l'y avoit conduit , ô Ciel ! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme ? Est-ce ainsi que l'on dormoit à Lacédémone ? O ! Lycurgue , que dirois-tu ! une toilette à moi ! C'est se moquer. Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire , je n'y sçaurois tenir. Voulez-vous , lui dit Clarice , que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouissez , croyez-moi , des douceurs de la vie quand elles se présentent : un Philosophe doit sçavoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne-heure , dit-il en s'apaisant , il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi , dit-il en se couchant , la mollesse est une jolie chose & le Sage s'endormit.

Ses songes lui rappellerent son entretien avec Clarice , & il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention , qu'on nomme sagesse dans les femmes , lui résisteroit faiblement.

Il n'étoit pas levé encore , un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit , dit-il , je me baignerai : le bain
est

est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses presens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit dressée , mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible , & le miroir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait , lui dit Clarice en le voyant paroître ! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit , cette coëffure , vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé , Madame , est-ce à l'air qu'on doit juger des hommes ? Voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode , & que je sois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non , Monsieur ? sçavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité , & que c'est-là sur-tout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est due ? Moi-même pour vous rendre justice , j'ai besoin de ma réflexion : le premier coup d'œil est contre vous , & c'est bien souvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ? — Non , Madame , l'artifice n'est pas fait pour elle. Plus elle est nue , plus elle est belle ; on la déguise en voulant l'orner. — Hé bien , Monsieur , qu'elle se contemple elle seule tout à son aise ; quant à moi , je vous déclare que cet air rustique & bas me déplaît. N'est-il pas singulier , qu'ayant reçu de la nature une figure distinguée , on fasse gloire de la dégrader ? — Mais , Madame , que diriez-vous si un Philosophe prenoit soin de sa parure , & se composoit comme vos Marquis ? — Je dirois ,
il

il cherche à plaire , & il fait bien ; car ne vous flattez pas , Aristé , on ne plaît qu'avec beaucoup de soin. Ah ! je ne desiré rien tant que d'y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe , reprit Clarice avec un regard tendre , donnez-y du moins un quart-d'heure. Jasmin , Jasmin ! allez coëffer Monsieur , Aristé en rougissant se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le Sage à sa toilette.

La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa physionomie se déploie , il admire la métamorphose , il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant , se demandoit-il à lui-même ? Ils diront ce qui leur plaira ; mais le Philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil , mais avec un air gauche & timide. Oh ! pour le coup , dit Clarice , voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit , dont la couleur afflige mes yeux. — Ah ! Madame , au nom de ma gloire , laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état. — Hé ! quel est , s'il vous plaît , cet état chimérique qui vous tient tellement au cœur ? J'approuve fort que l'on soit sage ; mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M. Guillaume est-il plus dans la nature que le bleu céleste , & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtemens l'enveloppe du marron que la feuille de la rose , ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printems ? Ah ! pour moi je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sçais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin , Madame ,

ô Ciel ! un Philosophe gris de lin ? — Oui, Monsieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout-à-l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas ? — Quoi ! Madame. — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé, les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du tems qu'il emploieront à me rendre ridicule ! Considérez, je vous supplie, que ce seroit une extravagance à me perdre de réputation. — Hé bien, Monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire, mais. — Mais vous m'impatientez : je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle, d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots elle sortit, & laissa le Philosophe confondu, qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris de lin, disoit-il, gris de lin ! quel ridicule ! quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux ? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la

coëffure

coëffure du Philosophe ; la Présidente sur-
tout juroit ses grands dieux qu'elle n'avoit
jamais vu d'homme plus noblement coëffé.
Ariste lui rendit grace d'un compliment aussi
flatteur. Bon , reprit-elle , des complimens !
Je n'en fais jamais : c'est la fausse monnoie
du monde. Rien n'est mieux vu , s'écria le
Sage : cela mérite d'être écrit. On s'aperçut
que la Présidente engageoit l'attaque , & on
les laissa en liberté. Vous croyez donc , lui
dit-elle , qu'il n'y a que vous qui fassiez des
sentences ? Je suis Philosophe aussi , telle que
vous me voyez. — Vous , Madame ! Et de
quelle secte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? —
Ho ! ma foi , le nom n'y fait rien. J'ai dix
mille écus de rente , je les dépense gaiement ?
J'ai de bon vin de champagne que je bois
avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui
me plaît , & je laisse vivre chacun à sa guise.
Voilà ma Secte. — C'est fort bien fait ; &
voilà précisément ce qu'enseignoit Epicure. —
Ho ! je vous déclare qu'on ne m'a rien en-
seigné : tout cela vient de moi. Il y a vingt
ans que je n'ai lu que la liste de mes vins ,
& le menu de mon soupé. — Mais , sur ce
pied-là , vous devez être la plus heureuse
femme du monde. Heureuse ; non pas tout-
à-fait : il me manque un mari à ma façon.
Mon Président étoit une bête. Il n'étoit
bon qu'au Palais : cela sçavoit les loix , voi-
là tout. Je veux un homme qui sçache m'ai-
mer , & qui ne s'occupe que de moi seule. —
Vous en trouverez mille , Madame. — Oh !
je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il soit
bon. La naissance , la fortune , tout cela
m'est égal ; je ne m'attache qu'à la personne. —

En vérité, Madame, vous m'étonnez : vous êtes la première femme en qui j'ai trouvé des principes ; mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, Monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers ; & si le mien oseroit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ! le droit de propriété est un droit inviolable ; mais sçavez-vous qu'il est peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je sçais que je ne suis pas jolie ; mais dix mille écus de rente en présent de noces, valent bien les gentilles-fes d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour soit rare dans ce siècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château comme on annonçoit le souper.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses ; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la Présidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-

à-tête d'un Philosophe , elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ! Ma foi , repliqua Madame de Ponval , c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme , & il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah ! si , s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? Et que devient cette liberté , qui est le premier de tous les biens ? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté ; il soutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui , & déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté de l'amour du libertinage. Je veux , disoit-elle , que ce verre de vin soit le dernier de ma vie , si je compte jamais sur un homme qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est qu'une fleur de papier. Et voilà précisément , disoit Clarice , ce que le mariage a d'humiliant ; l'amour avec sa liberté perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas , Monsieur , demandoit-elle au Philosophe ? - Mais , Madame , je pensois comme vous ; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes , elle a ses dangers , ses écueils : les inclinations heureuses sont un si grand bien , & l'inconstance est si naturelle à l'homme , que lorsqu'il éprouve un penchant louable , il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez , Mesdames ? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'est ce qui s'appelle un Philosophe. Tâchez de le séduire , si vous

pouvez. Pour moi je me retire enchantée. — Adieu, Philosophe, j'ai besoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup d'œil passionné, où pétillait le vin de Champagne. Mefdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard ? Vraiment, reprit Dorie, elle est folle d'Ariste : cela est clair. — De moi, Madame ! vous n'y pensez pas, nos goûts, je crois, ni nos caractères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu ; je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! Monsieur, dix mille écus de rente ? — Dix mille écus de rente, Madame, sont une insulte quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Présidente. Ah ! l'insolent, dit-elle. Je suis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du Sage. Un bon carrosse : un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur cuisinier de Paris ; tel étoit son plan de vie. Nos Philosophes ; disoit-il murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs, une laide femme a quelque chose de philosophique ; au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, & l'habit gris de lin aussi : il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui se possède ; & après avoir jetté

un œil d'indignation sur les apprêts de sa parure ; Monsieur , lui dit-il , si j'avois affaire à un homme du monde , je lui proposerois pour début de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philosophe , & je ne viens faire assaut avec lui que de franchise & de vertu. De quoi s'agit-il , lui demanda le Sage , un peu interdit de ce préambule ? J'aimois Clarice , Monsieur , reprit Cléon ; elle m'aimoit , nous allions être unis. Je ne sçais quelle révolution s'est faite tout-à-coup dans son ame , mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin est sa folie ; vous prenez ses couleurs ? vous êtes mon rival. — Moi , Monsieur ! Je n'en puis douter , & toutes les circonstances qui l'attestent se présentent en foule à mon esprit : vos promenades secrètes , vos propos à l'oreille , vos regards , des mots échappés , sa haine sur-tout contre la Présidente ; tout vous trahit , tout sert à m'éclairer. Voici donc , Monsieur , ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cede la place. La violence est un moyen injuste ; la générosité va nous mettre d'accord. J'aime , j'idolâtre Clarice , j'étois heureux sans vous ; je puis l'être encore : mes soins , le tems , votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce , vous voyez un homme au désespoir , & la mort sera mon recours. Jugez , Aristé , si votre situation est la même. Consultez-vous , & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder

céder votre conquête , je n'exige rien , & je me retire. Allez , Monsieur , lui répondit le Philosophe avec un air serein , vous ne vaincrez point Ariste en générosité , & quoi qu'il m'en coûte , je vous prouverai que je méritois cette marque d'estime.

Enfin , dit-il , dès que Cléon fut sorti , voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ah , ah ! Messieurs les gens du monde ! vous apprendrez à nous admirer..... Ils ne le sçauront peut-être pas..... Oh ! que si : Clarice en fera confidence à ses amies ; celles-ci le diront à d'autres : l'aventure est assez rare pour faire du bruit ; après tout , le pis aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu , il n'imporre par quelle voie ; notre siècle a besoin de ces exemples : ce sont des leçons pour l'humanité..... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe , & nous dessaisir de Clarice avant que d'être sûr de la Présidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite , le Philosophe s'habilla. L'industriel Jasmin se surpassa dans sa coëffure ; l'habit gris de lin fut mis devant le miroir avec une secrète complaisance , & le Sage sortit radieux pour se rendre chez la Présidente , qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion : je reconnois dit-elle , la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez , Ariste , allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire : ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle ,

relle , répondit le Philosophe , ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus , Madame , j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses , il est difficile de n'en être pas touché ; mais que ma reconnoissance est affoiblie ! je me le reproche , Madame , & vous devez vous le reprocher. — Ah ! Philosophe , que n'est-il vrai ! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Hé bien , Madame , je l'ai pris à regret , je vais le quitter avec joie ; & si ma première simplicité..... Non , demeurez , je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah ! qu'on est malheureux d'être si beau ! Aristote , que suis-je belle ? — Hé quoi , Madame , ne sçavez-vous pas que la laideur & la beauté n'existent que dans l'opinion ? Rien n'est beau , rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre , autant d'hommes , autant de goûts. Vous me flattez , dit la Présidente avec une pudeur enfantine , & faisant semblant de rougir ; mais je ne sçais que trop , hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Hé bien , n'est-ce pas la beauté par excellence , la seule digne de toucher un cœur ? — Ah ! Philosophe , croyez-moi , cette beauté seule a peu de charmes. — Elle en a peu sans doute pour le vulgaire ; mais encore une fois , vous n'en êtes pas réduite-là : n'est-ce rien qu'un air noble , un regard imposant , une physionomie de caractère ? Et depuis quand la majesté n'est-elle

elle plus la reine des graces? -- Et mon embonpoint, qu'en dites-vous? Ah! Madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connoissent pas en femmes? Hé bien! toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne seroient pas même reçues dans le sérail du Grand-Seigneur; & le Grand-Seigneur n'est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mere des plaisirs, & l'embonpoint en est le symbole. -- Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon visage! -- Hé, bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que les nez des dames Romaines finissoient? Voyez tous les bustes antiques. -- Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces grosses levres. -- Les grosses levres, Madame, sont le charme des beautés Africaines: ce sont comme deux coussins, où la douce & tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture & de gaieté. -- Il est vrai, quand les dents sont belles; mais, par malheur. -- Allez à Siam, les belles dents sont pour le peuple, & c'est une honte que d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes, & la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmés. Serois-je la vôtre, mon cher Philosophe, lui demanda la Présidente en se couvrant de son éventail? -- Pardon, Madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide, & je fais profession

profession d'un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente , & cet article me fait trembler. -- Allez , Monsieur , vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons aussi bas ; c'est Clarice qui vous arrête , je vois vos détours ; laissez-moi. -- Oui , je vous laisse , pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié , il s'en est plaint à moi , & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime ? -- Est-il possible ? Ah ! vous m'enchantez , & je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir , je vous attends , ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire , disoit-il en s'en allant , d'avoir l'audace de l'épouser ; elle est affreuse , mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette , & Cléon auprès d'elle , qui prit , en le voyant , le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit , s'écria-t-elle ! approchez donc que je vous voie. Il est délicieux , n'est-ce pas , Cléon ? C'est moi qui l'ai choisi. Je le vois bien , Madame , répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage , interrompit le Philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse , & remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime , vous l'avez aimé ; il perd votre cœur , dit-il , & c'est moi qui en suis la cause. -- Oui , Monsieur : pourquoi ce mystère ? je viens de le lui déclarer. -- Et moi , Madame , je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui

I. Partie,

S vous

vous mérite , & qui meurt s'il ne vous ob-
tient. Je vous aime autant qu'il peut vous
aimer : c'est un aveu que je fais sans honte ;
mais son inclination a de plus que la mien-
ne , la force invincible de l'habitude , &
peut-être aussi trouverai-je en moi-même
des ressources qu'il n'a pas en lui. Ah !
l'homme étonnant , s'écria Cléon en em-
brassant le Philosophe ! que vous dirai-je ?
Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi ,
reprit humblement Ariste : votre générosité
m'a donné l'exemple , je ne fais que vous
imiter. Venez , Mesdames , dit Clarice à
Lucinde & Doris qu'elle vit paroître , ve-
nez être témoins du triomphe de la philoso-
phie. Ariste me cede à son rival , & sacri-
fie son amour pour moi au bonheur d'un
homme qu'il connoît à peine. L'étonne-
ment & l'admiration furent joués d'après
nature ; & Ariste prenant la main de Cla-
rice , qu'il mit dans celle de Cléon , sa-
vouroit à longs traits , avec une orgueil-
leuse modestie , les douceurs de l'adoration.
Soyez heureux , leur dit-il , & cessez de
vous étonner d'un effort qui , tout pénible
qu'il est , a sa récompense en lui-même. Que
seroit-ce donc qu'un Philosophe , si la vertu
ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots il
se retira comme pour se dérober à sa gloire.

La Présidente attendoit le Philosophe. En
est-ce fait , lui demanda-t-elle ? -- Oui , Ma-
dame , ils sont unis ; je suis à moi , & je
suis à vous. -- Ah ! je triomphe ; vous êtes à
moi ! Venez donc que je vous enchaîne. --
Ah ! Madame , dit-il en tombant à ses ge-
noux , quel empire vous avez pris sur moi !

O Socrate ! ô Platon ! qu'est devenu votre disciple ? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement ? Comme il parloit ainsi , la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose qu'elle attachoit au cou du Sage , & imitant Lucinde de l'Oracle , avec un air enfantin le plus plaisant du monde , elle l'appeloit du nom de charmant. Juste ciel ! que deviendrois-je , si quelqu'un sçavoit. Ah ! Madame , disoit-il , fuyons , éloignons-nous d'une société qui nous observe ; épargnez-moi l'humiliation. -- Qu'appellez-vous humiliation ? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi , de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre , la Présidente se leve tenant le Philosophe en lesse. Le voilà , dit-elle à la compagnie , qui l'environna tout-à-coup , le voilà cet homme si fier , qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette : je vous le livre , mon rôle est joué. A ce tableau , le plafond retentit du nom de charmant & de mille éclats de rire. Ariste s'arrachant les cheveux , déchirant ses vêtemens de rage , se répandit en injures sur la perfidie des femmes , & alla composer un livre contre son siècle , où il déclara hautement qu'il n'y avoit de sage que lui.



LA MAUVAISE MERE.

Parmi les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfans à l'exclusion de tous les autres : je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins ; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes pour ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toutes espèces, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort ; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son pere. Il nous a fait tant de bien, disoit le bon homme Corée ! (c'étoit le nom du Négociant) il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, &

& Mademoiselle de Carandon , avec beaucoup de répugnance , consentit à lui donner la main , bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du pere , s'étendoit jusques sur la fille : il la consultoit comme son oracle ; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien , elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes : sen M. de Carandon mon pere. . . . Corée n'attendoit pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune , & lui laissa deux enfans , dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime , lui dit-elle , qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mere , il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du testament de Corée , & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme , avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans , l'aîné faisoit ses délices ; non qu'il fût plus beau , plus heureusement né que le cadet , mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement ; il s'étoit emparé de sa tendresse , qu'il sembloit avoir épuisée ; elle avoit enfin , pour l'aimer uniquement , toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mere.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut ;

S ; sa

sa mere ne daignoit presque pas le voir , & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle , & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit , disoit-elle , le naturel de son pere , une ame du peuple , & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire , aussi mutin , aussi capricieux qu'il étoit possible , c'étoit la gentillesse même : son indocilité s'appelloit hauteur de caractère ; son humeur , excès de sensibilité. On s'aplaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison : or il faut sçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien , & qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mere. Cet aîné , appellé M. de l'Etang , (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée ;) cet aîné , dis-je , eut des maîtres de toute espece : les leçons étoient pour lui seul , & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit ; de maniere qu'au bout de quelques années , Jacquaut sçavoit tout ce qu'on avoit enseigné à M. de l'Etang , qui en revanche ne sçavoit rien.

Les bonnes qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont , & qui rêvent tout le matin aux gentilleses qu'ils doivent dire dans la journée ; les bonnes avoient fait croire à Madame , dont elles connoissoient le foible , que son aîné étoit un prodige. Les maîtres moins complaisans , ou plus mal-adroits , en se plaignant de l'indocilité , de l'inattention de cet enfant chéri , ne tarissoient point sur les louanges

ges de Jacquaut : ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot , mais ils disoient que le petit Jacquaut avoit de l'esprit comme un ange. La vanité de la mere en fut blessée ; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la nature , si ce vice des meres étoit moins à la mode , elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux , devint jalouse de ses progrès , & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans , de l'Etang en avoit près de quinze , lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupoit de ses plaisirs , & fort peu de la santé de sa mere. C'est la punition des meres folles , d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter ; Jacquaut s'en aperçut , & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte : l'impatience de voir sa mere ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte , il entre sans bruit & à pas tremblans ; il s'approche du lit de sa mere. Est-ce vous , mon fils , demanda-t-elle ? Non , ma mere , c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste ; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant ; & Jacquaut

n'en fut dans la suite ni mieux aimé , ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie , qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que de l'Etang , naturellement vif , étoit trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude , & que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus caressant avec eux , pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible , exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs soins , & se défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un college.

A seize ans l'Etang quitta ses maîtres de mathématiques , de physique , de musique , &c. comme il les avoit pris ; il commença ses exercices , qu'il fit à peu près comme ses études ; & à vingt ans il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout , & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté Jacquaut avoit fini ses humanités , & sa mere étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien , dit-elle , puisqu'il est si sage , il réussira dans l'Eglise. Il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état Ecclésiastique ; il vint supplier sa mere de l'en dispenser. Vous croyez donc , lui dit-elle avec une hauteur froide & sévère , que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre pere n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine

ne suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous , Monsieur , vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices , ou celle des armes , vous faire tonfurer ou casser la tête , accepter en un mot un petit collet , ou une Lieutenance d'infanterie , c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect , qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle , & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée , désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere , se retira en soupirant , & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il aprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles , où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu , sa bénédiction , & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés , mais le dernier avec économie.

Sa mere , trop heureuse d'en être délivrée , voulut le voir avant son départ , & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres caresses qu'il avoit reçues de ses parens , son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'osa leur demander de leur écrire , mais il avoit un camarade de college dont il étoit tendrement aimé , il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d'études, & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des Loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux : on proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir , en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne , & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme , l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle , répondit à ses agaceries , le reçut chez elle avec beaucoup de politesse , l'assura qu'il étoit charmant ; ce qu'il n'eut pas de peine à croire ; & dans peu de tems le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles , cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui , résolut de s'en venger en prenant une maîtresse plus fameuse encore , & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux ; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle , il avoit le plaisir
de

de se croire plus aimable , comme il se trouvoit plus heureux. Cependant s'étant aperçue qu'il n'étoit pas sans inquiétude , elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui , & proposa , pour fuir les importuns , de venir ensemble à Paris oublier tout l'univers , & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage ; ils partent , ils arrivent , & choisissent leur retraite aux environs du Palais-Royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint sans peine un carrosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu ; mais son mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la société de l'Etang , & il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse : elle croyoit aux songes. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit , disoit-elle , s'effacer de son esprit. L'Etang voulut sçavoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé , lui dit-elle , que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs , une tapisserie & des sofas assortis à ce lit superbe ; des trumeaux éblouissans de dorures , des cabinets de Boule , des porcelaines du Japon , des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée , je m'approche , qu'ai-je aperçu ! le cœur m'en palpite , un écrin de diamans ; & quels diamans encore ? l'aigrette la mieux
destinée

destinée , les boucles d'oreilles les plus brillantes , le plus bel esclavage & une rivière qui ne finissoit pas. Oui , Monsieur , je vous le dis , il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée , & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Étang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien ; elle lui soutint que celui-là devoit signifier quelque chose , & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler , & , à quelques circonstances près , se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût , & songea tant que la fortune du bon homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de Monsieur l'Étang , à qui ce voyage avoit déplu , demanda d'être séparée de bien d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot , qu'il fallut rendre , le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Étang prétendoit exceller au piquet , ses amis , qui faisoient bourse commune , parioient tous pour lui , tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit , ma foi , disoit l'un des parieurs , c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux , disoit l'autre. Enfin M. de l'Étang jouoit le mieux du monde , mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement , la fidelle Farime , qui s'aperçut de sa décadence , rêva une nuit qu'elle le quittoit & le quitta le lendemain : cependant comme il est humiliant de déchoir , il se piqua d'honneur

neur , & ne voulut rien rabattre de son faste ; enforte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens , lorsque Madame sa mere , qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve , lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit au désespoir ; mais que loin de lui pouvoir envoyer des secours , il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers , & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait ! disoit cette mere désolée ; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant , qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut avec de l'esprit , la meilleure ame , la plus jolie figure du monde , & sa petite pacotille , étoit arrivée heureusement à Saint Domingue. On sçait combien un François , de bonnes mœurs & de bonne mine , trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée , son intelligence & sa sagesse , lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts , il acquit lui-même une habitation , la cultiva , la rendit florissante : le commerce qui étoit en vigueur l'enrichit en peu de tems ; & dans l'espace de cinq ans , il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la colonie. Mais , hélas ! son camarade de college , qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes , lui écrivit que son frere étoit ruiné , & que sa mere , abandonnée de tout le monde , étoit réduite aux plus affreuses extrémités.

Cette

Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. — Ah ! ma pauvre mere ! s'écria-t-il , j'irai , j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident , une infidélité , la négligence ou la lenteur d'une main étrangère pouvoient la priver des secours de son fils , & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils , se disoit-il à lui-même , quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels sentimens , Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit , & ce sacrifice ne coûta rien à son cœur ; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle , jeune veuve d'un vieux colon , qui lui avoit laissé des biens immenses , avoit jetté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'ame , & en démêler le caractère : l'un de ces regards qui décident l'opinion , qui déterminent le penchant , & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible ; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & se développer. Corée de son côté l'avoit distinguée entre ses rivales , comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle , avec la figure la plus noble & la plus intéressante , l'air le plus animé , cependant le plus modeste , un teint brun , mais plus frais que les roses , des cheveux d'un noir d'ébene ,

d'ébène, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle, avec tous ces charmes, étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire, assez mal-à-propos, qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse: & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle, avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint l'arracher tout à coup à ce qu'il avoit de plus cher au monde après sa mere. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, & lui demanda son conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commercables, allez au secours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez, ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera; si je vis, au lieu d'un testament, vous sçavez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnoissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs; mais comme il se répandoit en éloges; allez,
lui

lui dit-elle , vous êtes un enfant ; n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête , on crie au prodige , comme si la nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement , regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon , lui dit Corée , je devois m'y attendre ; mais vos principes , vos sentimens , l'aïfance , le naturel de vos vertus m'enchantent , je les admire sans être surpris. Va , mon enfant , lui dit-elle en le baïsant sur les deux joues , je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs , & reviens au plutôt.

Il s'embarque , & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries ; mais -là leur vaisseau , poursuivi par un corsaire de Maroc , fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre ; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage , alloit se livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mere , s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage , non , dit-il , ce barbare Africain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine , à l'équipage , & aux passagers consternés : eh quoi ! mes amis , leur dit-il , nous rendrons - nous lâchement ? Souffrirons - nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers , & nous y vende comme des bêtes ? Sommes - nous désarmés ?

Ces

Ces gens-là sont-ils invulnérables , ou sont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu'ils abordent : hé bien , nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits , & le Capitaine , en l'embrassant , le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense : le corsaire aborde , les vaisseaux se heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires sont envelopés dans un tourbillon de fumée & de flamme : le feu cesse , le jour renaît , & le fer choisit ses victimes. Corée le sabre à la main , faisoit un carnage effroyable ; dès qu'il voyoit un Africain se jeter sur son bord , il couroit à lui , le fendoit en deux , en s'écriant : ah ! ma pauvre mere. Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend les petits : c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'ame la plus douce , la plus sensible qui fut jamais , étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout , l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme , disoient ses compagnons , c'est un Dieu qui combat pour nous : son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces barbares. Mon Dieu , s'écria-t-il , ayez pitié de ma mere ; & à ces mots , d'un coup de revers , il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'équipage Marroquin demanda la vie , & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée avec sa proie , aborde enfin sur les côtes de France ; & ce digne fils , sans se permettre une nuit de

I. Partie.

T repos,

repos , se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mere. Il la trouve aux bords du tombeau , & dans un état pour elle plus affreux que la mort même , dénuée de tout secours , & livrée aux soins d'un domestique qui , rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite , lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir , on le refuse.

Annoncez-moi , dit-il au domestique. — Et quel est votre nom ? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger , dit-il , demande à voir Madame. — Hélas ! & quel est cet étranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ses entrailles furent si violemment émues , qu'elle faillit à expirer. Ah ! mon fils , dit-elle d'un voix éteinte , & en levant sur lui sa mourante paupière : ah ! mon fils , dans quel moment venez-vous revoir votre mere : votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre , de voir cette mere qu'il avoit laissée au sein de l'opulence , de la voir dans un lit entouré de lambeaux , & dont l'image souleveroit le cœur , s'il m'étoit permis de la rendre. O ! ma mere , s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs : ses sanglots étoufferent sa voix , & les ruisseaux de larmes , dont il inondoit le sein de sa mere expirante , furent longtemps la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit , reprit-elle , d'avoir

d'avoir trop aimé un fils dénaturé ; d'avoir.... Il l'interrompt : tout est réparé , ma mere , lui dit ce vertueux jeune homme , vivez : la fortune m'a comblé de biens , je viens les répandre au sein de la nature : c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. — Ah ! mon cher enfant , si je desire de vivre , c'est pour expier mon injustice , c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne , un fils que j'ai déshérité. A ces mots elle se couvroit le visage comme indigne de voir le jour. Ah ! Madame ! s'écria-t-il en la pressant dans ces bras , ne me dérobez point la vue de ma mere. Je viens à travers les mers la chercher & la secourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà , dit-elle , mon enfant , les seules consolations que le Ciel m'a laissées ; sans leur charité , je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis , leur dit-il , mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ! Sans vous je n'aurois plus de mere : achevez de la rapeller à la vie. Je suis riche , je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins , vos consolations , vos secours ; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez , Monsieur , dit-il à Corée , reposez-vous sur notre zèle , & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir Madame y sera transportée.

Le changement d'air , la bonne nourriture , ou plutôt la révolution qu'avoit fait la joie , & le calme qui lui succéda , ranimerent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal ; la

consolation en fut le remède. Corée aprit que son malheureux frere venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mere sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expier un nouvel accès de douleur. Elle l'aprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les desirs de son ame; c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protège la piété, lui accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mere de son amant comme elle auroit reçu sa mere. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.



Ré
ann
cul
J
n'ai
moi
souv
livre

LA BONNE MERE.

LE soin d'une mere pour ses enfans est de tous les devoirs le plus saintement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions ; il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensible & doux , le plus paresseux infatigable , le plus timide courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ses petits , qu'au moment qu'il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'est sur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à se déguiser prend mille formes séduisantes ; c'est-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a d'écueils & plus ils sont cachés , plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a besoin d'un sage pilote. Quelle eût été , par exemple , le sort de Mademoiselle du Troëne , si le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu !

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux , disoit-elle , je n'ai plus que ma fille & moi ; vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me sourit & me plaît encore ; mais si je m'y livre , j'abandonne ma fille , & je hasarde
son

son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de tems puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde ? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant ? Ce monde qui m'appelle aujourd'hui me renverra bientôt sans pitié ; & si ma fille s'est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation ? Embellissons de bonne-heure ma retraite : rendons-la douce autant qu'honorable, & sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mere si sage fut l'amie & la compagne de sa fille. Mais obtenir sa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions ; & sa mere qui l'étudioit sans cesse, éprouvoit une joie inquiète en s'apercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, disoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse ; si par l'estime & l'amitié il sait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui s'il l'humilie & s'il la rebute, sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échape à moi-même un reproche, une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée, des larmes amères coulent de ses yeux : son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile

facile à conduire , ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de Madame du Troëne , elle étoit conforme à son état , & relative au dessein qu'elle avoit de s'éclaircir à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans , épris des charmes de la fille , faisoient , selon l'usage , une cour assidue à la mere. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan , qui pour son malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'écoutoit avec complaisance , se voyoit avec volupté , se sourioit à lui-même , & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse ; mais elle étoit si froide & si légère en comparaison des attentions dont il s'honoroit , qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la première place dans son estime. Il auroit eu sans y penser toutes les graces naturelles : il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit , il ne lui manquoit que de la justesse , ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui , s'il avoit su ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort , ou qu'il eût raison , cela lui étoit assez égal , il étoit sûr d'éblouir , de séduire , de persuader ce qu'il vouloit. Il sçavoit par cœur tous ces petits propos de toilette , tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la ville & de la cour : quel étoit l'amant de la veille , celui du jour , celui du lendemain ; & combien de fois dans l'année

l'année telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit refusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous ses rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme, il étoit bien né, il pouvoit réussir. Il n'avoit déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mere, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse; & il y a de jolis défauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie assez belle, seulement un peu trop simple: mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très léger de lui plaire; mais quand la premiere impression est faite, tout contribue à l'aprofondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie: elle y voyoit le danger de le perdre, & rien n'accélére comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du monde le plus désiré.

Madame du Troëne lui donnoit, avec ménagement, quelque leçon de modestie; mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il sçavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit: que sa naissance y faisoit beaucoup, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure: qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Pour

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de dissimuler. Un reproche de sa mere eût fait dans son ame une plaie profonde ; & cette sensibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie, dont Verglan étoit si foiblement touché, avoient inspiré l'amour le plus tendre au sage & modeste Belzors. Un esprit juste & un cœur droit formoient la base de son caractère. Sa figure douce & ouverte s'ennobliissoit encore par la haute idée qu'on avoit de son ame ; car on est disposé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on sçait qu'il a dans le cœur.

Belzors en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouissoit de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution & sans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de mœurs qui imprime le respect, avoient en lui l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste ; indulgent, aux ridicules, mais sans en contracter aucun ; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageoit au torrent du monde ; aimé, respecté de ceux mêmes dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne, enchantée du caractère de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne rariffoit point sur son éloge ; Emilie aplau-

dissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan ; & la situation pénible où la mettoit sa présence, ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baissoit les yeux, & gardoit le silence. Il me semble, ma fille, disoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légères & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, disoit Emilie en rougissant. La bonne mere dissimuloit sa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu simple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un accident léger en aparence, mais frappant pour une mere attentive & clairvoyante, vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des fleurs comme le plus analogue à son âge. Il paroît si naturel de voir éclore une rose sous la main de la beauté ! Verglan, par un goût aprochant du sien, aimoit passionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en deslinoit

dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille , lui fussent encore présentes , & vinssent comme d'elles-mêmes s'offrir au bout de ses crayons ; mais ce qui n'étoit pas aussi simple , c'étoit l'air d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie , sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main , & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre , se répandoit sur ses belles joues. Êtes-vous contente de votre séance , lui dit sa mère négligemment ? Il n'est pas possible , répondit Emilie , de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne sans affectation les observa l'une après l'autre , & dans la prochaine leçon d'Emilie , le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer , & chaque épreuve confirmant ses soupçons , redoubla son inquiétude. Hélas ! dit-elle , je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un secret pour la société de sa mère. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables , de lui faire goûter la solitude , & de sauver son imagination des dangers de la rêverie , & son ame active & sensible des ennuis de l'oïveté ; Madame du Troëne ne tiroit , ni pour elle , ni

pour sa fille , aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de soin. Mais un jour qu'elles étoient seules avec Belzors , & que l'entretien rouloit sur l'avantage précieux de s'occuper & de se suffire ; ma fille , dit Madame du Troène , s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ses desseins. Emilie ouvrit son porte-feuille , & Belzors enchanté ne se lassoit point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont doux & purs , disoit-il , les plaisirs de l'innocence ! le vice a beau se tourmenter , il n'en aura jamais de pareils. Avouez , Mademoiselle , que l'heure du travail passe vite ? Hé bien , vous l'avez fixée : la voilà qui se retrace & se reproduit à vos yeux. Le tems n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troène l'écoutoit avec une complaisance secrète. Emilie trouvoit ses propos très-sensés , mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Sçavez-vous , dit Madame du Troène , que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessein ? Je veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite , rougit , balbutia , dit qu'elle n'avoit rien de fini , & conjura sa mere d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutoit pas que sa mere lui tendoit un piège. Puisqu'il y a du mystère , il y a de l'intention , dit cette mere clairvoyante ; elle a craint que Verglan ne reconnut ses fleurs , & qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi ; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame

Madame du Troëne , sollicitée de tous côtés , se retranchoit encore sur la jeunesse d'Emilie , & sur la résolution qu'elle avoit prise elle-même de ne pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'allarmoit. Ma fille , disoit-elle , va préférer Verglan ; il y a du moins lieu de le croire , & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie , si je la lui laisse entrevoir , elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre , elle épousera un homme qu'elle n'aime point , & le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connois son ame , elle sera la victime de son devoir. Mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice ? A Dieu ne plaise ! non , je veux que son inclination la décide ; mais je puis diriger son inclination en l'éclairant , - & voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur , de la justesse de l'esprit de ma fille ; suppléons par les lumières de mon âge à l'inexpérience du sien , qu'elle voie par les yeux de sa mere , & qu'elle croie , s'il est possible , ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne , elle engageoit l'entretien sur les mœurs , les usages , les maximes du monde. Elle animoit la contradiction , & , sans prendre aucun parti , donnoit à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille , & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles

de Paris , donnoient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan léger , tranchant & vif , étoit constamment du parti de la mode. Belzors , d'un ton plus modeste , ne laissoit pas que de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Marquis d'Auberive avec sa femme faisoit alors la nouvelle des soupers. On disoit qu'après une querelle assez vive & des plaintes ameres de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité , ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien ; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux ; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clanche , amant de sa femme , & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe , à qui d'Auberive faisoit la cour ; que la paix avoit été ratifiée dans un souper , & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce recit , Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux tems , disoit-il , que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison ; l'on enfermoit , l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée , sa triste & fidelle moitié étoit obligée de dévorer son injure , & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux , c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie

vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse ; & le mari , qui n'étoit pas moins galant homme , en cherchant fortune ailleurs , devenoit le ridicule objet du mépris public , au premier faux pas que faisoit Madame. En honneur , je ne conçois pas comment dans ces siècles barbares on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'Hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance , la liberté , la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment , à la bonne heure , ils vivent ensemble , ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer , ils se le disent en honnêtes gens , & se rendent l'un à l'autre la parole d'être fidèles. Ils cessent d'être amans ; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales , des mœurs douces. Cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple , lui demanda Madame du Troène , d'être la confidente de son mari , & le complaisant de sa femme ? Assurément , pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne , & de se rendre tour-à-tour dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme , un ami plus sûr & plus intime que son mari ? Avec qui sera-t-on libre , si ce n'est avec la personne qui par état ne fait qu'un avec nous ? & quand par malheur on ne trouve plus le plaisir chez soi , qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs , & de l'y ramener chacun de son côté , sans jalousie & sans obstacle ?

Rien de plus riant , dit Belzors , que cette méthode nouvelle ; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter sincèrement. D'abord , il faut pouvoir se passer de sa propre estime , de celle de sa femme & de ses enfans ; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder sans répugnance , comme une moitié de soi-même , quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer..... Bon , reprit Verglan ; préjugés que tous les scrupules ? Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela ? Quand cela sera décidé , dit Belzors , tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'Hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi , mon ami , que s'il n'y a pas de devoir sacré pour les époux , il n'y en aura guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du tems de nos peres ; mais la masse des mœurs étoit saine , la plaie se refermoit aussi-tôt. Aujourd'hui c'est un corps languissant , qu'un poison lent pénètre & consume. D'un autre côté , mon cher Verglan , nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au sein de leur famille ? de cette union qui faisoit les délices de leur jeunesse , & la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere soit affligée des égaremens de son fils , qu'un pere soit accablé de quelques revers de fortune ; sont-ils un refuge , un apui l'un pour l'autre ? Ils sont obligés de chercher au-dehors où déposer

poser leur peine ; & le soulagement est bien foible de la part des étrangers.

Tu parles comme un oracle , mon sage Belzors , disoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer , d'être fidèles toute leur vie ? Je veux seulement , si par malheur ce goût mutuel vient à cesser , qu'on se console & qu'on s'arrange , sans qu'il soit défendu à ceux qui se seroient aimés du tems de nos peres , de s'aimer de même , si le cœur leur en dit. En effet , dit Madame du Troëne , qu'est - ce qui les empêche ? — Qu'est - ce qui les empêche , Madame , reprit Belzors ? L'usage , l'exemple , le bon ton , la facilité à vivre sans honte au gré de leurs desirs. Verglan m'avouera sans peine que la vie que l'on mène dans le monde est agréable : & naturellement il est assez doux de changer d'objet : notre foiblesse même nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant si l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi je n'ôte rien , dit Verglan , mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise , & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme , de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contens , tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots , on annonça le Marquis d'Auberive. Ah ! Marquis , tu viens fort à propos , lui dit Verglan. Dis - nous , je te prie , si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe , & que tu lui passes le séné. Bon ! quelle folie , dit d'Auberive avec indolence ! — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable ;

raisonnable ; mais voilà Belzors qui te condamne sans apel. — Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme est jeune & jolie : elle est coquette , cela est tout simple. Au fonds pourtant je la crois fort honnête ; mais quand elle se seroit un peu moins , il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne , mais ce qui m'étonne , c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé : & tout le monde m'en félicite comme de quelque chose de merveilleux ; il semble qu'on ne me croit pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur , je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Messieurs les Rigoristes , je les honore beaucoup ; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant , le plus heureux sera le plus sage. Au reste , comment se porte la Marquise , lui demanda Madame du Troëne , pour changer de propos. — A merveille , Madame , hier encore nous soupâmes ensemble , & je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage , dit Verglan , que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi , cela pourroit bien être : déjà même hier , au sortir de table , je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mere qui s'en aperçut laissa un libre cours à ses réflexions , mais pour la mettre sur la voie : j'admire , lui dit-elle , comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes

nes gens élevés avec le même soin , tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre ! & chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Emilie faisoit de son mieux pour excuser dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté , disoit-elle , on traite la pudeur & la foi ! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature ; & Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque tems après , Emilie & sa mere étant au spectacle , Belzors & Verglan se presenterent à leur loge , & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre de s'y placer. On jouoit Inès. La scene des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots , qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors , sans l'écouter , fondeit en larmes , & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaifanta sur sa foiblesse. Quoi ! lui dit-il , des enfans te font pleurer ! Et que voulez-vous donc qui me touche , dit Belzors ? Oui , je l'avoue : je n'entends jamais sans tressaillir les tendres noms de pere & de mere ; le pathétique de la nature me pénètre , l'amour même le plus touchant m'intéresse , m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine : & quand ce vint au dénouement , oh ! dit Verglan , cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille , à la bonne heure , mais l'épouser , me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie , reprit Belzors : mais je m'en sens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies , je ne ré-

ponds

ponds-plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne ; Emilie , plus attentive encore , rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le spectacle ils virent passer le Chevalier d'Olcet en pleureuses. Qu'est-ce donc , Chevalier , lui dit Verglan d'un air léger ? C'est un vieil oncle à moi , répond d'Olcet , qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. — Dix mille écus ! viens donc que je t'embrasse. Cet oncle-là est un galant homme. Dix mille écus ! il est charmant. Belzors l'embrassant à son tour , lui dit : Chevalier , je m'afflige avec vous de sa mort : je sçais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. — Il m'a long-tems servi de pere , dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris : mais vous sçavez qu'il étoit si vieux ! C'est un motif de patience reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis , & le bien qu'il vous a laissé n'en paieroit pas un semblable. C'est un triste ami qu'un vieil oncle , dit Verglan ; & , dans la regle , il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre , si les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos , pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraste , le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux & sensible qu'elle prit avec Belzors , & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleses de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle

velle épreuve , elle les invita l'un & l'autre à souper.

On joua , Verglan & Belzors firent un triâtrac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu , Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéressante. Mademoiselle du Troène fut du nombre des spectateurs , & la bonne mere , en faisant son tri , ne laissoit pas d'avoir l'œil sur sa fille , & de lire sur son visage ce qui se passoit dans son cœur. La fortune favorisa Belzors. Emilie , quelque mécontente qu'elle fût de Verglan , avoit le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédoit plus ; il se piqua , il doubla son jeu ; avant le souper , il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit son possible pour être enjoué : mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignoit , & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire ; il en fut humilié , & le dépit alloit s'en mêler si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors , que ni son bonheur , ni le chagrin de son rival n'avoient ému , fut doux & modeste , selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troène , qui avoit fini sa partie , vint assister à celle-ci , très-inquiète de l'issue qu'elle auroit , mais desirant qu'elle fût son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan perdoit l'impossible. Le tremblement de sa main & la pâleur de son visage , exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors , avec une complaisance iné-

puisable ,

puisable , lui donna des revanches tant qu'il en voulut : & quand , à force de doubler le jeu , il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable : si vous le trouvez bon , dit-il , nous nous en tiendrons là ; je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois résolu à perdre. Tant de modération & de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissement. Le seul Verglan y parut insensible , & dit en se levant , d'un air de dédain : ce n'étoit pas la peine de jouer si long-tems.

Emilie ne dormit pas de la nuit , tant son ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence , disoit-elle ! Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée ? La séduction ne devoit-elle pas cesser dès qu'on s'aperçoit que l'on est séduite ? J'admire l'un & j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur & la raison , qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer ?

Le matin , selon son usage , elle parut au lever de sa mere. Je te trouve changée , lui dit Madame du Troëne. — Oui , ma mere , je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu , dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie , car je te mene ce soir aux Tuilleries , où tout Paris doit s'assembler. Je me plains que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je suis bien - aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre , & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air

l'air d'un enchantement. Mille beautés , dans tout l'éclat d'une parure éblouissante , étoient assises autour de ce bassin , dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe , que ce bassin couronne , étoit remplie de ces jeunes nymphes qui , par leurs charmes & leurs talens , attirent les desirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes , & leur sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci , disoit-il , c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre , plus sensible. Elle vit comme un ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en six mois , ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célèbre Corine : sa maison est le temple du luxe ; ses soupers sont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste , & dont les regards se promettent languissamment de tous côtés ? Elle a trois amans , dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs , leur distribuer des faveurs légères , & leur persuader tour à tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modèle de coquetterie , & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légèreté. Elle ira loin , sur ma parole , & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence , demanda Madame du Troëne ? — Oh ! oui , ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent , elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous , Belzors , dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder , êtes-vous initié à ces mystères ?

teres ? — Non , Madame , je veux croire que tout cela est fort amusant , mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan , tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction , afin d'en faire apercevoir Emilie. Il est vrai , dit-il , Madame , qu'on me tient à rigueur en public , mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux , elle reçut la visite d'Eléonore , jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable ; elle en parla , dis-je , avec tant de sensibilité , de candeur & de grace , que Madame du Troëne , Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle , dit Verglan d'un ton badin , un mari est une perte légère & facile à réparer. Non pas pour moi , Monsieur , dit la tendre & modeste Eléonore ; un mari qui honoroit une femme de mon âge , de son estime & de sa confiance , & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie , ni les négligences de l'habitude , n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il étoit sans doute d'une jolie figure , demanda Verglan ? — Non , Monsieur , mais son ame étoit belle. Une belle ame , reprit Verglan d'un air dédaigneux , une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? Point du tout , il étoit dans l'âge
ou

où l'on est sensé quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tous seuls avec une femme aimable; rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous affranchir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les graces avec les amours; en un mot, d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant; mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude, dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse & de la raison, & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité; qui t'en empêche? Elle seule peut le trouver mauvais. Sçavez vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore? c'est un homme comme Belzors; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant; mais Eléonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah! que mon cœur lui est peu connu! Verglas,

qui l'entendit de même eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C'est dommage qu'il soit si triste, disoit-il du ton de la pitié ; voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu , ils ennuyent & on les renvoie. Madame du Troène, sans s'expliquer , l'assura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baissés , & sa rougeur laissoit voir l'agitation de son ame. Verglane douta point que ce trouble ne fut un mouvement de joie ; il se retira triomphant , & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : » Vous avez dû me trou-
» ver bien romanesque , belle Emilie , de
» de n'avoir fait si long-tems parler que
» mes yeux ! Ne m'accusez pas d'une injus-
» te défiance ; j'ai lu dans votre cœur , &
» si je n'avois eu à consulter que lui , j'é-
» tois bien sûr de sa réponse. Mais vous
» dépendez d'une mere , & les meres ont
» des caprices. Heureusement la vôtre vous
» aime , & sa tendresse a éclairé son choix.
» Le renvoi de Belzors m'annonce qu'elle
» s'est décidée ; mais votre aveu doit pré-
» céder le sien ; je l'attends avec l'impatien-
ce du plus tendre & du plus violent amour ». Emilie ouvrit ce billet sans sçavoir d'où il lui venoit : elle en fut offensée autant que surprise , & n'hésita point à le communiquer à sa mere. Je vous sçais bon gré , lui dit Madame du Troène , de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confiance pour confiance. Belzors m'a écrit ; lisez sa lettre. Emilie obéit & lut : » Mada-
me ,

» me , j'honore la vertu , j'admire la beauté ,
» je rends justice à Eléonore ; mais le Ciel
» n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et après avoir
» adoré dans votre image ce qu'il a fait de
» plus touchant , me croyez - vous en état de
» suivre le conseil que vous m'avez donné ?
» Je ne vous dirai pas combien il est cruel ;
» mon respect étouffe mes plaintes. Si je n'ai
» pas le nom de votre fils , j'en ai du moins
» les sentimens , & ce caractère est ineffa-
» çable ».

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en apercevoir , & lui dit : oh ça , ma fille , c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. — A moi , ma mere ! A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? Est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! Madame , votre volonté n'est-elle pas la mienne ? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? Tout cela , mon enfant , est le mieux du monde ; mais comme il va de ton bonheur , il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont si bien nés tous les deux ; l'état , la fortune sont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là , & congédions l'autre. Emilie , pénétrée , baisoit les mains de sa mere , & les arrosoit de ses larmes. Mettez le comble à vos bontés , lui disoit-elle , en m'éclairant sur mon choix ; plus il est important , plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choisi me fera cher : mon cœur ose vous en répondre. — Non , ma fille , on n'aime pas ainsi par de-
X 2 voir ,

voir , & tu ſçais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'eſ pas , je te conſolerai : je veux bien partager tes peines , mais je ne veux pas les cauſer. Allons , je mets la main à la plume , je vas écrire ; tu n'as qu'à dicter. Qu'on ſ' imagine le trouble , la conſuſion , l'attendriſſement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mere , une main ſur ſes yeux , & l'autre ſur ſon cœur , elle eſſayoît en vain d'obéir ; ſa voix expiroit ſur ſes levres. Hé bien , diſoit la bonne mere , auquel des deux allons-nous répondre ? finis , ou je vais m'impatien- ter. Averglan , dit Emilie d'une voix foible & chancelante. — A Verglan , ſoit ; que lui dirai-je ?

» Il n'eſt pas poſſible , Monſieur , qu'un
 » homme qui ſe doit comme vous à la ſociété , y renonce pour vivre au ſein de ſa famille. Mon Emilie n'a pas de quoi vous dé-
 » dommager des ſacrifices qu'elle exigeroit.
 » Continuez d'embellir le monde , c'eſt pour
 » lui que vous êtes fait. » — Eſt-ce là tout ? —
 Oui , ma mere. — Et à Belzors , que lui di-
 rons-nous ? Emilie continua de dicter avec
 un peu plus de confiance. » Vous trouver di-
 » gne d'une femme auſſi vertueuſe que belle ,
 » ce n'étoit pas , Monſieur , vous interdire un
 » choix qui m'intéreſſe autant qu'il m'hono-
 » re ? c'étoit même vous y encourager. Votre
 » modeſtie a pris le change & vous avez été
 » injuſte envers vous-même & envers moi.
 » Venez apprendre à mieux juger des inten-
 » tions d'une bonne mere. Je diſpoſe du
 » cœur de ma fille , & je n'eſtime perſonne
 » au monde plus que vous. »

Viens toi-même , mon enfant , que je
 t'embrasse ,

t'embrasse , s'écria Madame du Troëne : tu remplis les vœux de ta mere , & tu n'aurois pas mieux dit , quand tu aurois consulté mon cœur.

Belzors accourut , ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus aplaudi , plus fortuné que le leur. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie & sa mere , & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.



LE BON MARI.

L'Un de ces bons peres de famille qui nous rapellent l'âge d'or , Félistonde avoit marié Hortence , sa fille unique , au Baron de Valsain , & sa niece Amélie au Président de Lusane.

Valsain , galant sans assiduité , assez tendre sans jalousie , trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme , la laissoit , sur sa bonne foi , se livrer aux dissipations d'un monde , où répandu lui-même , il se plaisoit à la voir briller. Lusane plus recueilli , plus assidu ne respiroit que pour Amélie , qui de son côté ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse , & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félistonde jouissoit de l'union de sa famille , quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane dans sa douleur n'avoit pas même la consolation d'être pere. Valsain laissoit à Hortence deux enfans avec peu de biens. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux ; mais on a beau s'oublier soi-même , on y revient insensiblement. Le tems du deuil fut celui des réflexions.

A Paris , une jeune femme qui n'est que dissipée , est à l'abri de la censure , tant qu'elle est au pouvoir d'un mari ; l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile , & ce qu'il approuve on n'ose le blâmer ; mais livrée

vrée à elle-même , elle rentre sous la tutelle d'un public sévère & jaloux , & ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même , & Félisonde le vit encore mieux. Un jour ce bon pere confia ses craintes à Lusane son neveu. Mon ami , lui dit-il , tu es bien à plaindre , mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille , tu sçais si je l'aime , & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite , la rapelle ; son deuil fini , elle va s'y livrer ; & je crains , tout vieux que je suis , de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fonds de vertu , mais notre vertu est en nous , & notre honneur , cet honneur si cher , est dans l'opinion des autres. — Je vous entends , Monsieur , & s'il faut l'avouer , je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement ? — Hé , mon ami ! quelles raisons n'a-t-elle pas à m'opposer ! deux enfans sans fortune ; car tu sçais que je ne suis pas riche , & que leur pere étoit ruiné. — N'importe , Monsieur , consultez Hortence , je connois un homme , s'il lui convenoit , qui pense assez bien , qui a le cœur assez bon pour servir de pere à ses enfans.

Le vieux bon-homme crut l'entendre. O toi ! lui dit-il , qui faisois le bonheur de ma niece Amélie , toi que j'aime comme mon fils : Lusane ! le Ciel lit dans mon cœur.... mais , dis-moi , l'époux que tu propose connoît-il ma fille ? n'est-il point effrayé de sa jeunesse , de sa légèreté , de l'effor qu'elle a pris dans le monde ! — Il la connoît comme vous-même ,

il ne l'en estime pas moins. Félisonde ne tarda point à parler à sa fille. Oui , mon pere , je conviens , lui dit-elle , que ma position est délicate. S'observer , se craindre sans cesse , être dans le monde comme devant son juge , c'est le sort d'une veuve à mon âge : il est pénible & dangereux. — Hé bien , ma fille , Lufane m'a parlé d'un époux qui te conviendrait. — Lufane , mon pere ! Ah ! s'il est possible qu'il m'en donne un qui lui ressemble ! heureuse moi-même avec Valsain , je ne laissois pas quelquefois que d'envier le sort de sa femme. Le pere enchanté de sa réponse , vint la rendre à son neveu. Si vous ne me flattez pas , lui dit Lufane , demain nous serons tous contents. — Quoi ! mon ami , c'est toi ? — C'est moi-même. — Hélas ! mon cœur me l'avoit dit. — Oui , c'est moi , Monsieur , qui veut faire la consolation de votre vieillesse , en ramenant à ses devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens , je vois qu'Hortence a pris tous les airs , tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité , le caprice , l'envie de plaire & de s'amuser l'ont engagée dans le labyrinthe d'une société bruyante & frivole ; il s'agit de l'en retirer. J'ai besoin pour cela d'un peu de courage & de résolution : j'aurai peut-être des larmes à combattre , & c'est beaucoup pour un cœur aussi sensible que le mien ; cependant je vous réponds de moi. Mais vous , Monsieur , vous êtes pere , & si Hortence venoit se plaindre à vous. — Ne crains rien , dispose de ma fille : je la confie à ta vertu ; & si ce n'est pas assez de l'autorité d'un époux , je te remets celle d'un pere.

Lufane

Lufane fut reçu d'Hortence avec les graces les plus touchantes : croyez voir en moi , lui dit-elle , l'épouse que vous avez perdue , si je la remplace dans votre cœur , je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dresser les articles ; Monsieur , dit Lufane à Féliconde , n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur pere ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mere , & que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu'aux larmes de la générosité de son neveu , qu'il apella dès ce moment son fils. Hortence ne fut pas moins sensible aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage , les plus riches habits , les bijoux les plus précieux ; une maison où tout respiroit le goût , l'agrément , l'opulence , annoncerent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs. Mais la joie qu'elle en ressentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut succédé au tumulte des noces , Lufane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit , pour cet entretien sérieux , le moment paisible du réveil ; ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté , où l'ame elle-même apaisée par l'évanouissement du sommeil , semble renaître avec des idées pures , & se possédant toute entiere , se contemple & lit dans son sein , comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chere Hortence , lui dit-il , je veux que vous soyez heureuse , & que vous le soyez

I. Partie.

Y toujours.

toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices , & j'aime mieux vous les demander de bonne foi , que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez passé avec le Baron de Valfain quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaisirs , jeune , brillant & dissipé lui-même , il vous inspiroit tous ses goûts. Mon caractère est plus sérieux , mon état plus modeste , mon humeur un peu plus sévère ; il ne m'est pas possible de prendre ses mœurs , & je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs & de pièges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit se fût dissipé avec la jeunesse : les jours sereins que je vous prépare seront les mêmes dans tous les tems. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur ; c'est dans l'intérieur de son ménage , dans l'amour de ses devoirs , dans le soin de ses enfans , & dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortence , sur-tout le *ménage* étonna son oreille ; mais prenant le ton de la plaisanterie : je ferai peut-être quelque jour , lui dit-elle , une excellente ménagère ; quant à présent je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer ; je le remplis : mes enfans n'ont pas encore besoin de moi : pour ma société , vous sçavez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas , ma chère amie , les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui : j'entends votre distinction ; mais en fait de connois-

sances ,

sances , l'on ne doit pas être si difficile. Le monde , tel qu'il est , m'amuse , & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état : ce n'est pas moi qui porte la robe ; & je ne vois pas pourquoi Madame de Lusane seroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valsain. Soyez donc , mon cher Président , aussi grave qu'il nous plaira ; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ses goûts. C'est dommage , reprit Lusane , de te ramener au sérieux , car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde aimes tu sans choix tout ce qui le compose ? — Non pas en détail ; mais ensemble , tout ce mélange me plaît assez. — Quoi ! les méchans par exemple ? — Les méchans ont leur agrément. — Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples , un air criminel aux plus innocentes , & de publier , en les exagérant , les foiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter. — Il est certain qu'au premier coup d'œil on est effrayé de ces caractères , mais dans le fond ils sont peu dangereux : depuis qu'on médit de tout le monde , la médisance ne fait plus aucun mal ; c'est une espèce de contagion qui s'affoiblit à mesure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis , dont les seuls regards insultent une honnête femme , & dont les propos la deshonnorent , qu'en dis-tu ? — On ne les croit pas. — Je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe : il y a beaucoup de femmes estimables , je le sçais ; mais il y en a ! — C'est comme parmi vous , mélange de vertus &

de vices. — Hé bien , dis-moi ; dans ce mélange , qui nous empêche de faire un choix ? — On en fait un pour l'intimité , mais dans le monde on vit avec le monde. — Moi , mon enfant , je ne veux vivre qu'avec des gens qui par leurs mœurs & leur caractère méritent d'être mes amis. -- Vos amis , Monsieur , vos amis ! & combien en a-t-on dans la vie ? -- On en a beaucoup quand on en est digne & que l'on sçait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse dont le dévouement va jusqu'à l'héroïsme ; j'appelle amis ceux qui viennent chez moi avec le desir d'y trouver la joie & la paix , disposés à me pardonner des foiblesses , à les dissimuler aux yeux du public , à me traiter présent avec franchise , absent avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares , & j'ose espérer d'en avoir. -- A la bonne heure , nous en ferons notre société familière. -- Je n'aurai point deux sociétés. -- Quoi ! Monsieur , votre porte ne sera pas ouverte ! -- Ouverte à mes amis , toujours ; à tout venant , jamais , je te le jure. -- Non , Monsieur , je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On ne peut pas aimer le monde ; mais on doit le craindre & le ménager. - Oh ! sois tranquille , ma chère amie : c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvagé , peut-être un jaloux ; peu m'importe. . . - Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré , & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera ; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connoissances , & empêcher que la cour & la ville ne se déchaînent contre vous.

Lufanc

Lufane admiroit l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. Ma chere Hortence , lui dit-il , ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution : elle est méditée , tu peux m'en croire , & rien au monde ne peut la changer. Choisis parmi les gens que tu vois , tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes , & d'hommes honnêtes , ma maison sera la leur ; mais ce choix fait , prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens ; nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier , pour être sa regle de tous les jours ; & , s'il s'en écarte , il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose , & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Lufane , cet homme si doux , si complaisant , qui venoit de lui parler ; après cela , dit-elle , que l'on se fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel sang froid il me dicte ses volontés ! Ne voir que des femmes vertueuses , que des hommes accomplis ! la bonne chimere ! & puis l'amusante société que ce cercle d'amis respectables ! Tel est mon plan , dit-il , comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma cousine étoit une bonne petite femme , qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine dès que son mari daignoit lui sourire ; & enchantée d'une caresse , elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à son exemple je vais n'avoir d'autre soin que de lui complaire ; il se trompe , s'il a prétendu me mener à la

lisière , je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant.

Dès ce moment , à l'air enjoué , libre & caressant qu'elle avoit eu avec Lusane , succéda un air froid & réservé , dont il s'aperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connoissances légères qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter , & Lusane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces visites de bienveillance ; mais il mit dans sa politesse des distinctions si frappantes , qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe qui , pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public , prétend que tout ce qui plaît est bien , & qui joint l'exemple au précepte , ni une Climène , qui ne sçait pas pourquoi l'on fait scrupule de changer d'amans quand on est lasse de celui qu'on a pris , & qui trouve les timides précautions du mystère trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de coulisses , qui , promenant dans Paris leur oisive inutilité , *chenilles le matin , & papillons le soir* , passant la moitié de leur vie à ne rien faire , & l'autre moitié à faire des riens ; ni ces complaisantes de profession , qui , n'ayant plus dans le monde d'existence personnelle , s'attachent à une jolie femme pour passer encore à sa suite , & qui la perdent pour se soutenir.

Hortence rentra chez elle inquiète & rêveuse. Elle se croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la
vie :

vie : la vanité , le goût du plaisir , l'amour de la liberté , tout en elle se révoltoit contre l'empire que son époux vouloit prendre. Cependant , après s'être armée de résolution , elle crut devoir dissimuler encore , pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain Lufane lui demanda si elle avoit fait sa liste. Non , Monsieur , dit-elle , je n'en ai point fait , & je n'en ferai point. Voici la mienne , poursuivit-il , sans s'émouvoir : voyez si dans le nombre de vos amis & des miens j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise & qui nous convienne. -- Je vous l'ai dit , Monsieur , je ne me mêle point de vos arrangemens , & je vous prie , une fois pour toutes , de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas , faisons ce que fait tout le monde : partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez ; j'inviterai à souper celles que j'aime. -- Ah ! ma chère Hortence , que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! n'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible , mais point de distinction , s'il vous plaît , entre vos amis & les miens. Ce soir tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec nous. Recevez-les bien , je vous en conjure , & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots il se retira , en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc , dit-elle sa loi tracée ! & en la parcourant des yeux , elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir , lorsque la Comtesse de Fierville , tante de Valsain , vint la voir , & la trouva les

larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Horrence en amitié , & comme elle flattoit ses penchans , elle avoit gagné sa confiance. La jeune femme , dont le cœur avoit besoin de se soulager , lui dit la cause de son dépit. Hé quoi , s'écria la Comtesse , après avoir eu la sortise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avilir ? Vous esclave ! & de qui ? d'un homme de robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valfain. Horrence rougit d'avoir eu la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir , dit-elle , ne m'empêche pas de le respecter , c'est le plus honnête homme du monde , & ce qu'il a fait pour mes enfans. -- Honnête homme ! & qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait , cet homme , de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre pere ! Non , Madame , il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience , mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots Lufane rentra. Chez moi , lui dit-il , Madame , ce n'est ni ma femme ni moi qui commande , c'est la raison ; & vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle choisira pour arbitre. Non , Monsieur , repliqua la Comtesse , du ton le plus imposant , il ne vous appartient pas de faire des loix à Madame. Vous m'avez entendue , & j'en suis bien-aïse : vous sçavez ce que je pense du ridicule de vos procédés. Madame la Comtesse , reprit Lufane , si j'avois les torts que vous me supposez , ce n'est pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur

seur & la modestie sont les armes de votre sexe , & Hortence toute seule est bien plus forte qu'avec vous. Laissez - nous le soin de nous accorder , puisque c'est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux , vous ne la dispenseriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de son mari , vous ne l'en dédommageriez pas. Épargnez-lui des conseils qu'elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre ils seroient dangereux ; grace au Ciel , pour elle ils ne sont qu'inutiles. Hortence , ajouta-t-il en s'en allant , vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que ceci vous serve de leçon. Voilà donc comme vous vous défendez , dit Madame de Fierville à Hortence , qui n'avoit pas même osé lever les yeux ? Obéissez , mon enfant , obéissez. C'est le partage des âmes foibles. Juste Ciel ! disoit-elle en sortant , je suis la plus douce , la plus vertueuse femme qui soit sur la terre ; mais si mon mari osoit me traiter ainsi , je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de se lever pour accompagner Madame de Fierville , tant elle étoit confuse & tremblante. Elle sentoit l'avantage que son imprudence donnoit à son époux ; mais loin de s'en prévaloir , il ne lui en fit pas même un reproche , & sa délicatesse la punit mieux que n'eût fait son ressentiment.

Le soir les convives s'étant assemblés , Lusane saisit le moment où sa femme étoit encore chez elle. C'est ici , leur dit-il , le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire , venez-y souvent , & passons notre vie ensemble.

ble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, poursuivit-il, en leur présentant le bon homme Félistonde, voilà notre digne & tendre pere qui sera l'ame de nos plaisirs. A son âge, la joie a quelque chose de plus sensible, de plus intéressant que dans la jeunesse, & rien n'est plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons, & que nous voulons rendre heureuse. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, & que l'amour, la nature & l'amitié conspirent à lui rendre sa maison plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de son âge, mais quand elle aura goûté les charmes d'une société vertueuse, ce monde vain la touchera peu. Comme Lufane parloit ainsi, le vieux Félistonde ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes : ô ! mon ami, lui dit-il, en le serrant dans ses bras, heureux le pere qui peut en mourant laisser sa fille en de si bonnes mains !

L'instant d'après arriva Madame de Lufane. Tous les cœurs volèrent au-devant d'elle ; mais le sien n'étoit pas content. Elle déguisa son humeur sous l'air réservé de la cérémonie ; & sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable & touchante, tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Lufane fit remarquer à Hortence que tout le monde jouoit petit jeu. C'est, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliene les esprits : il afflige ceux qui perdent, il impose à ceux qui gagnent le devoir d'être sérieux, & je le crois incompatible avec une franche
amitié.

amitié. Le souper fut délicieux : l'enjouement : la belle humeur se répandit autour de la table. L'esprit & le cœur étoient à leur aise. La galanterie fut telle que la pudeur pouvoit lui sourire , ni la décence , ni la liberté ne se gênèrent mutuellement.

Hortence , dans une autre situation , auroit goûté ces plaisirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit en empoisonnoit la douceur.

Le lendemain Lufane fut surpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué ; il se douta bien qu'elle avoit pris quelque résolution nouvelle. Que faisons - nous aujourd'hui , lui demanda-t-il ? Je vais au spectacle , lui dit-elle , & je reviens souper chez moi. — C'est fort bien fait : & quelles sont les femmes avec qui vous allez ? — Deux amies de Valfain , Olympe & Artenice. Il est cruel pour moi , dit l'époux , d'avoir à vous affliger sans cesse ; mais vous , Hortence , pourquoi m'y exposez ? me croyez-vous assez inconséquent dans les principes que je me suis fait , pour consentir que l'on vous voie en public avec ces femmes ? — Il faut bien que vous y consentiez , car la partie est arrangée , & certainement je n'y manquerai pas. Pardonnez-moi , Madame , vous y manquerez , pour ne pas vous manquer à vous-même. — Est-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit ? — Oui , c'est vous exposer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public , Monsieur , n'est pas injuste , & dans le monde chacun répond de soi. — Le public , Madame , suppose avec raison que celles qui
sont

sont en société de plaisirs , sont en société de mœurs , & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement , il y a moyen : dispensez-vous seulement du spectacle , & proposez-leur de venir souper : ma porte sera fermée à tous mes amis , & nous serons seuls avec elles. Non , Monsieur , non lui dit-elle avec humeur , je n'abuserai pas de votre complaisance , & elle écrivit pour se dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : des larmes de dépit l'arroserent. Assurément , disoit-elle , je me soucie fort peu de ces femmes , la comédie m'intéresse encore moins ; mais se voir contrariée en tout , n'avoir jamais de volonté à soi , être soumise à celle d'un autre , l'entendre me dicter ses loix avec une tranquillité insultante ; voilà ce qui me désespère , ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Lusane eût l'air de l'insulte , & il étoit facile de voir qu'il se faisoit violence à lui-même. Son beau-pere , qui vint souper chez lui , s'aperçut de la tristesse où il étoit plongé. Ah ! Monsieur , lui dit Lusane , je sens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il lui raconta ce qui s'étoit passé. Courage mon ami , lui dit ce bon pere , ne nous rebutons point : s'il plaît au Ciel , tu la rendras digne de tes soins & de ton amour. Par pitié pour moi , par pitié pour ma fille , soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir , & si elle se plaint. — Si elle se plaint , consolez-la , Monsieur , & paraissez sensible à sa peine : sa
raison

raison sera bien plus docile quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment , je m'y attendois , je n'en suis point surpris ; mais si l'amertume de son humeur altéroit dans son ame les sentimens de la nature , si sa confiance pour vous s'affoiblissoit , tout seroit perdu. La bonté de son cœur est ma seule ressource , & ce n'est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout , les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge , & c'est à vous d'être son soutien.

Ces précautions furent inutiles ; soit vanité , soit délicatesse , Hortence eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son pere. Bon , dit Lusane , elle sçait se vaincre , & il n'y a que les ames foibles dont on doit désespérer. Le jour suivant on dîna tête-à-tête & dans le plus profond silence. Au sortir de table , Hortence ordonna que l'on mît ses chevaux. Où allez-vous , lui demanda son mari ? — M'excuser , Monsieur , de l'impolitesse que j'ai faite hier. — Allez , Hortence , puisque vous le voulez ; mais , si mon repos vous est cher , faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe , à qui Madame de Fierville avoit conté la scène qu'elle avoit eue avec Lusane , se doutèrent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui , lui dirent-elles , c'est lui-même : nous ne l'avons vu qu'un moment ; mais nous l'avons jugé : c'est un homme dur , absolu , & qui vous rendra malheureuse. — Il ne m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes

principes à lui , & une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde ; mais ... Mais qu'il vive seul , reprit Olympe , & qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez - vous de lui qu'il vous suive ? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux , & je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble , & pour aller voir qui vous plaît. Non , Madame , lui dit Hortence , il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez , de se mettre , à mon âge , au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit , la voilà subjuguée , reprit Artenice. Ah ! mon enfant , vous ne sçavez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans s'ils ne sont pas nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; & je vous en parle avec connoissance de cause : pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux , j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avoit donné ma foiblesse ; & sans un effort de courage inoui , on n'entendoit plus parler de moi , j'étois une femme noyée. Cela dépend des caractères , dit Hortence , & mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. Détrompez-vous , reprit Olympe ; il n'y en a pas un que la douceur ramene ; c'est en leur résistant qu'on leur impose ; c'est par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez - vous ? l'on est bien forte quand on est jolie & qu'on n'a rien à se reprocher. Votre cause est celle de toutes les

les femmes ; & les hommes eux-mêmes , les hommes qui sçavent vivre , se rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de sa cousine que Lufane avoit rendu heureuse. On lui répondit que sa cousine étoit une imbécille ; que si la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle , c'est qu'elle ne connoissoit pas mieux ; mais qu'une femme répandue dans le grand monde , qui en avoit goûté les charmes & qui en faisoit l'ornement , n'étoit pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison & dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnoit le lendemain Madame la Duchesse de Toutes les jolies femmes y seront invitées , lui dit-on : si votre mari vous empêche d'y aller , c'est un trait qui crierà vengeance , & nous vous conseillons en amies de saisir cette occasion pour faire un éclat & pour vous séparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens , elle ne laissoit pas que d'avoir la douleur dans l'ame , en voyant que son malheur alloit être connu dans le monde , & qu'on la chercheroit vainement des yeux dans ces fêtes où n'aguère elle s'étoit vue adorée. En arrivant chez elle on lui remit un billet ; elle le lut avec impatience , & soupira après l'avoir vu. Sa main tremblante le tenoit encore lorsque son mari l'aborda. C'est , lui dit-elle avec négligence , un billet d'invitation pour le de la Duchesse de Hé bien , Madam Hé bien , Monsieur , je n'irai pas : soy quille. — Pourquoi donc , Hortence , ver des plaisirs honnêtes ? est-ce moi

les interdits ? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même : allez au bal , effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable ; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise & sa joie. Ah ! Lufane , lui dit - elle , que n'êtes - vous toujours le même ! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve , mais est-ce pour long - tems ? La société de Lufane s'assembla le soir , & Hortence y fut adorable. On proposa des soupés , des parties de spectacles , elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes , caressante avec les femmes , elle les enchantoit tous. Lufane lui - seul n'osoit encore se livrer à la joie qu'elle inspiroit ; il prévoyoit que cette belle humeur ne seroit pas long - tems sans nuages ; cependant il dit un mot à son valet de chambre , & le lendemain quand sa femme demanda son domino , ce fut comme un coup de théâtre. On lui presenta une parure de bal que la main de Flore sembloit avoir semée des plus belles couleurs du Printems ; ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés , ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légères d'un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortence amoureuse de son habit , de son époux & d'elle-même , ne put cacher son ravissement. Son miroir consulté lui promit des succès éclatans , & cet oracle ne la trompoit pas : aussi en paroissant dans l'assemblée - elle du mouvement flatteur d'une ad-
 on unanime ; & pour une jeune fem-
 flux , ce reflux , ce murmure , ont
 chose de si touchant ! Il est aisé de
 juger

juge qu'à son retour Lufane fut assez bien traité ; il sembloit qu'elle voulût lui peindre tous les transports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ses caresses sans réflexion , car le plus sage quelquefois s'oublie ; mais quand il revint à lui-même , un bal , disoit-il , un domino tourne cette jeune tête ! ah ! que j'ai de combats à livrer encore avant de la voir telle que je la veux.

Hortence avoit vu au bal route cette jeunesse étourdie dont son époux vouloit la détacher. Il fait bien , lui dit-on , de devenir raisonnable , & de vous rendre à vos amis , le ridicule alloit tomber sur lui , & nous avions fait une ligue pour le désoler par-tout où il auroit paru ; dites-lui donc , pour son repos , qu'il daigne permettre qu'on vous voie. Si nous avons le malheur de lui déplaire , nous lui permettons de ne pas se gêner ; mais qu'il se contente de se rendre invisible , sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces , Hortence fit entendre à son époux qu'on trouvoit mauvais que sa porte fût interdite , que des gens comme il faut s'en plaignoient & se propofoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent , dit-il , je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme , de vivre chez eux avec leurs amis , & de me fermer leur porte aux nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après , deux de ces jgens , piqués de n'avoir pu s'introduire , Hortence , virent Lufane à l'opéra , & derent pour lui demander raison des caresses de son Suisse. Monsieur , lui dit

valier de Saint-Placide , vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi avons passé deux fois chez vous ? — Oui , Messieurs , je sçais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni Madame n'étiez visibles. — Cela nous arrive souvent. — Cependant vous voyez du monde ? — Nous ne voyons guère que nos amis. — Nous sommes des amis d'Hortence , & du regne de Valfain nous la voyons tous les jours : ah ! Monsieur , l'aimable homme que Valfain ! elle n'a pas perdu au change ; mais c'étoit bien le plus honnête , le plus complaisant de tous les maris. — Je le sçais. — C'est lui , par exemple , qui n'étoit pas jaloux. — Qu'il étoit heureux ! — Vous en parlez d'un air d'envie , seroit-il vrai , comme on le dit , que vous n'êtes pas aussi tranquille ? Ah ! Messieurs , si vous vous mariez jamais , gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'est une cruelle chose que la jalousie. — Quoi ! sérieusement vous en êtes atteint ? — Hélas ! oui , pour mes péchés. — Mais Hortence est si honnête ! — Je le sçais bien. — Elle a vécu comme un ange avec Valfain. — Avec moi j'espère qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ? — C'est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison. — Vous avouez donc que c'est une folie ? — Elle est au point que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un air distingué , sans que la tête me tourne , là pourquoi ma porte est fermée aux aimables gens du monde. Le Marquis dit le Chevalier , nous ne sommes pas jaloux , & nous espérons. . . . — Vous , Messieurs , ! vous êtes de ceux qui feroient le malheur

malheur de ma vie. Je vous connois trop bien pour ne pas vous craindre : & puisqu'il faut vous l'avouer , j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revit jamais. -- Mais, Monsieur le Président, voilà un compliment fort mal-honnête. - Ah ! Messieurs , c'est le plus flatteur que puisse vous faire un jaloux. Chevalier , dit le Marquis , quand Lufane les eut quittés , nous voulions , ce me semble , nous moquer de cet homme-là. — C'étoit mon dessein. - Je crois , Dieu me pardonne , que c'est lui qui se moque de nous. J'en ai quelque soupçon , mais je m'en vengerai. - Comment. - Comme on se venge d'un mari.

Le soir même à souper chez la Marquise de Bellune , ils dénoncerent Lufane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme , dit la Marquise , a la bonté de souffrir qu'il la gêne ? ah ! je lui ferai sa leçon. La maison de Madane de Bellune étoit le rendez-vous de tous les étourdis de la ville & de la cour , & son secret pour les attirer étoit d'assembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal quelle donnoit. Il fallut en prévenir Lufane ; mais sans avoir l'air de lui demander son avis , on lui en dit un mot en passant. Non , ma bonne amie , dit Lufane à Hortence , la maison de Madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infallible qu'une autre : & pour lui ôter tout soupçon du naufrage , le plus sûr est d'éviter l'écueil. La jeune femme , d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins , se répandit en plaintes & en reproches. Vous

abusez , lui dit-elle , de l'autorité que je vous ai confiée ; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends , Madame , lui répondit Lufane d'un ton plus ferme & plus sérieux ; mais tant que je vous estimerai , je ne craindrai point cette menace , & je la craindrois encore moins si je cessois de vous estimer. Hortence qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échaper , rougit du sens qu'elles presentotent , & ne fit plus que verser des larmes. Lufane saisit le moment où la vivacité avoit fait place à la confusion. Je vous deviens odieux , lui dit-il , cependant quel est mon crime , de sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnoient , de vous détacher de ce qui peut porter atteinte , je ne dis pas à votre innocence , mais à votre réputation , de vouloir vous faire aimer de bonne-heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. -- Oui , Monsieur , vos intentions sont bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs , & vous m'en faites une servitude. Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir ; mais il falloit dénouer au lieu de rompre , & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent , sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé , reprit Lufane , il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison dont vous vous plaignez , est l'asyle des bonnes mœurs , & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagement avec le monde & avec vous-même : j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sçai qu'à votre âge la

contagion

contagion de la mode , de l'exemple & de l'habitude fait chaque jour de nouveaux progrès , & qu'à moins d'interrompre toute communication , il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu , mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage ; un ami doit sçavoir au besoin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûr que tant que je vous aimerai , j'aurai la force de vous résister , & malheur à vous si je vous abandonne. - Malheur à moi ! vous m'estimez bien peu si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache ! Allez , Monsieur , j'ai sçu me conduire , & Valsain qui me rendoit justice , n'a jamais eu à se repentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condescendre à vos volontés, une force ou une foiblesse que je n'ai pas ; toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses , & je ne m'y accoutumerai jamais.

-Lusane livré à lui-même , se reprocha les larmes qu'il lui faisoit répandre. Qu'ai-je entrepris , disoit-il ? & quelle épreuve pour mon ame ! moi son tyran , moi qui l'aime plus que ma vie , & à qui ses plaintes déchirent le cœur ? si je persiste , je la désespère , & si je fléchis un seul instant , je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde qu'elle aime , va l'y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir ce personnage si cruel , & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence passa la nuit dans la plus vive agitation ;

agitation ; tous les partis violens se présenterent à son esprit, mais l'honnêteté de son ame en fut effrayée. Pourquoi s'en décourager, dit-elle, quand son dépit fut un peu calmé ? cet homme-là se possède & me domine parce qu'il ne m'aime pas ; mais s'il venoit à m'aimer, je régnerois bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur & la séduction.

Lufane, qui n'avoit pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avoit passé la nuit. Vous le sçavez, lui dit-elle, vous qui vous plaisez à troubler mon repos. Ah ! Lufane, étoit-ce à vous de faire mon malheur ? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de si bon cœur & de si bonne foi ? En prononçant ces mots elle lui avoit tendu la main, & deux yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochoient son ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embrassant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuse. Je veux que ta vie soit semée de fleurs ; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & sois sûre qu'ils seront accomplis dans mon ame aussi-tôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'est que ta volonté, non celle du moment, qui est une fantaisie, un caprice ; mais celle qui naîtra de la réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici ; j'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, & l'inquiète vigilance d'un
pere ;

pere ; voilà mon cœur : il est digne de toi , & si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre , tu ne le seras pas long-tems. Ce discours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour passionné , & Hortence y parut sensible. Huit jours se passerent dans la plus douce intelligence , dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté , de la jeunesse , des graces , Hortence joignoit l'enchantement de ces caresses timides , que l'amour , d'intelligence avec le devoir , semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour enveloper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien sincere ? Lufane le croyoit : je le crois aussi. Après tout , ce ne feroit pas la premiere femme qui auroit accordé son penchant avec ses vues , & sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on aprochoit de ces jours consacrés à la folie & à la joie , & pendant lesquels nous sommes aussi fous , mais beaucoup moins joyeux que nos peres. Hortence fit entrevoir à Lufane l'envie de donner une fête , où la musique précéderoit un souper qui seroit suivi de la danse. Lufane y consentit de la meilleure grace du monde , mais non pas sans précaution : il convint avec sa femme du choix & du nombre des personnes qu'elle inviteroit , & selon cet arrangement les billets furent distribués.

Le jour arrive , & tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique ; mais ce matin même , le Suisse demande à parler à Monsieur. Outre les personnes qui se presenteront avec des billets , Madame veut , lui dit-il ,
que

que je laisse entrer celles qui viendront au bal. Est-ce l'intention de Monsieur ? Assurément, dit Lufane en dissimulant sa surprise, & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a prescrit. A l'instant même il se rendit chez elle, & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver : vous vous êtes exposée, lui dit-il, à rougir devant vos domestiques ; vous avez fait plus, vous avez hasardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Est-ce à vous, Hortence, d'user de surprise avec moi ? Si j'étois moins persuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous, & quel eût été le succès de cette imprudence ? Le plaisir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah ! laissez-moi vous estimer toujours, & respectez-vous autant qu'à vous respecte ! Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné : mais vous me ferez un chagrin mortel, si vous ne le révoquez pas vous-même ; & votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi, ni musique ni soupé, ni danse ; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse, mais je suis lasse de dissimuler. Alors Lufane tombant à ses pieds : si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches ; mais je t'adore, je me vaincrai : je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me suis
fait

fait une joie sensible de donner une fête , tu la refuses parce que j'en exclus ce qui n'est pas digne de t'approcher ; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'est plus cher que ton époux : c'en est assez , je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence émue jusqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre , & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vu couler , fit un retour sur elle-même. A quoi vais-je m'obstiner , dit-elle ? Les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis ? me sacrifieroient-ils le plus léger de leur intérêt ? & pour eux je perds le repos de ma vie , je la trouble , je l'empoisonne , je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur ! C'est le dépit , c'est la vanité qui m'inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avoit raison ? je n'ai vu que l'humiliation d'obéir ? Mais qui commandera si ce n'est le plus sage ? Je suis esclave ; & qui ne l'est pas , ou qui ne doit pas l'être de ses devoirs ? J'appelle tyran un honnête homme , qui me conjure les larmes aux yeux de prendre soin de ma réputation ! Où est donc cet orgueil que je lui reproche ? Ah ! je serois peut-être bien à plaindre s'il étoit aussi foible que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts , en voilà de réels & non pas ceux que je lui attribue. Allez , dit-elle à une de ses femmes , allez dire à Monsieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce message qu'il lui prit un saisissement. Je vais donc , dit-elle , consentir à m'ennuyer toute ma vie. Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde , & tous ces honnêtes gens

au milieu desquels il veut que je vive , n'ont point l'agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la disposition de son ame , elle se contenta de dire à Lufane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avoient demandé à venir au bal , & la fête , aussi brillante qu'il étoit possible , eut toute la vivacité de la joie , sans tumulte & sans confusion.

Dis-moi donc , ma chere amie , s'il a rien manqué à nos amusemens , demanda Lufane à Hortence ? Vous me déguisez quelquefois , lui dit-elle , la gêne que vous m'imposez ; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C'est dans le vuide & le silence de sa maison qu'une femme de mon âge respire le poison de l'ennui ; & si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse , vous en aurez tout le plaisir. Non , Madame , lui dit-il , pénétré de douleur , je n'ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S'il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse , à ce soin si cher & si doux qui devoit occuper ma vie , au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoisonné nos jours. Ni moi , ni les amis vertueux que je vous ai choisis , n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause ; sans la foule qui vous environnoit , ma maison est pour vous une solitude effrayante ; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même : il faut donc vous rendre cette liberté sans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un seul acte de complaisance : demain je vous amènerai une société nouvelle ; & si vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loisirs ,

frs , si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher , c'en est fait , je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit : elle étoit bien sûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût sa liberté ; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher que de subir encore cette legere épreuve.

Le lendemain à son réveil elle vit entrer son époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici , dit-il , la nouvelle société que je te propose : si tu n'es pas contente de celle-ci , je ne sçais plus comment t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mere sensible , en voyant paroître les deux enfans qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans , dit Lufane en les prenant dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortence , embrassez votre mere , & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son sein & les arrosa de ses larmes. En attendant , poursuivit Lufane , que la nature m'accorde le titre de pere , l'amour & l'amitié me le donnent , & j'en vais remplir les devoirs. Viens , mon ami , dit Hortence , voilà pour moi la plus chere & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mere , j'allois oublier que j'étois épouse , tu m'en rapelles les devoirs : & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.

Fin de la premiere Partie,

TABLE

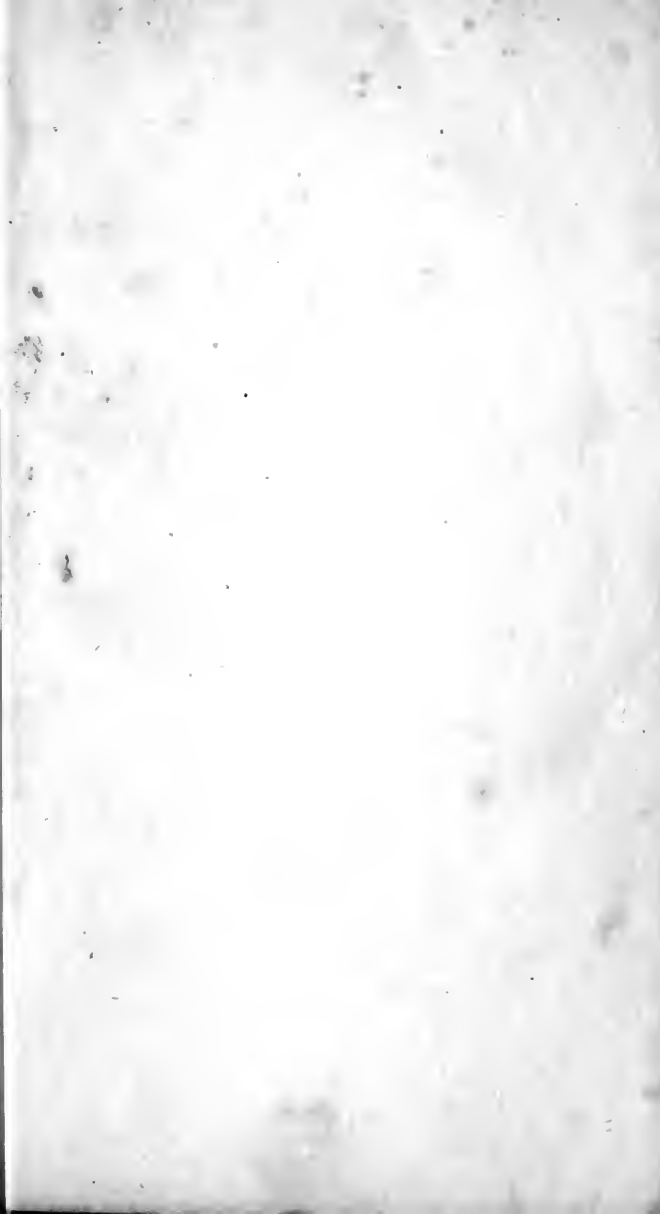
DES

CONTES MORAU X.

PREMIERE PARTIE.

<i>ALCIBIADE , ou le Moï ,</i>	page 1
<i>Soliman II.</i>	37
<i>Le Scrupule , ou l'Amour mécontent de lui-même ,</i>	52
<i>Les quatre Flacons , ou les aventures d'Acidonis de Mégare ,</i>	80
<i>Lausus & Lydie ,</i>	103
<i>Heureusement ,</i>	119
<i>Les deux Infortunées ,</i>	141
<i>Tout ou rien ,</i>	159
<i>Le Philosophe soi-disant ,</i>	178
<i>La Mauvaise Mere ,</i>	204
<i>La Bonne Mere</i>	221
<i>Le Bon Mari ,</i>	246

Fin de la Table de la premiere Partie.









Room
Book
Room



